TOME XX. N° 22 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 15 FÉVRIER 1925.

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

M. Édouard Herriot
ou
l'Homme d'État tel qu'il ne doit pas être

Je le connaissais de nom depuis sa jeunesse. Il avait été, à l'École Normale supérieure, le « cacique » de sa promotion, et, quand il en sortit, il arriva à la vie tout chargé de lauriers de papier. Pourtant ses débuts furent rudes. Il dut accepter des secrétariats d'hommes politiques engagés dans de vilaines campagnes électorales. Mais, dès qu'il eut touché le pavé lyonnais, la Fortune lui sourit vite. Sur le terrain municipal, elle lui est toujours demeurée fidèle.

La première fois que M. Édouard Herriot m'adressa la parole, je crois bien que ce fut à Versailles, lors de l'Assemblée nationale qui élut président de la République M. Raymond Poincaré. Nous nous éloignions ensemble d'un groupe où M. Ferdinand Buisson tenait, selon son habitude, des propos généreux et absurdes.

Vêtu de probité candide et de lin noir !

me dit M. Herriot en se retournant.

Il faut croire que c'est là une sorte d'uniforme universitaire,

car, à son tour, pour son honneur peut-être, mais non pour notre avantage, le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, nous en apparaît vêtu.

Le livre de M. Herriot sur le salon de Mme Récamier et la société de Chateaubriand est un bon livre ; et son auteur lui-même fut un professeur excellent, avant de devenir un conférencier applaudi. Lorsque, maire de Lyon depuis plus de dix ans, il revint à Paris d'abord comme sénateur, puis comme député du Rhône, précédé de sa réputation, la capitale fut prompte à lui faire fête, et il trouva aussitôt, dans l'aimable maison des *Annales politiques et littéraires*, le public qui lui convenait. Rhétoricien consommé, il enchanta ces dames et ces demoiselles. Au Parlement, son succès, quoique moins éclatant, fut encore estimable. Mais M. Édouard Herriot ne put être le seul à ne pas sentir que cette situation en quelque sorte préétablie, il la devait à sa légende, à sa « Madame Récamier » admirée de confiance par des béotiens qui n'en avaient pas lu une ligne, et à sa Mairie vantée comme son œuvre propre par des officieux qui oubliaient son Secrétaire général.

Quoi qu'il en soit, comme il fallait un administrateur, et comme il n'aime pas à se faire invisible, on se tourna vers lui. On lui confia, dans un moment critique, le ministère du Ravitaillement, après que d'autres n'y eurent pas réussi. Il n'y réussit pas mieux, et tout le monde s'en aperçut, excepté lui-même.

*
* *

Un trait caractéristique chez M. Herriot est l'idée qu'il a de son importance, de celle de sa fonction et de celle de sa personne. C'est un homme qui sent qu'il ajoute du poids à la terre. Aussi ce démocrate est-il enclin aux procès de lèse-majesté. Mais il y a dans sa susceptibilité quelque chose de « scolaire », si l'on peut s'exprimer ainsi. C'est surtout « le maître », au sens des classes, qui ne supporte pas qu'il soit porté atteinte à son autorité, et encore moins qu'il paraisse y être porté atteinte. C'est l'agrégé et le docteur qui, guindé sur ses degrés, la tête couverte de son bonnet et le triple rang de sa fausse hermine pendant à l'épaule, change, par le fait qu'il s'y assoit, un simple banc en chaire et repousse comme une injure la contradiction. Ou, si l'on veut, c'est un élève très content de lui, mais que

sa satisfaction même rend susceptible et hargneux, qui sous toute question craint un piège et dans toute objection soupçonne une brimade, qui met en boule sa supériorité de palmarès et la hérisse d'épingles. Que de fois, sur une observation innocente, je me suis diverti à écouter M. Herriot crier rageusement : « Je répondrai !... Je réponds !... » Il répondait en effet, mais le coup rendu n'était pas tel qu'il méritât d'être annoncé. Quand, ostensiblement, on prend de l'élan et presque de l'essor, il ne faut pas que ce soit pour tomber à plat.

*
* *

Avec une si haute opinion de sa valeur, au lendemain des élections du 11 mai, M. Édouard Herriot s'attendait bien à se réveiller président du Conseil, puisqu'il était le chef d'un des principaux groupes, et du plus ministrable, du parti victorieux. Mais ses alliés d'extrême gauche lui imposèrent une épreuve préalable. S'il se rendait à l'Élysée où le président de la République l'appelait suivant les règles de la correction constitutionnelle, il n'y porterait même pas, comme autrefois Gambetta l'avait signifié de loin à Mac-Mahon, le dilemme : se soumettre ou se démettre. Son injonction n'aurait qu'un terme : se démettre, et il abattrait M. Millerand par la grève des portefeuilles.

A partir de ce jour, on peut dire que M. Herriot a commencé à accomplir toute une série d'actes qui ne sont pas les siens et qu'il a remis la direction de sa conscience au « cher Blum » ; heureux encore que M. Renaudel ne lui ait pas imposé ses soins ! Mais la tactique socialiste l'a enveloppé ; de l'allié elle a fait un complice. Entre lui et la S. F. I. O., elle a jeté le cadavre d'un président.

M. Herriot goûte peu les gestes d'indiscipline, ou tout bonnement d'indépendance, lorsqu'ils sont faits contre son pouvoir, mais c'est un humaniste trop achevé pour ne pas comprendre qu'on lui applique le juste : *Quis tulerit Gracchos?...* Ses origines révolutionnaires, autant que les exigences de sa majorité, le condamnent à une politique révolutionnaire. Mais sa naïveté est si grande qu'il se croit libre et sa suffisance, à ce qu'on assure, si aveugle, qu'il s'imagine être le chef du gouvernement.

Beau chef et beau gouvernement ! Qui donc avait repris naguère, en la citant d'ailleurs inexactement, la violente

invective de Carlyle contre « la politique du chien crevé »? Mais « la carcasse d'âne crevé » qui s'en va dérivant sur les eaux troubles, l'anarchie essentielle où, le gouvernement et la révolution tendant à se confondre, c'est le gouvernement qui devient le pire danger, le gouvernement gouverné, le gouvernement de suite, le gouvernement de Pas-de-Gouvernement, il était réservé à cet infortuné de l'acclimater en France. Déjà, il est vrai, on l'y avait vu introduire sous M. Combes ; mais, alors, ce fut surtout imbécile. Maintenant, c'est criminel. C'est, directement, l'attentat contre la patrie.

*
* *

M. Édouard Herriot n'a pas borné son ambition à la présidence du Conseil : il aurait cru manquer à un usage consacré depuis la guerre et par là même amoindrir cette dignité, en se diminuant personnellement, s'il n'avait voulu être par surcroît ministre des Affaires étrangères, et, en même temps que premier ministre, « omniministre ». Car il n'a pas peur.

Aux bonnes âmes qui semblaient s'étonner qu'il acceptât d'un cœur léger et qu'il souhaitât même trop ouvertement un fardeau aussi redoutable, M. Herriot répliquait qu'il avait beaucoup voyagé pour la foire de Lyon et connaissait par conséquent à fond l'Europe et aussi l'Amérique. Sans doute il avait voyagé, et pas toujours comme maire, et quelquefois étourdiment : ne lui était-il pas arrivé, en 1915, au retour d'Italie, d'oublier sur la banquette de son compartiment des notes qui eussent pu gêner une douzaine de correspondants? Par chance, elles furent remises en des mains sûres, et brûlées. Plus tard, continuant ces tournées de préparation, le futur président du Conseil est monté vers le Nord. Il a traversé la Hollande, l'Allemagne, les Pays scandinaves ; il a poussé jusqu'au Canada, jusque dans la Russie des Soviets ; et partout, à son passage, il s'est flatté de débrouiller tous les écheveaux sans en casser un fil, de pénétrer tous les mystères sans y laisser une ombre ; bref, de résoudre tous les problèmes avec une rapidité élégante et péremptoire, ainsi que jadis, à l'École, entre copains, lorsqu'on arpentait la cour deux par deux ou quatre par quatre pendant la récréation de midi. O merveille d'un âge qui ne connaît

pas d'obstacles ! L'heure à peine expirée dans ces entretiens juvéniles, le monde était défait et refait.

Ce qui, chez le maire de Lyon en voyage, était le plus remarquable, c'était une négligence de tenue extérieure qui présageait pour l'avenir et réalisait déjà dans le présent la rupture totale avec les anciennes manières diplomatiques. Visiblement, ce laisser-aller choquait un peu des populations qu'un radical-socialiste a le droit de juger moins « évoluées », mais qui, imbues de traditions respectables, accoutumées à voir en leur bourgmestre un très haut magistrat et à l'entourer de décorum, se représentent encore mal le maire d'une grande ville, accompagné de ses adjoints, annoncé et attendu, sous le costume relâché du touriste Cook. Ces hyperboréens ignorent les mœurs modernes de la démocratie. Ils ne sont point initiés au symbole de la casquette et de la pipe. Tant il y a que leur surprise ne put se dissimuler et qu'il fallut en faire à M. Herriot la représentation amicale. Le lendemain, il mit un chapeau, mais quel ! Toutefois, il demanda avec une si naturelle bonne grâce à être conduit chez les bouquinistes, il passa des moments si paisiblement silencieux à regarder de belles éditions et à caresser de belles reliures, que l'on pardonnerait volontiers au lettré les petites erreurs du personnage en mission. Péchés véniels, après tout, s'il s'en était tenu là. Mais, grands dieux, que n'est-il resté professeur de rhétorique !

*
* *

Pourquoi ce gros garçon érudit, cet esprit à de certains égards délicat, affiné, sous l'épaisseur de son enveloppe charnelle, par une large et profonde culture, devait-il montrer dans l'exercice du pouvoir une inaptitude sans précédent et presque une inconscience sans égale? Ne l'excusons pas, mais accusons plutôt le temps et le milieu.

La démocratie et le suffrage universel ont apporté une conception de la politique basse et déprimante. C'est le régime de la « politique facile ». Jadis, il y avait une science politique et un art politique, qui n'étaient pas aussi fermés, aussi inaccessibles que quelques-uns voulaient le faire croire, mais qu'enfin il fallait apprendre. Avant de s'estimer en possession de l'une et de prétendre à exercer l'autre, un homme lisait, observait, comparait, méditait, travaillait pendant

des années, et le titre que le plus puissant génie invoquait pour solliciter un emploi était que les quinze ans qu'il avait déjà consacrés aux affaires publiques, il ne les avait perdus ni à dormir, ni à jouer. Maintenant l'ignorance n'est plus un empêchement, puisque tout le monde, de bas en haut, compte sur la révélation, comme si la grâce reposait dans le suffrage universel et si les dons de la pensée étaient, avec ceux de la langue, communiqués par l'électeur.

C'est un grand signe d'affaiblissement de l'intelligence qu'il y ait tant de candidats aux ministères et aux places en général, alors que la seule idée de ce que, dans les circonstances présentes, réclament, pour être dignement remplies, de si redoutables fonctions, devrait effrayer et écarter. Mais, parce que personne ne se doute de rien, personne ne doute de soi, et, aussitôt que l'on voit jour à une vacance, la foule des aspirants se rue. Les ministères les plus techniques n'épouvantent pas l'absence de technicité la plus caractérisée. A l'impératif absolu d'une situation tragique, on oppose la sereine impartialité d'une nullité intégrale. La maxime est plus que jamais : « N'importe qui étant bon à n'importe quoi, on peut n'importe quand le mettre n'importe où. » — « Il s'en tirera n'importe comment, » ajoute-t-on avec indulgence. — Lui, peut-être. Mais craignons que la France ne s'en tire pas.

Et c'est aussi un signe d'affaiblissement de la moralité que cette abondance de volontaires. Il n'est probablement pas, à cette heure, sur toute la surface de la terre habitée, une cervelle humaine capable d'embrasser dans l'immensité de leur ensemble et l'infinité de leurs détails les questions formidables que nous devrions résoudre. Mais cette bande de médiocres outrecuidants, que leur tâche écrase, s'ils étaient sincères, tranchons le mot : s'ils étaient honnêtes, avoueraient qu'ils sont, devant l'appareil inconnu dont ils ont saisi témérairement la commande, comme une tribu de Botocudos devant une horloge à carillon. D'autres, sans doute, ne seraient pas capables ; eux sont franchement incapables. La vraie crise de l'Europe actuelle est une crise d'incapacité.

***

J'ai rappelé que M. Herriot eut une jeunesse laborieuse, et je ne fais nullement fi de ce qu'il sait. Mais ce qu'il sait

n'a qu'un rapport lointain avec ce qu'il faudrait savoir pour gouverner. Enseigner les tropes est une chose ; diriger le pays est une chose toute différente, et sans proportion, sans mesure commune avec la première. Il en a eu lui-même comme un pressentiment, et, vers l'époque où il s'essaya, par le ravitaillement, au ministère, un peu avant ou un peu après, — c'est un point de chronologie qu'il serait intéressant de fixer, — il publia deux volumes qui sortaient de la ligne de ses études ordinaires, appelant l'un : *Agir*, et l'autre : *Créer*.

Celui, je crois, qui s'appelait *Agir* était dédié par lui « à la grande mémoire de J.-B. Colbert ». Tranquillement. C'était respectueux à la fois et familier. Mais ce n'était pas tout à fait neuf. Un autre coryphée du parti radical et radical-socialiste, son ancien chef, son fétiche, M. Caillaux, avait été hanté de la même figure, qu'il avait célébrée à sa façon. On s'était naguère fort amusé d'une affiche électorale placardée dans l'arrondissement de Mamers, et où le financier républicain faisait pendant, en un rapprochement fraternel, à l'organisateur de la monarchie triomphante. « Agir » donc et « créer », le tout signé par un homme politique en ascension vers le pouvoir, c'était plus qu'un hommage, un programme. Par malheur, toute l'action était dans le titre, toute la création en phrases. Le reste, qui n'était rien, était littérature. Colbert n'aura été pour M. Edouard Herriot qu'un sujet de thèse, comme Mme Récamier.

*
* *

Lorsque les élections du 11 mai désignèrent M. Herriot et lorsque le nouveau président de la République l'investit du mandat de former le cabinet, voilà la matière que M. Léon Blum, après l'avoir palpée de ses doigts sensibles comme un trébuchet, allait modeler avec une curiosité d'esthète perverti. Entre lui-même et ce néophyte dont il voulait se faire un instrument, le Pétrone de la social-démocratie française marqua tout de suite les distances. Rond et cordial, M. Herriot lui écrit : « Tu. » Mais, froidement, M. Blum répond : « Vous. » Ce « vous » réserve toute l'étendue qui sépare en théorie le radicalisme socialisant ou socialisé du socialisme dit pur. Ainsi le vieil Édouard Vaillant était avare du mot sacré de : Citoyen. Pour les bourgeois, même radicaux,

il n'avait qu'un dédaigneux : Monsieur. Les formes habituelles de la politesse lui servaient à faire sentir la différence.

Tandis que M. Herriot et M. Léon Blum en étaient de la sorte à « toi » et à « vous », la S. F. I. O. se mit à délibérer sérieusement pour savoir si elle participerait au ministère en y déléguant quelques-uns de ses membres. Après de longs débats où les opposants résolus se rencontrèrent surtout parmi les militants qui ne pouvaient avoir aucun espoir de décrocher un portefeuille, et à une assez faible majorité, on décida de ne pas entrer dans la place, mais de l'assiéger et de la tenir sans relâche sous le canon. Comme, sans l'appoint des socialistes, le cabinet ne pourrait vivre, et comme, en conséquence, il ne vivrait jamais que d'une vie précaire, à tout instant le parti lui mettrait, pour parler librement, le chantage sur la gorge. C'est ce qu'avec un souci méritoire de l'euphémisme, il appellerait « action de soutien ». De la bouche muselée des « comitards » de la rue de Valois s'exhalerait humblement la supplication ininterrompue : « Soyez bons pour les radicaux ! » Par cette espèce de subordination consentie, d'hommage de fidélité, on revenait au temps du petit père Combes. Le gouvernement n'était pas où il aurait dû être, où il avait l'apparence d'être encore. Il y avait un gouvernement du gouvernement. En ce temps-là, il était dans les loges. Il serait à présent dans la C. G. T. orthodoxe et dans l'Internationale qui porte le bon numéro.

*
* *

Comment s'étaient noués les rapports, comment avaient été forgées les chaînes qui attachent M. Herriot au parti socialiste? Par la retraite pénale de M. Caillaux exclu du Parlement et frappé d'interdiction de séjour pour dix ans, il s'est un matin trouvé, si l'on peut ainsi dire, à la tête du parti voisin, le plus riche en noms, puisqu'il lui en faut trois pour se définir : républicain, radical et radical-socialiste, mais le plus pauvre en hommes, le plus dénué d'idées, le plus engorgé de clientèle et le plus rongé d'appétits. Il s'y est vu placé sans doute à cause de son apport présumé de talent et de force, à cause aussi de son prestige régional, au débouché des vallées d'où, coulant par la Saône et le Rhône, s'épand sur le Centre et le Sud-Est une sorte de radicalisme à la fois traditionnel et instinctif.

Aux frontières incertaines de ce parti vers la gauche, M. Édouard Herriot a rejoint un autre normalien, scientifique celui-là, mathématicien hors de pair, assurent les connaisseurs, mais, en politique, le plus extraordinaire hurluberlu, l'air toujours étonné et comme tombant de la lune, face poupine, joues gonflées, yeux ronds, « le cas d'infantilisme le plus curieux que j'aie jamais rencontré », disait de lui, peu de jours avant de mourir, son ancien camarade Le Dantec. Ils ont fait ensemble, M. Herriot et M. Painlevé, un contrat d'association dans laquelle ils ont immédiatement introduit un troisième professeur, en médecine, paraît-il, mais reluisant surtout par les insignes des plus hauts honneurs maçonniques, M. Debierre, et il leur est devenu évident qu'à eux trois, ils formaient un triumvirat. Alors, ils ont déclaré constituée « la Ligue de la République ». Étrange pensée, sous la République, et quand il y a un « gouvernement » de la République, de fonder une « ligue » de la République ! Serait-ce qu'on sentirait qu'il n'y a pas en réalité de gouvernement ou que ce gouvernement ne serait pas en vérité la République? Tant de ligues, c'est bien certain, ne peuvent naître et ne peuvent vivre que dans la carence du gouvernement, et précisément pour faire ce que le gouvernement ne fait pas, pour être ce que le gouvernement refuse, néglige ou simplement oublie d'être. Mais peut-être les vues de MM. Herriot, Painlevé et Debierre étaient-elles plus directes et se bornaient-elles à constater qu'en 1921, il n'y avait pas de gouvernement, et presque pas de République, puisqu'ils n'étaient pas, à ce moment, le gouvernement de la République.

En fait, la nouvelle ligue n'était qu'une agence électorale, car on se préoccupait déjà des élections, et c'était elles qu'on préparait. Sur quel terrain prenaient donc position cet ancien président du Conseil, ancien ministre de la Guerre, et ce futur président du Conseil, futur ministre des Affaires étrangères? Ils réclamaient, à la fin de 1921, deux ans après la signature du traité de paix (c'était le fond de leur programme), « la réduction des charges militaires aux plus strictes nécessités de la situation internationale ; l'adaptation de la défense nationale aux leçons de la guerre ; un renouvellement total des principes de mobilisation et du personnel directeur de la nation armée. » Dans la suite, au printemps de 1924, six semaines avant l'échéance, comme « coup de la dernière heure », vinrent s'ajouter « la suppression du double décime,

le relèvement des traitements et des pensions, la lutte contre la vie chère, etc... », toutes choses qui faisaient miracle dans l'opposition.

Armés de cet appeau, et tout prêts à glisser indéfiniment à gauche, les triumvirs sont entrés avec le parti socialiste ès qualité de section française de l'Internationale ouvrière, dans un cartel destiné à engluer le plus possible d'électeurs et à piper le plus grand nombre de voix. C'était bien connaître la règle du jeu, la mécanique du système hybride (s'il est permis d'appeler système l'horrible mélange de deux systèmes opposés) bâclé en 1919 sous l'impulsion conjuguée d'un radical, M. Dessoye, et d'un socialiste, M. Varenne. Il ne manque jamais dans les Chambres de ces législateurs nés malins et faits pour déshonorer les grandes réformes en les rabaissant jusqu'à la vulgaire « combine ». Ainsi devait finir un effort de dix années, et c'est tout ce qu'il me reste le courage de dire de ce qui faillit être une œuvre.

Si, la première fois qu'on pratiqua ce régime bâtard, il causa à ses auteurs une amère déception, la cause en fut que les socialistes, gênés par une motion de principe, ne purent ni faire liste commune, ni lier partie avec les radicaux. La majorité passa donc au Bloc national, aux groupes du centre et de la droite ; majorité du reste factice, grossie par l'artifice de la prime au parti le plus fort qui retomba sur ses inventeurs et les écrasa. La leçon de novembre 1919 avait été dure, elle ne fut pas perdue. En mai 1924, les meneurs imposèrent silence aux hommes à principes et ne visèrent qu'au résultat. Il dépassa leurs espérances. Unis contre leurs adversaires dispersés, sinon divisés, radicaux et socialistes l'emportèrent haut la main. Il n'y avait plus qu'à faire main basse sur le pouvoir et toutes les dépendances du pouvoir. Vaincre n'a d'intérêt que pour exploiter la victoire : à quoi le parti radical est, de par la nature et l'histoire, psychologiquement et comme physiologiquement propre.

Le vieux Bluntschli, Suisse naturalisé Allemand, citait avec éloge une brochure d'un autre vieux Suisse qui se nommait, s'il m'en souvient bien, Rohmer. C'était un essai de psychologie politique où l'auteur comparait en de longues pages le parti radical à un enfant qui serait passé du berceau à la vieillesse sans s'être arrêté dans l'âge mûr ; mais (ceci est de nous) en mangeant beaucoup de gâteaux. En France, les radicaux sont surtout un collège de « pense-petit », un

club de « petit-boutiens », la Compagnie de la Fringale. Sauf de très rares exceptions, ils ne peuvent fournir à un gouvernement, s'ils veulent le tirer de leurs rangs, qu'un personnel au-dessous du médiocre. Certes, il y a parmi eux nombre de braves gens, dignes, dans le privé, de toute estime, mais pour les facultés politiques desquels il est malaisé de ne pas ressentir, sous les voiles de la politesse, le plus parfait mépris intellectuel. Les socialistes, de leur côté, groupent, derrière un juriste décadent, et derrière quelques avocats, vétérinaires et écolâtres, leurs cohortes que débordent et harcèlent sur leurs flancs les hordes communistes. Tout ce monde confus et frénétique fait de la Chambre des députés une sorte de Cafrerie parlementaire, où la raison, la mesure et la finesse, — le plus clair du génie français, — n'ont plus leur place. Ce mandarin, M. Édouard Herriot, doit cruellement souffrir, étant le chef de ces barbares, d'être contraint de les suivre et de danser à leur tam-tam.

*
* *

Mais telle est la loi que lui-même s'est faite. C'est lui qui l'a voulu, à la différence de bien d'autres qui ne font que subir leur destin. Quand je dis qu'il l'a voulu ! Il ne veut que peu, successivement et avec incohérence. M. Édouard Herriot est un faible. Et un bavard, comme tous les faibles. Cela lui est venu en parlant. Tout ce qu'il lui plaît de nommer une politique, et sa politique, il le parle. Ce n'est jamais très original. Le fond de ses discours et de ses conversations est fait des raisonnements verbaux de la sophistique républicaine. Ses actes mêmes sont clichés. Il y ajoute seulement une manière d'insensibilité tactile, une anesthésie du toucher, qui le met hors d'état de reconnaître et d'éviter aucune erreur. Cent fois (et ce n'est pas assez dire) plus instruit que tel de ses émules, il lui est cent fois (et beaucoup plus) inférieur, à cause de cette infirmité.

On le dit vaniteux. Le fait est qu'il s'étale. Mais d'abord sa personne physique l'étale. Comme sa rotondité est un peu « voyante », le cercle se forme naturellement autour de lui. Il a de la faconde, de la familiarité. Il pérore, les mains dans les entournures du gilet, ou dans les poches du veston, ou jouant avec sa chaîne de montre, sa belle chaîne double de représentant de fabrique. Et comme il a du plaisir à

s'entendre, il débite n'importe quoi. Professeur, maire de Lyon, sénateur même ou député, c'était sans grande importance. Il en était quitte pour lâcher de temps en temps une sottise, ainsi qu'il arrive, à force de parler, au causeur le plus spirituel. Président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, il est souvent obligé de démentir le lendemain ce qu'il a affirmé ou avancé la veille ; mais le télégraphe et le téléphone ont joué, le mal est fait. De tous les chefs de gouvernement connus, français ou étrangers, anciens ou modernes, — j'insiste sur cette vérité acquise à l'histoire, — il n'en est pas un seul qui ait à son actif, ou à son passif, après une si petite durée, une telle somme de rétractations.

Pas un non plus, ou du moins pas un homme politique français depuis la guerre n'a les épaules chargées d'un pareil faix de renonciations et d'abdications. Au retour de Londres, les manifestations de la gare du Nord n'avaient pu faire oublier à la France sa déception et son angoisse. Du reste, les Parisiens qui ont du coup d'œil et de la mémoire savent ce que sont et ce que valent ces acclamations dans les gares. On ne s'est pas encore attelé, pour la pousser, à la locomotive qui emportait M. Herriot, comme on s'était, pour l'empêcher de partir, couché sur les rails devant celle qui emmenait à Clermont-Ferrand le général Boulanger. Peu de mois après... D'autre part, il est sage de ne pas analyser la composition de ces « foules enthousiastes », de ne pas chercher dans quelles proportions s'y mélangent la police, les comités, les syndicats et les loges. Mais supposons les applaudissements spontanés et sincères. Supposons-les chaleureux, unanimes, de nature à faire goûter à M. Herriot la rouge joie de la popularité, forme grossière de la gloire, dont un nourrisson des Muses peut, par contraste, aimer à se sentir frotté. Que prouverait la rumeur publique? Simplement, que nous revenons à l'état d'esprit où trop de Français se laissaient enlizer à la fin de la guerre. Au bout de plus de quatre ans d'attente, de piétinement, de lutte et de fatigue, on pouvait redouter les suites immédiates de la démobilisation. Mais les nerfs étaient encore vibrants et comme maintenus à une haute tension par l'exaltation même de l'héroïque effort enfin récompensé. Cinq années ont de nouveau passé, cinq années pleines de défaillances et de désillusions, à peine coupées de gestes dont l'énergie était brève, asthmatique, et tournait court. La lassitude reparaît. Les charges sont accablantes.

Le présent est lourd. L'avenir est menaçant. Il y a du découragement dans notre victoire. Alors la masse aspire à la paix par n'importe quel moyen et à n'importe quel prix. Sûrement elle est insensée et se jette en tourbillon dans la route qui la ramène à l'abattoir. Mais le plus grave est que cette cohue hurlante ou bêlante n'a pour conducteurs que de mauvais bergers, des chiens douteux, et que le parc des institutions, qui d'ailleurs craque en maint endroit, sous une double poussée de droite et de gauche, est trop fragile pour l'arrêter.

* * *

Sans qu'il s'en rende nettement compte, M. Édouard Herriot aura contribué pour beaucoup, et contribue chaque jour à l'ébranler. C'est un de ces gardiens hypnotisés par les bruits du dehors qui livrent les portes de la cité. C'est pis qu'une sentinelle endormie, c'est la sentinelle qui rêve éveillée ; bien plus dangereuse, car l'une, on voit qu'elle dort, et l'autre, on ne voit pas qu'elle rêve.

Le cas de M. Herriot pourrait fournir un argument aux adversaires de l'éducation gréco-latine. Sa politique n'est faite que d'extraits de *Conciones*. Il ne s'est jamais intéressé qu'aux formes. Plus les mots sont vides, plus ils sonnent ; il faut qu'ils soient vides pour sonner. S'ils n'expriment rien, ou s'ils expriment le contraire de ce qu'ils devraient contenir, la substance est indifférente. *Jam vera rerum vocabula amisimus.*

M. le président du Conseil ne manque pas une occasion (il le fait même à tort et à travers) de se proclamer patriote, ami de l'ordre, homme de gouvernement. Il y a plus fort, il croit l'être ; et peut-être y a-t-il plus fort encore, il voudrait l'être, il veut l'être. Pourtant il désarme la patrie, il détruit l'ordre, il annule le gouvernement.

Sur le premier point, il n'applique que trop fidèlement le programme de la Ligue de la République, « la réduction des charges militaires aux plus strictes nécessités de la situation internationale ; » comme s'il existait une formule algébrique de la situation internationale, et comme s'il était possible de mesurer exactement ces nécessités ! Sur le deuxième point, l'ordre, il prétend l'assurer avec les socialistes, qui n'osent pas le garantir contre les communistes. Lorsqu'il s'explique là-dessus, il affecte de mettre dans le même sac

les extrêmes partisans de la réaction, qui sont socialement des conservateurs, et ceux de la révolution, qui visent à bouleverser tout. Si, par mégarde, il laisse percer une préférence, c'est en faveur des révolutionnaires, car ces contradictoires, l'ordre et le désordre, se concilient naturellement pour lui dans une vague, instable et explosible synthèse de chimie politique qu'il baptise : « l'ordre républicain. » Quant au gouvernement, il le subordonne aux directions de la maçonnerie, aux injonctions du socialisme. C'est bien le retour à la méthode combiste : le gouvernement n'est pas dans le gouvernement. Ceux qui sont responsables ne sont pas le vrai gouvernement, et le vrai gouvernement n'est pas responsable. De soi-disant ministres font des gestes sur la scène, d'autres, à leur place, chantent dans les coulisses. Ce régime porte sa marque de fabrique. Il fut jadis flétri de l'épithète d'*abject*. Disons moins durement que l'on s'abaisse à s'en accommoder.

*
* *

M. Combes n'avait pas eu, pour y entrer, à courber sa petite taille ; il était de plain-pied avec cette conception de l'État, de ses fins et de ses fonctions. Mais la formation de M. Herriot eût dû le préserver d'une chute aussi lamentable. Il n'a pas même l'excuse de l'étroitesse du crâne, d'une ossification précoce, de la passion sectaire. Il ne brûle pas de cette flamme sombre qui s'acharne à vouloir dévorer l'autel où une jeunesse sacerdotale s'était d'abord réjouie de monter. Sa jeunesse n'est pas montée jusqu'à l'autel ; son enfance seulement s'est agenouillée sur les marches dans l'aube de l'acolyte ; et ce n'est pas pour lui un mauvais souvenir, il ne s'en défend pas. Loin de là, il évoque volontiers la mémoire du vieil oncle, curé de campagne, qui lui apprit le rudiment et le mit ainsi sur le chemin de l'École Normale. Ses pas, dans le cortège officiel, ne se détournent point de la vieille église. Il tinte toujours, sinon une cloche, du moins une clochette au fond de lui.

*
* *

M. Édouard Herriot ne fuit pas « le sentiment », il le recherche, il s'y baigne, et l'épanche en effusions à la Jean-Jacques. Il en arrose ses auditoires. Il découvre au peuple

son cœur, comme si ce viscère était fait pour être exhibé. Sans égard au conseil du poète, s'il n'expose pas son âme aux huées des multitudes, il la propose avec candeur à leur admiration et à leur amour. Jamais on n'avait tant vanté le cœur d'un premier ministre ; mais fût-il vrai qu'il en eût plein la poitrine, ce n'est point la qualité qui convient à un politique, chez qui la tête froide vaut mieux que le cœur chaud. « L'imagination et le sentiment, disait Bismarck, sont les deux diables qui ensemencent le champ d'ivraie. » Il pousse beaucoup d'ivraie dans le champ de M. Herriot,

Le romantisme aussi lui joue de ses tours. En prenant le pouvoir, il s'était réclamé de Descartes ; à Genève, dans l'assemblée de la Société des Nations, il s'est autorisé de Pascal. C'était la bonne veine française. C'était, particulièrement, l'hygiène dont avait besoin son esprit. Ensuite, par une association bizarre, il y a ajouté Michelet et Quinet. N'hésitons pas à le renvoyer aux classiques. Qu'il leur demande le secret du bon sens, du jugement et de l'équilibre.

Girondin tombé dans le jacobinisme, avec l'hypertrophie de son cœur, avec toute sa pléthore de sentiment, de sentimentalité, et les meilleures intentions du monde, M. Édouard Herriot a l'étoffe d'un de ces doucereux disciples de Robespierre qui enduiraient de miel le couperet de la guillotine. Avec lui, on n'a même pas la ressource qu'il fasse jamais, par lâcheté ou par vertu contraire, le grand refus. Il ne refusera rien, il ne se refusera à rien. Suivant la pente de sa nature et docile à la fatalité de sa position, jamais ni à personne sur sa gauche ni sur la gauche de sa gauche, il ne déclarera : « Jusqu'ici, et pas plus loin. » Comme Frédéric trouvait toujours des juristes pour justifier ses usurpations, il trouvera toujours, à défaut de raisons, des moines pour expliquer ses abandons. Lorsqu'enfin, ayant dit tout ce qu'il ne fallait pas dire et fait tout ce qu'il ne fallait pas faire, il se retirera, ou lorsque les Chambres se retireront de lui, plus ou moins longtemps après l'opinion qui s'en est déjà éloignée, tous les organes du gouvernement seront dissous et tous les éléments de la société, décomposés.

*
* *

J'avais à peine écrit ces lignes que l'on pourra trouver sévères, mais que j'ai voulues justes, qu'un revirement subit, un redressement de M. le président du Conseil m'en don-

nait des regrets et presque des remords. Il avait été, dans la discussion du projet de suppression de l'ambassade auprès du Saint-Siège, buté, mesquin et agressif. Au contraire, dans celle provoquée par le non-désarmement de l'Allemagne, ses yeux ont paru s'ouvrir ; il a su, pour une fois, dire ce qu'il fallait, et avec l'accent. Face à certains de ses amis de l'extrême gauche, il semblait secouer le joug, ne plus vouloir subir de conditions ni de contrainte, dégager sa personne de ce Mont-de-Piété, en retirer le sens gouvernemental qu'il y avait déposé. On racontait même que, les socialistes chicanant sur l'affichage de son discours, il leur aurait mis le marché à la main : « Ou vous votez, ou je m'en vais. » Alors, ne valait-il pas mieux garder dans un carton ce croquis où il y avait trop d'ombres et trop peu de lumière?

Mais, le lendemain, le gouvernement est retombé en syncope. Il reste seulement de cet espoir fugitif qu'il peut avoir de bons jours, de bonnes heures ou de bonnes minutes. Mais la France ne peut pas être servie par caprices. L'autorité n'est pas une source intermittente. A la réflexion, ces oscillations de l'intelligence et de la conscience chez M. Édouard Herriot confirment ma conclusion. Esprit plus bourré que nourri, littéraire avec les goûts et les mœurs du théâtre, caractère plus raide que ferme, mobile, impressionnable, irritable, chatouilleux à la flatterie et à la raillerie, capitaine moins soucieux de tenir la barre que d'être sur la passerelle, prisonnier de son équipage et impuissant à se libérer autrement que par colère ou par maladresse, c'est le type même du faux homme d'État qu'un régime sain ne produirait pas et qu'un pays qui veut guérir se hâterait de rejeter.

CHARLES BENOIST,
De l'Institut.

Nostradamus[1]

CHAPITRE III

Jean seul à nouveau.

Un événement soudain, surgissant dans sa vie intérieure, vint détourner la pensée de Jean Cordion du mas enchanté et de ses habitants.

Ce matin-là, le médecin avait été réveillé, dès six heures du matin, dans sa chambre d'hôtel, encombrée de livres, par la répartition des primeurs d'automne, fruits et légumes, de la région de Saint-Remy, entre les camions automobiles. Les gens du Midi ont le travail gai. Il n'est pas pour eux une corvée. Les paniers de melons, de choux, de haricots, de tomates, dûment arrimés et ficelés, passent de mains en mains, au milieu des éclats de rire et des remarques galantes ; car les filles viennent en aide aux garçons. Rien n'est allègre et sain comme un tel emballage et départ de beaux produits vernissés, rouges, dorés, nets comme poissons sortis de l'eau et que frappent les premiers rayons du soleil. Jean avait passé une demi-heure charmante à surveiller cette animation. Puis il s'était remis à la page en train et à la définition et classification des délires non fébriles.

Il méditait depuis quelque temps, déjà, quand il lui sembla que son esprit, accompagné de ses moyens sensoriels, visuels et auditifs, s'en-

 — Voir la *Revue universelle* du 1er février 1925.

volait. Dans quelle direction, il ne savait pas. L'aspect extérieur des choses avait disparu peu à peu, et il baignait dans une lueur d'éclipse, qui était favorable à la compréhension. Il arriva ainsi mentalement, et par cheminement inconnu, dans une pièce où une femme, la tête entre ses mains, pleurait devant un portrait d'homme, — son propre portrait, — placé à côté du portrait d'un enfant, qui était son petit Henri. A l'arrangement des cheveux, au cou, à la finesse des doigts, il la reconnut : c'était Madeleine ! Sa conscience surexcitée, et précise, plus scrupuleuse même qu'à l'état normal, lui suggéra de prendre un repère, qui pût lui servir de témoin par la suite. Il y avait, sur la cheminée, dans un vase d'argent, un bouquet de violettes métalliques, aux tiges dorées et, sur le flanc du vase, cette inscription : « Prix Clémence Isaure. »

Sur une console, un fascicule de la revue *le Correspondant*, avec la date : 10 septembre 1919. Aux murs, un portrait à l'huile d'un officier de marine d'autrefois. Jean savait donc que ceci n'était ni un rêve, ni une hallucination. Il n'avait d'ailleurs aucun moyen de faire connaître sa présence invisible à la jeune femme qui, maintenant, soulagée, montrait ses yeux humides et le pli d'une charmante bouche, entr'ouverte sur une plainte. Lui-même était moins ému qu'attentif, que désireux de fixer toutes les phases d'un phénomène rare et dont il était l'humble support humain. Ainsi donc sa femme pensait à lui et associait son souvenir à celui de l'enfant disparu.

Comme derrière un rideau qu'on tire, la vision émouvante disparut. Le visionnaire était devant sa table, sa plume à la main. Il venait de faire un étrange voyage. Il se sentait fatigué, la tête un peu lourde. Son pouls n'était pas plus rapide qu'à l'ordinaire. Il sonna pour demander son petit déjeuner et le savoura de bon appétit. Nombreux étaient les cas semblables au sien, et il ne songeait même pas à s'en étonner. Il regrettait seulement de n'avoir pas entendu la voix de Madeleine, dont l'inflexion lui avait été chère, quand il la croyait exempte de mensonge et de perfidie.

Il n'avait nullement cherché ce mirage psychique. Ce qu'il appelait de toutes ses forces, c'était une apparition de son petit garçon. Il se rendait parfaitement compte que le mas de Nostradamus l'avait attiré et l'attirait encore par l'espérance d'un tel prodige, et que son aimantation par Maguelonne, toute spirituelle, venait de là. Invoqué par nous, le surnaturel nous répond plus souvent qu'on ne l'imagine ; mais rarement dans la ligne que nous avions choisie. L'homme est un grand centre d'attraction pour ce qui est derrière lui, devant lui et autour de lui, pour toute sorte d'épisodes miraculeux. Mais trop souvent ceux-ci le frôlent ou l'atteignent, sans qu'il

en ait le sentiment, absorbé qu'il est par le secondaire... ambiance et désir. L'épisodique, ici-bas, nous masque l'essentiel. Nous n'écoutons pas assez les pressentiments, ni les intersignes. Des maux extraordinaires, à nous depuis longtemps annoncés et sous diverses formes, et que nous aurions pu prévenir, fondent sur nous à l'improviste, du fait de notre distraction.

Jusqu'à cette matinée mémorable, venant après la veillée au mas, Jean Cordion avait eu, de la contrée gallo-romaine, que baigne la Méditerranée, l'impression courante d'un pays de poésie et d'amour ardent, sur lequel flotte le chant des sirènes. Il y plaçait le rire et la joie, et, aussi, ces transports des sens, qui laissent les amants irrassasiés les uns des autres, épanchant leur trop-plein en récits, en légendes, en chansons. Aujourd'hui, sa vision changeait. Il comprenait que la mère Provence est avant tout le pays dédié aux morts, un cimetière que le temps embaume, la contrée grave et douce entre toutes, où la frénésie amoureuse n'est qu'une diversion à la brièveté du temps, qu'un anesthésique. Dante avait déjà noté que les Alpilles sont un bossellement de tombes. Celles-ci se continuent vers Aix, vers Lamanon, vers Martigues, par des vagues et replis de terrain, quelquefois par de visibles reliefs de sépultures, même à deux ou à trois, à toute une famille ; sortes de moules en creux des civilisations disparues. Est-ce la poussière ou la cendre funéraire qui voltige sur les routes, blanches et ambrées comme des bras de femmes? Sont-ce des rocs, ou des monceaux d'ossements, qui s'effritent vermiculairement, au vent et à la bourrasque venus de la hauteur? Passant, tends l'oreille et perçois le son rauque des trompettes romaines enfouies, avec ceux qui les animaient, aux champs de Fosse et de Pourrières!

C'est la souveraine grandeur de Mistral d'avoir mis ses poèmes et son dictionnaire, ce cimetière ranimé des mots d'Oc, sous l'invocation et l'évocation irrésistible des morts. Il a rendu ainsi le souffle du Verbe aux gens, aux chemins, aux usages. Il a réveillé la survivance, aussi nombreuse que la sépulture, et dont on ne peut prévoir les futurs rassemblements. Son chant est à l'opposé de celui de Lucrèce, qui désespère, quand l'autre, le chant de *Calendal* et du *Poème du Rhône*, fait espérer.

Ainsi réfléchissait le savant, à peine sorti de sa transe psychique. Il remarquait aussi que nous avançons avec fruit dans la méditation, tant que nous pouvons nous étayer d'images sensibles et de métaphores greffées sur ces images, ou faisant le pont de l'une à l'autre. Mais, si nous nous aventurons dans le domaine de la logique nue et du raisonnement pur, nous nous trouvons rapidement arrêtés et désemparés. Certains se figurent et prétendent que l'esprit humain

est illimité. Il n'en est malheureusement rien. La proposition la plus simple, qui est aussi celle qui se délite le moins au creuset de la réflexion, est généralement épuisée en trois étapes, quatre au maximum. Nous ne franchissons pas l'équation mentale du quatrième degré, celle où, après un retour sur nous-mêmes, une incursion du *moi* vers le monde extérieur, un repliement de celui-ci vers notre *soi*, et un départ allègre vers Dieu, nous nous arrêtons au stade extatique, que d'aucuns prennent pour une simple émotion.

— Partout, oui, partout, nous sommes arrêtés, songeait-il. D'où vient cet orgueil insensé, dans de telles conditions, à un esprit d'envol si étroit? N'est-ce pas là un état de folie latente, une pointe de délire virtuel, par la méconnaissance de nos plafonds et de nos limites?

L'heure de midi était venue, particulièrement belle à Saint-Remy, par la cloche d'un argent ancien, et comme adouci, de son église, où le son a l'air d'une condensation de la lumière. Jean éprouvait des tiraillements d'estomac. Il avait commandé un aïoli aux escargots et aux haricots verts. Mais il l'attaqua modérément, car il voulait aller du côté de Maillane, par les Jardins ; or ce plat, sans rival quand l'ail fut pilé d'une main experte, a le défaut de porter au sommeil. On a vu des gourmands d'aïoli, ayant outrepassé la mesure, glisser à une sorte de nirvâna, jusqu'à six heures après midi. Pour réagir contre l'ambiance de mort, ensoleillée et harmonieuse, qui parcourt ses lares avec le mistral, le Provençal a l'aïoli ; et qui le blâmerait d'en user? Jean en usa. Le mets de Vénus et de Morphée porta tout aussitôt dans ses veines une vague de désirs et de songes, accompagnée d'une bienveillance générale. Il surmonta la tentation de la sieste, à l'aide de quelques bâillements, prit sa canne, son chapeau, et sorti sur la route, interpolée, telle un parchemin, de flèches de soleil et d'ombres bleues. Il avait le sentiment qu'une journée commencée par un cas de télépathie lui ménageait encore quelque surprise.

La route qui va de Saint-Remy à Maillane longe les jardins incomparables des maraîchers et fleuristes de ce pays de contes de fées. Là demeurent et se continuent, de père en fils, des familles paysannes qui sont une véritable aristocratie : quant à la santé, quant à l'intelligence, quant au métier, quant aux mœurs. Elles rappellent, ces familles privilégiées, les « gentes » romaines, sans lesquelles l'histoire de l'Urbs est incompréhensible et d'où sortaient les législateurs, les grands capitaines et les pacificateurs du peuple roi. Elles donnent l'impression d'une ruche, artisane et princière à la fois, comme dut en connaître le moyen âge, où les cathédrales et la théologie n'étaient sûrement pas des merveilles isolées, mais se liaient à tout un système

d'institutions, à tout un réseau de coutumes, à toute une culture. Qu'un pareil groupement eût résisté à l'assaut du nivellement moderne et de ses laideurs, cela semblait miraculeux au savant promeneur. Il admirait ces mas luxueux, ces terrasses de raisins et de pampres ; ces champs de fleurs, de fruits et de légumes ; ces beaux enfants, ces sveltes femmes faites comme des statues grecques — autant de Maguelonnes — ces gaillards vigoureux, la belle humeur de tout ce monde au travail et à la joie.

Les rangées de cyprès, les claies de roseaux divisent la campagne provençale en une multitude de petits enclos, ainsi gardés au cagnard, c'est-à-dire à l'abri du vent. Chaque champ est bordé d'une roubine, qui tient du canal et du ruisselet. Le bruit de l'eau accompagne le piéton et scande délicieusement sa marche. Il est désaltéré par l'oreille. Cette aimable campagne diffère entièrement des sites sauvages et dramatiques des Alpilles, plus près du divin et du mystique, et environnés de mystère. Aucune province de France, en dépit de sa cohésion par le langage, n'est différenciée comme celle-ci. Aucune n'a à sa disposition autant de termes de métiers et d'usages. Une chanson, que Jean se fredonnait en tendant le jarret, énumère les trente et une pièces de la charrue.

L'araïre est composée
De trente et une pièces.
Celui qui l'a inventée
Il faut qu'il en ait su !
Certainement
C'est quelque monsieur.

Au tournant d'un chemin, des abois furieux et un piétinement cotonneux, pareil à celui d'un régiment de laine, tirèrent le médecin de sa rêverie. Il reconnut aussitôt le berger Grandguil, habile et voûté, qui conduisait les troupeaux de Nostradamus ; lui serrant les mains avec effusion, il s'informa du mas des Spectres. Mais le Fada semblait ne pas entendre les questions qu'on lui posait ; il murmurait des paroles confuses, d'un accent apitoyé, où revenait le « pécaïre » qui module l'affliction, la commisération des Méridionaux.

— Il songe à son Henriette, se dit Cordion. Le soleil et la solitude ont fixé sa peine de telle sorte qu'il ne pourra jamais s'en défaire. Il arrive ainsi que, dans les songes, celui de qui nous attendons un renseignement, vital et décisif, passe auprès de nous sans nous entendre, suivant une autre chimère que la nôtre.

La journée était en son milieu, et l'or du ciel commençait à s'empourprer, quand le promeneur hanté arriva à la porte du cime-

tière historique, où se trouve le tombeau de Mistral. Il entra, s'attendant à voir le poète assis sur la pierre du gracieux petit monument. Il fut déçu de constater son absence. Des mains pieuses avaient jonché de fleurs l'emplacement sacré. Alentour, les tombes pathétiques des Maillanais tués à la guerre semblaient veiller sur le Virgile gallo-romain, sentinelle avancée de la civilisation et de la culture méditerranéennes dans la nuit des siècles. Ces marbres se pressaient, empalmés et gravés, comme les enfants autour du père. Tout cela était déjà en route pour l'avenir, dans un sillage de larmes à peine séchées.

— Là-haut, dans un vallon qu'orne la lune, on croirait que l'écrin de la mort s'entr'ouvre et que ses richesses phosphorescentes se mêlent à celles de l'astre des nuits claires. Mais, ici, l'écrin s'est refermé. La prière n'est plus évocatrice. Rien ne se montre au delà de ce qui est.

Comme Jean Cordion se plaignait de la sorte, cette idée lui vint que la survie des poètes, plus matérielle qu'on ne le pense, — leurs poèmes étant leur substance même, — est faite pour nuire à leur évocation physique, qu'elle doublerait. Mais il n'en est pas de même des fils de laboureurs et d'artisans, saisis en pleine jeunesse, en plein amour de leurs fiancées, par Bellone, et grillés, comme le bois sec dans un feu d'enfer. Pourquoi ceux-là aussi sont-ils muets, qui n'ont pas accompli leur destinée, qui n'ont pas touché leur dû éphémère, dormi auprès de leur bien-aimée, écoutant le petit souffle égal de leurs enfants? Comment, si quelque latitude est laissée de revenir des ombres aux limbes et des limbes à la lumière spectrale, comment ces beaux garçons n'en profitent-ils pas, après un tel effort, un tel renoncement, un tel déchirement?

Ces arrachés au court bonheur terrestre sollicitaient le savant de telle sorte qu'il les assimilait à son pauvre petit garçon, qu'il ressentait paternellement leur peine amère d'être là, couchés et froids à jamais, sans le rayon de la gloire mistralienne. La porte de fer grinça. Une femme entra, d'âge moyen, avec cette allure fière que la finesse de leurs longues jambes permet aux Provençales. Son visage était plein et doux, d'une pâleur crépusculaire. Elle alla à une tombe de marbre veiné, s'agenouilla, et, prenant la croix d'or pendue à son corsage, pria en abaissant des cils soyeux. Pleurait-elle un fiancé, un frère, un époux? C'était l'heure où des lames de cristal tiède, d'une réfraction différente, font du soleil d'automne, avant son coucher, comme un escalier de marches angéliques, comme une montée au trône du roi des rois. La cloche de l'église de Maillane tinta. Sa méditation sans rêves achevée, Jean reprit le chemin de Saint-Remy.

Après le crépuscule, qui est flambant et accuse les reliefs, il y a, sur cette terre rhodanienne, l'entrelueur, où se mêlent le ciel et l'horizon, heure de la nostalgie, et que Théodore Aubanel dans la *Grenade entr'ouverte*, Alphonse Daudet, dans *l'Arlésienne* et *le Trésor d'Arlatan*, ont incarnée et rendue sensible à jamais. Nulle part, au cours de ses traversées, ni en Espagne, ni en Italie, ni en Égypte, ni en Orient, Cordion n'avait retrouvé cette entrelueur, qui tient de la musique et du rêve, qui a la couleur d'une vie déjà vécue et l'apaisement en suspension dans ses nuances, mêlées d'enténèbrement et de gris rose.

En approchant de Saint-Rémy, il se laissa attirer par une étendue de plaine, située à l'ouest des Jardins, et que sillonnaient des sentiers en zigzag. L'un de ceux-ci le mena à une colline, aux flancs de laquelle apparut un mas solitaire, comme celui de Nostradamus, mais beaucoup plus petit. Un chien aboya, différent de d'Oli, crêté, comme lui, sur l'apparition d'un étranger. Une fille étrange sortit de la maison, pauvre et comme abandonnée. Elle avait un masque oriental de bohémienne, des cheveux noirs et crêpelés, la taille courte et le timbre de la voix presque espagnol. Derrière elle parut un paysan aux yeux de braise, au teint de bronze, déguenillé et qui boitait en courbant le dos

Jean demanda où il se trouvait, à quelle distance de Saint-Rémy.

— Huit kilomètres, monsieur, fit l'homme avec une expression de douleur, et de dignité à la fois. Vous êtes fourvoyé, nous disons, de préférence, fourvia. Il vous faut reprendre, à l'inverse, ce chemin de bas flanc, qui est dans ma famille depuis cent ans et davantage.

Il ajouta : « Je n'ai pu le faire amender, faute d'argent ; une pierre de carrière me tombant sur l'échine, pendant que je travaillais ma vigne, il y a six mois, a failli m'esquicher, comme un anchois. Depuis lors, nous traînons misère, ma fille et moi ; mais le tribunal de Tarascon me rendra justice.

Sa parole avait la dignité et la certitude d'un gentilhomme de la suite du roi René. La jeune fille rougit et ramena, sur sa poitrine menue et parfaite, un châle rouge que l'entrelueur faisait lie de vin.

Le médecin, remerciant, jeta un coup d'œil sur le chemin ancestral, seule richesse et dignité transmise, qui avait l'air d'un lit de torrent. Il se serait presque excusé de l'avoir foulé. Il demanda :

— Connaissez-vous Martin Tressan, qui habite là-bas dans la montagne?

— Tressan, le sorcier, Nostradamus? Ah! quel homme, monsieur! C'est grâce à lui si je peux marcher présentement. Le docteur, à la suite de mon accident, m'avait emprisonné dans une maudite

gouttière, où je me morfondais et m'ankylosais, à perdre le goût du vin et du pain. Ma fille est allée trouver sa fille à lui, laquelle m'a délégué son père. Il m'a mis la main sur la tête et la face, puis sur l'échine, puis sur les lombes, un soir où la lune donnait dans son plein. Ensuite, il a prononcé une prière, une seconde, une troisième, et m'a soulevé de ma gouttière. Cela fait, j'ai repris cœur et mis un pas, puis deux, en avant... De telles choses sont respectables et ne peuvent se nier. N'est-ce pas, Janeto?

Janeto, sortant de son silence timide, se répandit en paroles reconnaissantes à l'égard de Nostradamus et de Maguelonne, et aussi de la bienfaisante Tardive, qui avait apporté du bouillon, mêlé de bœuf et de poulet, au moment de la convalescence. Cordion prenait plaisir à voir ses amis reflétés dans ces éloges francs. Il força M. Tèpe — c'était le nom du vigneron — à accepter un billet de cent francs, remboursable après le jugement — présumé vengeur — de Tarascon. Il dut boire un coup de vin du cru, d'ailleurs parfait, puis se remit en route vers Sainte-Anne, qui est l'asile d'aliénés, proche des Antiques.

La nuit venait, oblique et douce, avec son rampement félin et mille petits bruits champêtres d'insectes scieurs et taraudeurs. Un banc de pierre se trouvait là, propice à l'auscultation d'un paysage, pareil, avec ses débris d'aqueduc romain, à un pont jeté entre l'antiquité et nous. Un léger vertige montait en Cordion, dû, en partie, à l'aïoli, en partie au passage du crépuscule à la nuit, qui impressionne, chez certains, les centres bulbaires. Il s'assit, bâilla, sentit un poids sur ses paupières et brusquement s'endormit.

Son rêve continuait la réalité. Il entrait à l'asile, demandait à voir une pensionnaire, qui était une femme de couleur, d'une grande beauté, et à laquelle il s'intéressait, pour une raison très profonde et très ramifiée, mais demeurée, en lui, obscure. On le faisait entrer dans une pièce maussade et sombre, où quelque chose flottait, entre le plafond et le plancher. En s'apercevant que ce quelque chose était un pendu, Jean jeta un cri et ce cri le réveilla. Il tremblait de froid. Le ciel était nuageux. Il regarda sa montre à la lueur d'une allumette. Il était dix heures du soir et il dormait depuis quatre heures, ployé en deux, avec une courbature intense des muscles de la nuque et du cou.

Trois jours après, il recevait, avec le timbre de Toulon, une lettre de sa femme Madeleine, qui lui donnait l'impression singulière d'un regret, sinon d'un repentir, venu trop tard, et qui trouvait un cœur fermé, ou occupé ailleurs.

« Jean, je t'écris en cachette, ayant eu l'illusion avant-hier que tu

étais auprès de moi, ici, dans ma chambre, tandis que j'avais sous les yeux ton portrait et celui de notre pauvre fils. Comment ai-je commis la folie insigne de te quitter, toi si bon, si généreux, et qui m'avais donné tant de preuves d'une affection si sûre ! Je me le demanderais sans cesse, si l'impulsion qui m'a menée ici, dans les bras d'un autre, ne me ressaisissait parfois, avec une violence qui a le caractère de l'envoûtement. Je maudis ma nature incertaine, cause de mes tourments et des tiens. Il y a des heures où je me voudrais morte comme notre petit Henri, et délivrée ainsi du supplice de l'écartèlement moral.

« Pourquoi je t'écris? Afin de te convaincre que je ne suis pas l'être perfide, méchant, ni l'oublieuse que tu peux légitimement te forger, en pensant à moi, si tu y penses quelquefois. Je suis de ces infortunées qui portent en elles deux possibilités d'aimer et de suivre les deux hommes qu'elles aiment ; que cette dualité, cruelle comme toute scission morale et physique, déchire ; mais qui ne peuvent trouver l'unité... ; cette guérison suprême que serait l'unité.

« Celui auprès de qui je suis maintenant sent que je m'échappe fréquemment. Il m'accable alors de reproches amers, qui me font plus distante de lui encore et plus proche de toi. Je sens qu'un jour, il me chassera et que je m'échapperai, pour me perdre dans la foule indifférente, après avoir gâché délibérément mon existence. Car à quoi bon retourner auprès de toi, en admettant même que tu veuilles de moi, pour que nous nous fassions souffrir l'un par l'autre?

« Plains-moi, Jean, et trouve ici les baisers désolés de celle qui fut ta Madeleine. »

Il la plaignait en effet, car il la savait sincère. Mais ce cas, assez fréquent, était le type même des problèmes sans solution possible. Le dédoublement amoureux, qu'il soit sentimental, ou sensuel, ou les deux à la fois, poursuit ses victimes sans rémission. Il en est d'elles comme de la balle de sureau renvoyée, à peine chargée d'un fluide contraire, du pôle positif au pôle négatif, et inversement. L'instabilité de la personne, conséquence d'oscillations héréditaires, mal réglées par un jugement défaillant, est devenue, chez beaucoup, une cause d'angoisse.

Le lendemain fut une journée de labeur acharné, de labeur inductif et déductif, de poursuite d'un raisonnement à travers un labyrinthe d'arguments : « Étant donné que les songes sont en nous un délire permanent, puisque, selon la remarque de « Nostradamus », ils se prolongent pendant la veille, comment et pourquoi ce délire permanent est-il, quant à notre jugement, inoffensif? » Tout se passe comme si le jugement était d'une autre essence que le reste

de notre esprit, comme s'il informait toutes nos autres facultés intellectuelles, comme s'il les dominait et les réglait. En quoi consiste donc cette autre essence?

Qui dit jugement dit certitude, et infrangibilité de cette certitude. Un et un font deux, c'est un jugement, et qui dépend de cette certitude qu'il n'y a rien, dans l'élément quantitatif *un*, qui puisse varier, d'un objet, ou support, à un autre. Mais qui dit certitude dit évidence, et il n'est de certain, aux yeux de l'homme, que ce qui est évident, quant à l'âme, et, quant au corps, manifeste. Tout jugement est donc suspendu à l'évidence.

C'est pourquoi l'affaiblissement, ou la diminution de l'évidence, produit le doute, qui est la ruine du jugement et le commencement, l'amorce, de tout délire. Le délire débute avec le doute et s'installe en nous avec l'obsession, laquelle n'est, en somme, qu'un doute, encloué et fixé. Quant à l'impulsion, sexuelle ou autre, elle est un brusque effort pour rompre en nous l'obsession du doute. L'individu sain et normal, quand il a médité, agit. Le délirant, quand il a douté et quand, par le doute, il est entré dans l'obsession, se rue.

D'où nécessité, pour chasser le délire, de restaurer en nous la certitude — privilège de l'homme — et, par la certitude, le jugement. Que les couvents désaffectés deviennent, comme Sainte-Anne, des asiles d'aliénés, voilà qui jette un jour clair sur l'obnubilation du jugement humain, considérée comme *perte de l'évidence de Dieu.*

« Il pourra paraître singulier à quelques-uns, se disait Cordion, que la psychologie médicale et pathologique doive être considérée comme une branche de la théologie ; et pourtant il m'apparaît soudain qu'il en est ainsi. Les sciences ne sont pas seulement interdépendantes ; elles sont suspendues à la métaphysique, qui est la connaissance de l'Être. »

Partant de là, il entrait dans cette vue que les délires doivent être classés selon le degré d'altération du jugement ; depuis le simple oubli, ou chute de volonté éphémère, depuis l'anesthésie sentimentale partielle, jusqu'à l'obsession, à la manie et à l'impulsion caractérisée. Mais il admirait qu'à travers ces réflexions et cette classification, la remarque de Nostradamus, sur la permanence en nous du rêve éveillé, lui servît de fil conducteur.

Soudain, l'image de Maguelonne, précédant ou suivant celle de son petit garçon disparu, venait s'interposer dans la chaîne de ses raisonnements. Cet enfant, prématurément arraché à la tendresse intense, incandescente, qu'il avait pour lui, surgissait dans une attitude de jeu et de rire, sa bonne petite figure rose tournée avec confiance vers son papa. Il entendait sa voix chantante : « Bonjour,

petit père... » Il sentait sa bonne grosse tête présentée à la tendresse paternelle, avec la hâte de courir à nouveau au jeu interrompu. Car il allait parfois le surprendre dans un jardin public. De loin, il l'apercevait, courant derrière son cerceau, ou conversant gravement, avec un copain de son âge, sur l'excellence des sucres d'orge et la vélocité des chevaux de bois. Il l'appelait : « Henri ! » Le petit levait la tête, plantait tout là, accourait joyeusement, bousculant une gosseline étonnée, se fichant des réprimandes, déjà lointaines, de sa bonne. Mais à peine dans les bras de son père, sa fringale de tendresse apaisée, il repartait, rose de la même ivresse, laissant Jean inondé de bonheur.

L'enfant, c'est le messager, l'ange de la vie, celui qui vient nous annoncer quand il faudra partir, et bientôt, mais que nous serons continués. Il nous apporte, ou plutôt, il nous rapporte, avec sa fraîcheur, l'aube du monde, l'attachement à des *riens*, plus importants, toutefois, que nos plus chers désirs, ou nos plus âpres ambitions.

Voilà que sur l'écran intérieur, courant après Henri disparu, apparaissait une belle figure grave, aux yeux railleurs, qui n'était plus la mère du petit garçon. Une centaine d'attitudes et d'inflexions de Maguelonne Tressan, enregistrées par l'œil rapide, aiguisé, de Jean Cordion, se présentaient à lui, comme autant de consolations à sa douleur, d'anesthésiques sournois. L'identification de l'amour et de la mort, spasmes conjoints, est le pont-aux-ânes du lyrisme traditionnel. Mais l'effacement, ou l'estompement, de la pensée de la mort par l'image amoureuse n'est pas quelque chose de moins vif, ni de moins remarquable.

Jusqu'au milieu de la vie, la tendresse amoureuse, initiale et supraterrestre en apparence, qui est la chaste antichambre du désir, demeure le grand dérivatif à la douleur. Ensuite, après la cinquantaine, celle-ci est reçue en plein, sans autre atténuation que la prière ou, pour ceux qui ne prient pas, le renoncement.

Qu'une jeune fille, aperçue au seuil d'un mas, après l'orage, frôlée ensuite pendant quelques heures, prît dans la vie intérieure d'un mari abandonné, et d'un père accablé, une telle place, et si fréquente, cela stupéfiait l'observateur de soi-même. Il avait bien lu, chez les romanciers et les poètes, que les choses se passaient souvent ainsi ; mais il avait cru à une exagération. Ici encore, il se demandait ce qui, dans la gracieuse enfant de Nostradamus, l'avait attiré de telle sorte qu'il n'avait aucun souvenir d'une aimantation semblable, ni dans sa jeunesse, ni à la vingtième année, ni même à la première rencontre de Madeleine. Était-ce le regard, était-ce la voix, était-ce la silhouette physique, était-ce l'accord de ces trois charmes, était-ce l'ambiance? Il pressentait, au delà de ces trois flèches, délicieusement

empoisonnées, une concordance, une sympathie cachées, mais obscurément perçues, entre la façon de comprendre et de sentir de la jeune vierge et la sienne propre ; une aptitude à la conjonction totale, à la fusion spirituelle et autre : « Ce que tu penses, je le pense. Ce que tu éprouves, je l'éprouve. Ce que tu veux, je le veux. Toi et moi pouvons ne faire qu'un. » Tel est le message de la première approche. Mais il faut qu'il soit double et réciproque, pour valoir.

Or rien, dans l'attitude, claire et naturelle, de Maguelonne, ne permettait à Jean de supposer que Maguelonne avait ressenti le coup au cœur que lui, Jean, avait ressenti à son approche. Elle était demeurée calme et froide, jusque dans l'inflexion de la voix, quand il avait pris congé d'elle. Vingt-cinq ans de différence d'âge expliquaient suffisamment qu'elle n'eût pas fait attention au vieux monsieur, tombé de la lune dans son hospitalité. Cet entraînement unilatéral était une chimère, qu'il importait de guérir au plus vite. Le meilleur remède, c'est l'absence : « Je n'y retournerai pas... de sitôt... » se promit Jean. Le « de sitôt » atténuait la rigueur de cette résolution. Il essaya de le supprimer mentalement, ne fût-ce que pour voir l'effet de la phrase, ainsi affermie. Il n'y parvint pas. Même il lui sembla que le « de sitôt » se raccourcissait dans ce deuxième aspect mental de nos décisions, qui est celui de la sincérité. Cette faible barrière à peine formulée, il avait envie de la lever.

— Soit, distrayons-nous avec le cadre, afin d'être moins sensible au portrait !

C'est dans cet esprit — certainement fragile — qu'il résolut d'aller aux Baux, en contournant le mas des Spectres, le mas convoité, qui se dorait de tous les feux d'une mémoire de six jours. Cette route ancienne a plus de caractère, et moins de points de vue, que la route actuelle. Elle contourne, pour commencer, les Alpilles ; puis elle se continue en un vallon montant, de plus en plus âpre et encaissé, surplombé de rochers gigantesques. Elle est demeurée un désert, où le promeneur émerveillé s'attend à découvrir un ermite, grignotant un croûton de pain au miel et une sauterelle. Alors que les Alpes accablent l'esprit, par les dimensions gigantesques de leurs sommets et de leurs entonnoirs, et suscitent en nous des pensées vagues et soufflées, que balaie aussitôt un air salubre, les Alpilles, de dimensions modérées, incitent à la méditation précise, la seule fructueuse. Elles offrent, en réduction, à l'échelle humaine, tous les prestiges volcaniques et cataclysmiques de leurs grandes sœurs ; mais elles inspirent le Dante au lieu de Byron, et forment une image plus assimilable des bouleversements naturels. Car s'il est une imagination dévergondée, qui se complaît dans la démesure et le chaos et

dans la description sans analyse, il est une imagination dirigée qui fait sans cesse retour sur elle-même et acquiert des forces en courant.

De cette dernière usait Cordion, surtout depuis la découverte de Nostradamus et de Maguelonne et la soirée passée au mas. Jusqu'alors il avait cru que le sentiment du surnaturel comportait l'imprécision. Maintenant, il entrevoyait qu'il comporte, au contraire, l'approximation, pour quiconque médite sans perdre le fil. Ce qui manque le plus, c'est le vocabulaire. Les Grecs, et notamment Aristote, possédaient, pour étreindre l'invisible et le métaphysique d'avant Jésus-Christ, un vocabulaire d'une souplesse extrême et d'une ramification comparable aux antennes des insectes les mieux doués. Ils avaient, pour toucher l'abstrait, de très nombreux contacts verbaux composés. Le latin est unilinéaire et court droit au but, qui n'est jamais très élevé, ni très complexe. Le grec est multilinéaire, et circonvient avant de saisir. Les sophistes grecs sont comparables à des araignées — mais quelles araignées ! — saisissant, dans le subtil réseau de leurs toiles, la mouche du fait, ou du raisonnement. La langue française est parfaitement claire et directe ; elle peut même être rigoureuse et logicienne ; mais les nuances dégradées, et utiles, entre le concret et l'abstrait, lui font défaut ; or il est tout à fait regrettable qu'elle n'ait pas plus utilisé sa branche d'oc, où abondent les termes expressifs. Car c'est par l'extrême concentration de l'expressif dans le concret que l'esprit humain atteint au langage abstrait ; comme le noyau, sous la pression, sort de la pulpe qui l'enfermait.

Le village des Baux, par la route que suivait Cordion, se présente à la vue brusquement, amas de ruines, dans un chaos de pierres poreuses. Les derniers habitants disparaissent un à un. Les Baux avaient survécu aux bouleversements des siècles. Ils ne survivront pas au fait d'avoir été classés comme monument historique et convertis ainsi en objet de musée. Jean se demandait s'il ne vaut pas mieux, pour un site aussi vénérable et singulier, devenir une pouillerie, hébergeant des Caraques, plutôt que d'être transformé en cénotaphe, à l'usage des cars américains et anglo-saxons. Il en était là de ses réflexions quand un personnage bizarre à longs cheveux blancs, à apparence de vieux troglodyte, fort distinct et éloigné de Nostradamus, bien que du même tiroir de l'étrange, vint lentement, gravement, à sa rencontre, par la venelle, bordée de palais en morceaux.

— Bonjour, mon homme... dit ce lunaire, avec une familiarité affable, tombant de haut, telle qu'on en pourrait supposer une au roi Lear, avant sa folie.

— Bonjour, monsieur. Combien êtes-vous présentement de citoyens des Baux, vivant ici?

— Septante, mon homme, et peut-être moins. Mais dites-moi — car une demande en vaut une autre — dites-moi comment il se fait que Maurras ne se présente pas à l'Académie? Qu'il n'en soit pas, Mistral n'en ayant pas été, voilà qui double l'escandale.

Il prononçait « l'escandale », comme au grand siècle. Cordion demeurait abasourdi d'une telle question, dans un tel phénomène. Que ce fils de la pierre et du temps se préoccupât, au fond de sa ruine grandiose, d'attribuer un fauteuil au restaurateur de l'esprit français et de la civilisation méditerranéenne, voilà qui le remplissait d'étonnement. Il n'en fit rien paraître et répliqua que les académies, recrutées officiellement et à la va-vite, manquaient en général de discernement.

Cette explication parut satisfaire le vieillard : « Vous intéressez-vous aux pierres taillées? Ici, elles roulent sous le pied. Le grand Mistral m'appelait le roi mage. Le roi des cailloux préhistoriques, c'est possible. Venez, je vous montrerai des flèches de silex. »

Tous deux longèrent la voie étroite qui, par la Tour de Brau, que le vent furieux a évidée, de son ébauchoir multiséculaire, aboutit au cimetière et au promontoire. Le « roi mage » se baissait alertement et remettait à son compagnon des fléchettes de pierre, à peine émoussées, de toutes dimensions. Elles semblaient tirées par le temps en personne, armé d'une arbalète, au lieu d'une faulx. Cordion en eut bientôt plein ses poches, et il n'osait ni les refuser, ni les jeter, bien que peu collectionneur en général, et nullement amateur de silex.

— Vous les donnerez à votre petit garçon ; cela les amuse et les intéresse.

— Hélas, mon petit garçon est mort, camarade. Mais ne vous excusez pas. Son souvenir m'est puissant et cher.

— Moi aussi, j'ai perdu mon fils unique, et je l'ai perdu à la guerre. Il était grand et solide comme mon père. Nous étions tels que deux frères. Son corps n'a pas été retrouvé, mais son nom est là au cimetière sous la croix, où, bientôt, j'irai le rejoindre. On prétend qu'il revient ici — sa forme, vous comprenez — de temps à autre. Des voisins l'affirment, qui ne sont ni fous, ni méchants. Je ne l'ai jamais vu misère de moi ! Je le voudrais tant.

La lumière baissait, comme Jean sortait des Baux. L'isolement, l'espace, la durée, le souvenir lui battaient les tempes, lui procuraient une sorte de fièvre. Avant de quitter la ville abandonnée, il s'informa du chemin le plus court pour se rendre, par la montagne, au Destet et au mas de « Nostradamus ».

CHAPITRE IV

Retour et prodige.

Les solitudes diffèrent, ainsi que les silences. Il est des solitudes de pierre, comme dans les Cévennes, des solitudes d'eau comme les lacs d'Auvergne, des solitudes de montagnes, comme en Savoie, des solitudes de forêts, comme à Fontainebleau. Chacune est de style différent et rend, en frappant sur l'âme des voyageurs, un son différent. Jean Cordion, au cours de ses voyages, avait encore connu d'autres solitudes, mais qui ne l'émouvaient pas de la même façon, étant moins accordées à son « ethnisme », pour user d'un terme qui manque. Car il y a en nous une substance, plus sentie encore que facile à formuler, qui tient au pays où nous sommes nés, *dont* nous sommes nés. Il éprouva ce soir-là, en quittant les Baux, et prenant le chemin de Nostradamus, que la solitude des Alpilles était magique. Médée est venue, dit-on, en Provence, sur ce char qui précédait les avions. Elle y a laissé sa traînée de flammes et de sortilèges.

Jean croyait connaître son chemin, et il avait le sens de l'orientation. Mais les pentes des Alpilles sont trompeuses, comme leurs couloirs et leurs vallons. Elles forment autant de petits cirques, pareils à des cratères comblés, d'où surgissent d'autres cratères boisés. Le tout communique, soit par une ligne de faîte, coupée d'abîmes inexplorés, soit par un réseau de thalwegs rocailleux, bordés de grottes peu accessibles. Une fois qu'on est saisi par ce labyrinthe, il est malaisé d'en sortir, ainsi que d'un vertige figé. L'écho lui-même, si l'on appelle, vous renvoie votre cri de dix côtés différents, telle une flamme reflétée, indéfiniment, entre deux miroirs parallèles.

La nuit venait, comme une fumée passant entre les arbres et les pierres. Les ovales et les cercles d'un crépuscule empourpré s'éteignaient successivement, ainsi qu'un éclairage humain sous la main humaine. Tout bruit, et même l'haleine du vent, était suspendu. La seule rencontre maléficieuse du promeneur fut celle d'une mante religieuse, ou prego-diou, de forte taille, assise sur la pointe d'un rocher et qui le regardait fixement : « Quand cette pécore avait vingt mètres de haut, se dit-il, elle devait être singulièrement impressionnante. » Telle quelle, avec ses pattes en forme de scie articulée, son aspect ligneux, ses yeux saillants, elle était l'image de la férocité. Il ne résista pas à la tentation de prendre un caillou et de l'écraser. Celle-là, au moins, ne dévorerait pas son mâle !

Ensuite, il marcha vivement et au hasard, toujours dans la même direction, pensait-il. Afin de se guider, il escalada un sommet, d'où il espérait apercevoir le vallon du mas de la belle Maguelonne. Cela prit du temps et, quand il fut sur la crête étroite, les ténèbres ne lui permirent plus de rien distinguer. Pas de lune ; mais, dans le ciel laqué de bleu noir, un fourmillement d'étoiles d'argent surgissait, comme autant de regards avides, dirigés vers ce problème de la terre, que nous-mêmes n'avons pas su résoudre. Car savoir que nous habitons une boule tournante n'a pas beaucoup avancé la question.

Jean songeait à nouveau : « Le livre de la nature est grand ouvert devant nous. Quelques-uns, qui se croient privilégiés, en déchiffrent, chaque siècle, un quart de ligne, une demi-ligne, ici et là. Mais les sens et significations de ces courts passages ne se rejoignent pas. Le texte demeure incompréhensible et dans son ensemble, et dans ses parties. De même pour l'homme. Quand on a ouvert, après la mort, un corps humain, et discerné l'emplacement et la forme des gros organes, des reins, du foie, de l'estomac, des intestins, on a cru qu'on allait tout savoir ; on n'a rien su. Quand le microscope a permis de pénétrer dans la structure intime des tissus, on s'est imaginé que les ultimes secrets de ces tissus allaient nous être révélés. Il n'en a rien été. Quand des rayons d'une qualité spéciale ont permis de voir à travers l'organisme vivant, devenu transparent, on a espéré, attendu une grande réponse au problème de la physiologie. Rien n'est venu. Le perfectionnement technique glisse sur la connaissance, comme l'eau sur le marbre, sans la pénétrer. Voir n'est rien. Interpréter ce que l'on voit serait la chose importante. Mais comment faire et par où commencer?

Connaître les causes des choses conférerait-il le bonheur, comme l'affirme le poète? C'est une question. Mais il ne s'agit même pas de pénétrer au cœur des choses. Connaître quelques-unes de leurs relations est déjà au-dessus de nos moyens. Les générations se repaissent d'un dogme aussi puéril que celui de l'évolution, qui apparaît comme une clé du vaste univers. Cette clé va ouvrir toutes les serrures. On s'aperçoit bientôt qu'elle n'en ouvre aucune. Ensuite, elle est rouillée, et s'en va en morceaux. Les livres où elle était exposée, les philosophies qui s'appuyaient sur elle, ne sont plus bons qu'à faire des cornets d'épicerie. Tout ce que la biologie a enseigné, depuis soixante-dix ans, s'en va en tourbillonnant, telles les feuilles de l'automne dans un torrent.

Maintenant, la nuit était tombée et ses ténèbres extérieures rejoignaient celles de la réflexion intérieure. Jean ne cherchait même plus son chemin. Il se rendait compte qu'il tournait sur lui-même. Il eût

été las et découragé, si l'espoir de retrouver Maguelonne, son père et l'ambiance de mystère du mas des Barbans, ne l'eût relevé et ragaillardi. Mais comment sortir du labyrinthe, à cette heure, sans boussole, sans chien et sans aucune précision de souvenir? Dix fois, il avait cru retrouver l'emplacement de la tornade et le mimosa foudroyé. Dix fois, il avait reconnu son erreur. L'obstacle attisait son désir de revoir, ne fût-ce que l'espace d'un instant, les yeux mordorés de la Provençale et d'entendre le chant de sa jeune voix.

Soudain, un appel retentit, répercuté par les rocs ; un appel fort et distinct, qui avait le masque sonore de Martin Tressan. Une seule syllabe, mais accentuée à fond : « Jean ! » Puis un intervalle assez long, suivi d'un autre : « Jean ! » retentissant. Cependant que le scintillement d'une lanterne, balancée aux vacillements volontaires d'une main vigoureuse, apparaissait dans le ravin. Ainsi finit l'angoisse, d'un seul coup.

— Enfin, vous voilà... fit la haute silhouette sombre de Nostradamus. Je savais bien que vous rôdiez par ici et que vous étiez égaré. Eh bien ! docteur, tu dois avoir faim.

— Mais oui, assez faim. Comment avez-vous deviné que j'allais chez vous, revenant des Baux, et que j'étais perdu?

— Tu oublies que je suis sorcier. Allons, zou, en route ; nous en avons bien, au juger, pour une bonne demi-heure d'huile de jambes.

— Comment va Mlle Maguelonne? demanda Cordion, emboîtant le pas à son compagnon, qui marchait devant, balançant sa lanterne.

— Misé Maguelonne se porte à merveille ; Téou aussi. L'un et l'autre parlent du moussu qui était venu pendant l'orage et qui mangea le pintadon. Tardive en fricassera bien un autre.

Jean fut heureux de savoir qu'il était question de lui au mas. A son anxiété des dernières heures, et même des derniers jours, — dont le motif profond lui demeurait voilé, — avait succédé une sensation de bien-être, d'énergie musculaire. Il marchait à grandes enjambées, levant le pied pour éviter les souches et les petits obstacles du sentier. Autour du fanal, il y avait un halo, une sorte de brouillard, qui se déplaçait avec les mouvements de Nostradamus. Jean remarqua, avec surprise, que cette brume, en se condensant, affectait des formes humaines. Celles-ci flottaient un instant, se précisaient, devenaient masculines et féminines, puis disparaissaient, en s'effilochant, pour se reformer un peu plus loin. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'un jeu de l'éclairage sur les ténèbres, d'une ombre de sa silhouette et de celle de Martin Tressan. Mais les déplacements de ces étranges figures ne coïncidaient pas avec les gestes de la marche et participaient plutôt de la spirale, ainsi que d'une volute ascendante de fumée

lumineuse. Il distingua un visage un peu fort, des yeux caves, l'attache d'un bras, sous un manteau flottant ; puis une figure de femme pensive, un cou gracieux et plein, les épaules, les hanches. Ces phantasmes semblaient ensuite s'évaporer en s'incurvant, et revenir, après un circuit invisible et aérien, dont la durée était de quelques minutes.

Le savant avait été sur le point de signaler à leur évocateur ces étranges présences. Une espèce de pudeur le retint. Il s'agissait peut-être d'une hallucination, d'un mirage, consécutifs à la tension intellectuelle et sentimentale de la journée. Peut-être aussi d'une extériorisation des images qui hantaient Martin Tressan, et que percevait, sympathiquement, son hôte d'une nuit.

A un tournant de la sente, le baïle s'arrêta, pour résoudre ce qu'il appelait « le problème de la fourche ». En cet instant, le phénomène cessa, comme si, lié au balancement de la lanterne, il disparaissait avec lui. Mais, quelques pas plus loin, Nostradamus ayant de nouveau fait halte pour émoucher la mèche, qui charbonnait, les étranges formes en devinrent plus nettes et distinctes, sans cesser d'accomplir leur giration rapide. Jean s'aperçut qu'il claquait des dents et que ses jambes vacillaient. Il dut faire un effort immense pour continuer à avancer. Si son compagnon lui avait adressé la parole à ce moment, il eût été incapable de répondre. Sa langue collait à son palais.

Enfin un aboiement de chien retentit. Une lumière apparut. C'était le mas.

— Est-ce toi, père?

— Le baïle, enfin!

La ronde spectrale avait pris fin. Quelques minutes plus tard, les deux arrivants étaient attablés devant le repas qu'on avait mis au chaud, Tiéou une fois couché, deux heures auparavant. Maguelonne servait. Elle avait, pour la nuit, tressé deux nattes avec ses cheveux noirs. Celles-ci tombaient aux jarrets. Sa beauté grave et la suavité de son accent s'étaient de nouveau emparés du cœur de Cordion, au point que sa terreur surnaturelle en était dissipée. La jeune fille n'avait point changé d'attitude à son égard, sauf une nuance de confiance en plus. Les deux hommes mangèrent voracement, tendant à d'Oli, qui tournait autour d'eux, quelques os et débris de viande.

— Avez-vous bien travaillé, notre hôte, depuis l'autre jour? C'est à croire, puisque vous vous êtes égaré dans la montagne, songeant sans doute à votre besogne. Buvons un coup ; c'est du bon, et cela vous remettra.

Ainsi parlait le magicien, remplissant le verre de son voisin. Il

s'agissait, cette fois, d'un tavel rosé, et tendu comme une soie sucrée sur le palais ; car ce vin, s'il est parfait, et c'était le cas, a la continuité de l'huile. Son goût est en nappe, sans brisure, suivi d'une seconde saveur plus accentuée et parfumée encore.

Jean expliqua que son labeur était difficile et n'avançait guère, attendu que des réflexions récentes, de l'ordre spirituel et même mystique, avaient amené un bouleversement de ses idées : « Il doit y avoir, dans ce pays de Saint-Rémy et dans les Alpilles, une espèce de sortilège, qui fait que les problèmes, concernant l'homme et ses troubles, mentaux et oraux, se présentent d'une autre façon que partout ailleurs. Ou, peut-être, est-ce l'ébranlement de la tornade, l'autre jour. Bref, j'ai chambardé tout mon plan, et modifié mes conclusions. Ai-je eu tort, ou raison? L'avenir le dira.

— On raconte que mon maître et patron Nostradamus, quand il travaillait à son grand ouvrage prophétique, faisait, chaque jour, à travers la montagne, la même promenade, dans le même sens, qui était, selon lui, le sens de l'avenir. Il lisait en quelque sorte les événements futurs entre les mouvements du paysage et les ébranlements communiqués à son propre esprit. Mais ceci n'est pas une explication. Ce qu'on peut dire, c'est que de tels phénomènes, impossibles ici où là, deviennent possibles, et même fréquents, ailleurs. Par exemple, les apparitions de la Sainte Vierge à la Sallette et à Lourdes et l'annonce d'événements terribles, depuis lors accomplis.

— Le sol — ajouta Maguelonne, qui s'était assise, ses belles nattes coulant à terre — le sol terrestre est partagé entre les démons et les anges. Certains sites sont bénis et clairs. D'autres maudits et noirs. De l'emplacement où tu bâtis ton mas, peut dépendre toute ta destinée.

Martin Tressan approuvait de la tête. Il avait vu autrefois, dans l'ancienne bibliothèque d'un manoir provençal, démoli depuis, vers Lourmarin, un ouvrage sur la Provence et le Languedoc, où étaient délimitées les régions et zones d'incantation. Les Baux y étaient désignés comme la terre d'élection des reviviscences. Sur le même plan venaient aussi les gorges d'Ollioules, entre Toulon et la mer, c'est-à-dire, précisément, Evenos.

— Je sais, ajouta-t-il, se tournant vers son hôte et bourrant sa pipe, que ton plus cher désir — cette fois il le tutoyait — serait de voir ton fils ; soit tel qu'il était au moment de sa mort, soit tel qu'il aurait été jeune homme, c'est-à-dire en avant dans le temps. Car les formes inaccomplies des êtres, prématurément arrachés à la terre, peuvent circuler ici-bas, comme leurs formes accomplies ; et une dizaine de fantômes errants, parfois, correspondent ainsi à un seul vivant. Celui qui est sorti de ce monde survit sur tous les plans

de sa vie non achevée. Mais écoute : j'ai reçu cet avertissement que les Baux ne sont que peu favorables à la reconnaissance de ton petit garçon, vu l'immensité de la foule des morts circulante en ces parages. Au lieu qu'à Evenos, je puis presque te le promettre, tu le verras. Entre la terre et le ciel, c'est sa route, à ce chérubin, de passer par Evenos.

Ces choses extraordinaires étaient énoncées avec une telle simplicité par le baïle qu'elles en devenaient naturelles. Quinze jours auparavant, Jean Cordion eût haussé les épaules à de tels propos. Mais, après ce qu'il avait vu, en descendant des monts, autour du vieillard, il était prêt à tout admettre. Il aurait voulu l'interroger sur les apparitions du halo de la lanterne. Il n'osait. Martin Tressan devina sa pensée : « En aucune façon, je ne commande aux habitants du domaine des morts, ni ne puis même les influencer. Quelquefois, ils se servent de ma pauvre personne ainsi que d'une porte de réapparition ici-bas, et je les sens qui se pressent autour de moi, comme ses moutons autour de Grandguil. Puis, pendant des jours et des jours, je n'entends plus parler d'eux, ni ne suis plus utilisé, d'aucune manière, par leurs apparences. Cependant je ne puis croire à un don malsain, puisque je suis régulièrement les offices et me conforme à toutes les prescriptions de M. le curé. C'est un sujet sur lequel il glisse volontiers quand nous en parlons, lui et moi ; et je comprends qu'il n'a l'intention de l'approuver, ni de le désapprouver, puisque cela se passe en dehors de nous. Depuis ma dix-huitième année, je suis ainsi. Ce pouvoir redoutable m'est une fatigue extrême. Maintes fois, avant la guerre, j'ai demandé au ciel de m'en délivrer. Puis la guerre est venue, et que de pauvres parents, ou de femmes, ou de fiancées, m'ont supplié de leur faire retrouver, ne fût-ce qu'une minute, les êtres chers qu'ils avaient perdus !

— Oh ! certes — fit Maguelonne, avec une grande et touchante expression de miséricorde — combien en avons-nous vus au mas, ici même, ou rencontré sur les chemins, qui t'imploraient, père, en gémissant, qui t'adjuraient d'évoquer les ombres chères !

— Hélas ! ils ne voulaient pas m'entendre, si je leur disais que ce pouvoir, d'ailleurs épuisant, est hors de moi, comme est hors de la vigne le soleil, qui la fait croître et mûrir. Quelques-uns se fâchaient et s'irritaient, si je ne pouvais les satisfaire. Mais, la semaine suivante, ils revenaient, plus abattus et plus soumis. Que n'ai-je la force de les ranimer, ces beaux enfants de la Provence, qui encombrent et débordent tous les cimetières, et de les rendre manifestes à ceux qui ne cessent de les pleurer ! Car l'oubli, vois-tu, camarade, c'est la pire insulte que l'on puisse faire aux morts ; et c'est par l'oubli, Dieu

me pardonne, par son impiété abominable, que se prépare, d'ici quelques années...

— Oh, père ! soupira Maguelonne, se couvrant le visage de ses belles mains. Elle avait l'air de lui demander de se taire sur une pareille menace.

— Pourquoi ne parlerais-je pas franchement à Cordion? Ce que l'on sait n'est jamais aussi terrible que ce qu'on ignore. Vipère cachée est plus dangereuse. De tous côtés, les signes se multiplient. Le monde, d'ici peu, connaîtra une nouvelle tuerie, à moins qu'un grand et heureux changement ne survienne au royaume de France.

— Une nouvelle tuerie !... fit la jeune fille, serrant et contractant ses épaules rondes, sous un châle noir... — Mais comment serait-ce possible, bonne Mère ! Les peuples sont encore pantelants, et le sang est à peine séché.

— Aux troupeaux sans gardien, le loup vient, petite fille. Partout l'homme a forcé la nature ; il a ouvert et creusé le sol, extrait dix mille et cent mille fois plus de minerais qu'il n'était nécessaire à ses besoins, empoisonné les eaux par des usines, défié le vent et sa vitesse, imaginé des machines aériennes, pour bombarder, asphyxier et anéantir des villes entières. A quoi serviraient toutes ces automobiles, portant les drapeaux menteurs du plaisir, bien au delà de l'utilité, si ce n'est, finalement, à s'entre-tuer ! La nature se venge, je vous le dis. Toutes ses lignes de défense convergent à écraser l'homme, son tourmenteur. Comment cela? En perfectionnant ses explosifs, ses armes, ses tanks, ses avions, ses sous-marins. D'ici, de notre solitude des Alpilles, j'entends distinctement le grondement des armées cheminantes là haut, vers le nord et l'est, comme en août 1914. L'Europe est hors de sa raison.

— Mais la catastrophe est-elle fatale, inéluctable, demanda Cordion, et ne peut-elle être conjurée?

— Si l'homme prie et si Dieu se laisse fléchir, tout peut toujours être conjuré. Si le malheur s'abattait sur nous, chaque fois qu'il rôde autour de nous, aucun humain ne dépasserait sa septième année. La continuité d'une famille est un miracle perpétuel, comme la conservation du genre humain. Mais ce miracle, demain, peut cesser. Il suffit que naisse, dans son berceau de haine et de flammes, l'Antéchrist, annoncé par les prophéties, et tout à l'heure l'humanité s'éteindra, à la façon d'un flambeau que l'on souffle.

A ce moment un cri d'enfant, aigu, prolongé, exprimant la terreur, fit sursauter les trois de la veillée. Maguelonne, se levant d'un bond, courut à la chambre de Tiéou.

— Quelque cauchemar ! fit Martin Tressan, rallumant sa pipette sans s'émouvoir.

La jeune fille reparut, souriante, tenant le beau petit garçon, enveloppé dans une couverture, entre ses bras robustes et pleins. L'enfant se frottait les yeux et regardait alternativement le père et l'hôte.

— Tu as rêvé? demanda Nostradamus.

— Oui, père, j'ai rêvé qu'autour de mon lit, il y avait des formes qui me guettaient, des hommes noirs et des femmes aussi, qui voulaient m'emmener avec elles ; elles me faisaient signe de les suivre. Alors j'ai crié et je me suis réveillé.

Tressan regarda Cordion qui le regarda. Maguelonne embrassait et caressait passionnément son petit frère et le rassurait : « Tu n'es qu'une grosse bête. Il n'y a pas de formes. Si tu avais bien fait ta prière, avant de t'endormir, et donné ton cœur à la Sainte Vierge, au lieu de penser à tes jeux, tu n'aurais pas eu de cauchemar. »

Tiéou, rassuré, en convint. Sa sœur, svelte et pure comme Diane chasseresse, le reporta, lourd et long paquet, dans son lit. Songeant à son fils mort, le médecin de marine avait les larmes aux yeux. La tendresse ardente de Maguelonne pour son jeune frère ajoutait à son émotion.

— Une demi-goutte de tavel... proposa l'hôte. Puis, tirant une bouffée de sa pipe :

— Voilà ce que nous allons faire, si toutefois cela vous convient, et à toi aussi, petite. Demain, préparatifs, chacun selon son humeur et ses occupations. Après demain, de bon matin, nous attelons le break, nous mettons dessus deux valises et nous partons tous les quatre pour Evenos, vous deux, moi et l'enfant. Nous laissons ici Tardive et Fada, sous la garde de d'Oli. Trois jours environ pour aller, en flânant, autant pour revenir, plus trois jours là-bas, le temps de visiter les gorges et *de voir ce que nous voulons voir.* C'est une absence d'une dizaine de jours, au maximum, que je puis me permettre, maintenant que les vendanges sont terminées. Au mas du Triste, nous trouverons les deux gardiens, l'homme et la femme, qui nous feront notre popotte ; et je m'assurerai par la même occasion qu'ils ne flânent pas plus que de raison, et que la vétusté n'a pas encore fait choir les murailles paternelles. Est-ce convenu?

Quelle perspective radieuse et inattendue ouverte à Jean, cette escapade, en compagnie de Maguelonne! Aussi prit-il la mine hypocrite de quelqu'un qui soupèse le pour et le contre, et calcule les moyens de se rendre libre. Alors que son cœur bondissait dans sa poitrine, par la crainte d'un empêchement imprévu. Quant à la jeune fille, elle se pliait immédiatement, et sans le moindre embarras, mais aussi sans enthousiasme apparent, aux volontés paternelles. Elle dit

seulement : « Je vêtirai Tiéou de laine, car le vent est frais, parfois, là-haut. Je vous conseille, monsieur, d'en faire autant. »

— Eh bien, maître Cordion, ça va, et vous êtes décidé?

— Ça va, patron.

— Vous vous rappelez ce que je vous ai dit. Evenos est un point de passage pour les migrations des âmes libérées des enfants de notre race. Il arrive que, par les belles nuits, les initiés distinguent, au-dessus du chaos des gorges, comme un vol de colombes pressées. Ce sont *eux*. En saisir un dans le nombre, faire en sorte qu'il s'arrête un moment à notre appel, et se laisse reconnaître de ceux qui l'ont perdu, ce n'est pas un petit effort. Mais, dès maintenant, je vais me mettre en état de dignité pour la transmission d'un tel message. Vous, de votre côté, priez, père malheureux, priez à fendre la roche par votre prière. Ayez confiance, surtout, car c'est par le doute que s'écoule et fuit la réalité invisible et que tout s'abandonne aux puissances du mal.

C'était, pour le savant, un risque à courir que de laisser un travail en train, au moment où ses idées se coordonnaient. En aucune autre circonstance, il n'aurait interrompu une chaîne de réflexions sur l'origine psychologique des délires, qu'il avait eu tant de mal à relier. En science, comme en poésie, comme dans toute œuvre d'imagination, l'inspiration est fugitive et ne reprend jamais les mêmes chemins. Que de fois une découverte n'a pas eu lieu, ou a tourné court, en raison d'une circonstance accessoire, qui a arraché, temporairement, le chercheur à sa recherche. Si le cerveau de l'homme pouvait demeurer appliqué, nuit et jour, deux semaines de suite, à un problème, même très ardu, il arriverait, par la méditation, à le résoudre. Il n'est pas de solution qui, suffisamment concentrée, n'aboutisse à une cristallisation quelconque ; et cela demeure vrai de l'esprit.

Mais l'amour au début — et quand rien, pas même une pression de la main, n'a commencé à le satisfaire — l'amour à l'affût de l'espérance est un déchiffreur de rébus. Tel devait être l'état d'esprit d'Œdipe quand il interrogea le Sphinx ; d'Alexandre quand il trancha le nœud gordien. Au lieu de ranger immédiatement ses cahiers et ses notes, pour dix jours, dans sa branlante armoire à glace, Jean chercha à creuser plus avant la question essentielle de l'obnubilation du jugement, pendant le rêve normal, et de la même obnubilation, pendant le rêve du délire. En quoi ces deux cônes d'ombre différaient-ils l'un de l'autre? N'est-ce pas que l'état de sommeil fait, de l'être endormi, un personnage tout différent de l'état de veille et partiellement emprunté à notre ascendance? Dans le sommeil ordinaire, nous sommes en deçà ou en arrière de nous-

mêmes, livrés à la mémoire héréditaire. Dans le sommeil prémonitoire, ou prophétique, nous sommes en avant de nous-mêmes et au delà, comme emportés par une descendance figurative.

— Qu'est-ce, en somme, que la conjecture? Une prophétie sans sécurité. Mais le don de voir l'avenir, comme Nostradamus l'Ancien, et comme Tressan, ne se ramène-t-il pas au don de saisir d'emblée, dans la complexité des causes, les conséquences, ou effets, simples?

Pendant que Jean poursuivait ainsi, aux feux de son amour naissant pour Maguelonne, des explications naturelles du surnaturel, Maguelonne, de son côté, pensait à Jean. Cela, depuis le premier instant qu'elle l'avait vu. Mais ce qu'elle prenait pour de la pitié, muée en tendresse, était un autre sentiment. Naturellement mystique, comme son père, elle fuyait, avec une pudeur farouche, tout ce qui n'appartient pas au domaine, muet et réservé, de l'âme. On pouvait dire d'elle, si bonne ménagère, et attentive à la propreté de la maison, qu'elle vivait entre la terre et les anges. La lecture favorite de cette paysanne inspirée, quand elle avait fini sa besogne, était *la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ* par la sœur Emmerich, voyante célèbre, dont Clemens Brentano recueillit les visions précieuses et majestueuses, et qui possédait le don miraculeux d'assister familièrement à la prédication et à la mort du Sauveur des hommes. La jeune Provençale, toujours suspendue entre la gaieté et la mélancolie, depuis son enfance, avait le pressentiment qu'elle s'en irait tôt et qu'elle rencontrerait vainement, ici-bas, celui qui eût pu être son compagnon, dans un autre arrangement de sa destinée. La façon dont Jean s'était présenté à elle, après la tornade, l'avait désigné à ses yeux comme ce privilégié à vide, comme ce roi sans royaume.

De tout temps il y a eu ici-bas, mêlés à la foule indifférente, de ces permissionnaires de l'Infini, qui traversent discrètement et rapidement l'existence terrestre, souvent cruelle, et parfument spirituellement ses misères. Hommes ou femmes, cloîtrés ou vivant dans le monde, ils ne se montrent pas. Il faut les chercher. Nul d'ailleurs ne saurait les saisir, ni les capter, par l'amitié, le bien à accomplir, la compassion, ni aucun autre sentiment. Délivreurs et soulageurs d'âmes en détresse, évocateurs des chers disparus, ils s'évadent, leur besogne faite, fuyant toutes les formes de la reconnaissance. comme s'ils craignaient de tacher leurs ailes. Ils voient ce que nous ne voyons pas. Ils entendent ce que nous n'entendons pas. Ils passent en gloire vraie, et innominée, toutes les vaines et retentissantes « gloires » d'ici-bas. On peut se demander si leur humilité n'est pas ce qui donne son prix à la personne humaine et la distingue du reste de la création.

Maguelonne était de cette petite cohorte, ignorée, mais agissante,

et que font affleurer seulement, le long des siècles, les grandes calamités, les guerres, les deuils profonds et partagés, les catastrophes et les cataclysmes. Elle avait reçu en don les deux beautés, dont l'une, trop souvent, combat l'autre, et aussi les deux facultés : celle d'attirer, celle de franchir. L'affection qu'elle éprouvait pour l'hôte de l'orage appartenait ainsi au domaine des puissances intimes les plus secrètes et les plus dramatiques, parce qu'elles sont irréalisables.

A Martin Tressan, rien n'échappait. Placé dans le rayonnement invisible de sa fille vers l'étranger et de l'étranger vers sa fille, il en savait l'innocence unilatérale, l'innocuité double. Ce sont de ces jeux d'âmes et de possibles qu'un père vigilant — en l'absence de la mère disparue — surveille de loin, sans intervenir. Aux yeux de tout bon Provençal, l'amour naissant est un mystère auguste, dont le voile ne doit pas être soulevé, sous peine de contrarier, à la fois, et le destin, et la liberté, et la Providence. A ceux qui l'éprouvent de se débrouiller.

CHAPITRE V

En route vers Evenos.

Rien n'égale une belle matinée d'octobre en Provence, quand un or frais poudroie à travers le bleu, délicat et léger, du ciel uniformément pur. Seuls, les vieux peintres des missels en miniature ont su, avec l'Angelico, retrouver ces nuances mystiques des couleurs terrestres. Tel était le temps radieux du départ, à sept heures du matin, pour Evenos, de Martin Tressan, de Jean Cordion, de Maguelonne et de Tiéou. Pendant qu'ils montaient tous quatre dans le break, Tardive et Fada le tenaient et flattaient les deux chevaux, Cabret et Moustre, rapides trotteurs camarguais, devant lesquels aboyait d'Oli, et qui piaffaient déjà d'impatience et faisaient sonner le sol dur. Nostradamus prit place sur le siège et saisit les guides d'une main ferme :

— Bon vent, baïle, fai tira !

— A bientôt, mes enfants. Dieu vous garde !

Maguelonne fit le signe de la croix contre les accidents de la route. Elle rayonnait de beauté sous son châle noir, doublé de petit gris, et sous sa coiffe arlésienne. Ses yeux riaient dans son ovale grave, de cette pâleur que le soleil le plus ardent ne brunit pas, comme si Apollon respectait Vénus. Tiéou exultait et, de la voix, excitait les chevaux, qui n'avaient nul besoin de cet aiguillon. Aucun pressentiment fâcheux n'habitait le cœur d'aucun des voyageurs, dont deux cependant, pendant certaines périodes, avaient au plus haut point

— mais seulement pour autrui — la vision approchée de l'avenir. Jean regardait la ravissante Provençale franchement, saisi pour elle d'un amour ardent, spirituel, pathétique ; car il rejoignait, par un trajet singulier, l'inconsolable regret de son fils disparu. Rien ne lui était plus cher, dans Maguelonne, que la tendresse et les attentions qu'elle prodiguait à son petit frère.

La voiture filait à travers la campagne, avec une vitesse modérée, permettant de savourer les aspects du paysage et de remarquer les incidents des chemins. L'automobile a remplacé le plaisir du trajet par celui de la course, incontestable mais frénétique, et sans aucun régulateur que la crainte de l'accident. Cette crainte disparaît avec l'usage, cédant à une fausse sécurité. L'automobile permet de prendre rapidement connaissance des contours et des lignes générales d'une contrée, surtout des passages d'un site à un autre, de la succession des perspectives. Il donne l'illusion de la connaissance, comme le feuilletage d'un beau livre. Il ne permet pas d'approfondir. Il bouscule la vision, franchit la réflexion et supprime la méditation, ne laissant place qu'à une vague rêverie. Au lieu que le trot d'un cheval, même prompt, permet de s'imprégner d'un ensemble d'eaux, de plaines, de forêts, de monts, parfaitement harmonieux, comme il s'en découvre tant dans l'incomparable contrée qui nous a donné Nostradamus l'Ancien et Mistral ; l'annonciateur et le mainteneur.

Arrivé sur le plateau des Antiques, où tournaient en rond quelques Anglais (à moins que ce ne fussent quelques Américains) aux pieds des mystérieux personnages de pierre, là-haut, dans leur logette, Martin Tressan arrêta les chevaux, leur permit de souffler et de s'ébrouer. Une vapeur sortait de leur poitrail. Moustre hennit, ouvrant à l'excès une narine cartilagineuse, ainsi que dans la frise fameuse du Parthénon.

— Voyez, dit le père de Maguelonne, la nature et le temps nous livrent ici tous leurs secrets, et dans une lumière magnifique. Il n'y aurait qu'à lire. Nous ne pouvons pas. Nous ne savons pas. Ainsi plongés dans l'évidence divine et baignés par elle de tous les côtés (je ne parle pas d'une évidence vague ; je parle de Celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ), nous avons bien du mal, les uns et les autres, partant de cette évidence, pour arriver à la certitude.

— Cela tient peut-être, ajouta Maguelonne, à ce que, pour éviter les feux de l'évidence, les incroyants et les sceptiques lui tournent le dos.

Deux jeunes géants, anglais ou américains, s'étaient approchés, attirés par la beauté et surtout par le costume de cette jeune fille. Ils demandèrent, avec application, en montrant les statues, haut

placées derrière leurs colonnes de pierre, s'il s'agissait bien de consuls romains. Cette précision leur tenait à cœur.

— Nul ne le sait, répondit Nostradamus. Eux-mêmes, sans doute, ne le savent pas.

— Cela n'a rien d'étonnant... observa une agréable vieille personne, de visage clair et comme frotté à la pierre ponce, porteuse d'un collier de perles à triple rang.

Ces gens semblaient étonnés de voir un break et des chevaux, comme ils l'eussent été de voir un plésiosaure traînant une hutte lacustre. Depuis qu'ils avaient pris la parole, la magie du paysage avait disparu et la lumière même semblait terne, ordinaire, quelconque. Tel un Rembrandt ou un Velasquez, contemplé chez un financier milliardaire, et qui perd aussitôt son prestige. Martin Tressan pressa les chevaux.

Sur le pas de leurs portes à Saint-Remy, des habitants âgés, prenant le bon de l'air, se demandaient où pouvaient courir, de cette façon, et dès le matin, Nostradamus, sa famille, ce monsieur et ces valises. Les uns supposaient que Maguelonne et le monsieur étaient fiancés. D'autres croyaient reconnaître, dans le monsieur, un notaire nouvellement installé à Fontvieille. Cabret s'étant déferré contre une pierre, il fallut s'arrêter chez le maréchal ferrant, homme que le bruit du marteau, frappant sur l'enclume, rend peu bavard, et donc discret. Car on ne jabote que pour s'informer.

— Eh! adieu, Saturnin! Referre-moi Cabret du pied droit de devant, je te prie.

La pâtissière balayait le devant de sa boutique. Tiéou demanda un gâteau. Sa sœur lui fit observer qu'ayant déjà pris, avant de partir, une tasse de chocolat, il n'aurait plus faim pour le déjeuner.

— Au contraire, cela m'ouvrira l'appétit... répliqua l'enfant. Cette riposte amusante lui valut ce qu'il demandait, avec un rire franc de la pâtissière. De là, on prit la route d'Orgon, qui longe à droite des montagnes assez élevées. Comme on traversait un village, des hommes et des femmes, montrant du geste l'horizon, parlaient avec animation. Il s'agissait d'un jeune enfant, dont les parents étaient aux champs et qu'en leur absence, des inconnus avaient entraîné « par là-bas », en le tirant par sa manche, « comme ceci ».

— Il y a longtemps?... demanda Tressan.

— Un quart d'heure environ. Mais tu ne pourras pas passer, père Nostradamus, avec ta voiture ; le chemin est trop étroit.

— Envoyez un cycliste. Dépêchez-vous, coquin de sort ; et voici justement la mère qui arrive !

C'était une robuste commère qui, mise au courant, se tordit les bras, poussa des cris, mais sans aucune décision pratique.

— Zou, fit Tressan, et arrive qui plante ! Je sens que ce petit est en danger. Quand la Providence veut qu'on passe, on passe. Les canards l'ont bien passé !

Il poussa les chevaux, qui partirent à toute vitesse, à travers les ornières et fondrières d'un chemin de charroi, interrompu en plusieurs endroits. Le break courait, bondissait, se glissait entre les arbustes alignés, puis entre les oliviers d'un champ, puis sur un espace de terre labourée. L'intérêt de la poursuite rendait les poursuivants haletants. Il leur semblait qu'ils participaient à un sauvetage, et c'en était un, en effet. Comme ils contournaient un mas abandonné, dans un débris de vigne inculte (ce genre de désolation est fréquent depuis la grande guerre), ils découvrirent l'enfant dérobé, qui pleurait, assis sur le sol. Ses ravisseurs avaient disparu. A quoi bon maintenant les poursuivre?

Maguelonne et Jean, descendant de voiture, recueillirent le pauvre gosse, âgé à peine de cinq ou six ans, qui ne comprenait rien à son aventure et s'exprimait à l'aide de plaintes confuses. On rebroussa chemin. Trop tard, comme les carabiniers, arrivaient, sans se presser, les cyclistes. Puis, à bonne distance, derrière eux, la mère éplorée, toujours hurlante, et le père brandissant une fourche, et furieux. Il avait commencé par s'en prendre à la négligence de sa femme, puis à l'indifférence coupable des voisins, enfin à la Providence défaillante. La restitution de l'enfant, loin de les calmer, les exalta davantage ; si bien que Tressan et ses trois compagnons repartirent sans le moindre remerciement, afin d'échapper à ces absurdes clameurs. La jeune fille riait de bon cœur, après avoir eu les larmes aux yeux. Elle serrait contre elle Tiéou, à la pensée qu'il aurait pu être à la place du pauvre petit camarade. On racontait que les Bohémiens enlevaient parfois les enfants des villages, mais cela paraissait une vieille légende. Était-ce donc la réalité?

— Sur ce fait aussi simple et aussi surprenant à la fois, remarqua Jean, nous n'avons, ni n'aurons jamais les moindres explications. Quel peut être le but d'un pareil rapt? Les voleurs de cet enfant devaient bien s'imaginer qu'on se mettrait à leur poursuite. Ils pouvaient être rattrapés. Les gendarmeries communiquent entre elles par le téléphone. C'est une histoire incompréhensible.

Il ne disait pas le fond de sa pensée, qui était d'un fâcheux présage, d'une sorte d'intersigne. Il lui paraissait extraordinaire que Nostradamus ne s'en montrât pas plus affecté. Celui-ci sifflotait

maintenant un vieil air de terroir, dont sa fille et son fils reprenaient le dernier vers : *la Chanson du bossu.*

Margoutoun souté un poumier
Que se souroumbravo
Que se souroumbravo d'eicit,
Que se souroumbravo d'eila,
Que se souroumbravo.

Là-dessus arrive un bossu, qui trouve Margotoun (Mio, dans le diminutif provençal) tout à fait de son goût. Mais Mio ne veut donner sa main, et le reste, à ce gibbeux, que si sa bosse saute. Le bossu consent. D'un coup de hachette, l'amoureux contrefait est opéré. Allons bon, ça ne va plus :

Lou gibous fai que plourar,
Di que voou sa gibo.

Bonne fille, Mio, avec de la poix et un marteau, recolle la chère gibbosité. Tout le monde est content.

Lou gibous sieguet countent
D'aver mai sa gibo.

Moustre et Cabret ne semblaient pas moins contents que le bossu d'entendre le refrain, populaire pour toute la région du gai savoir, bien qu'atténué et dépoivré par Martin Tressan, à l'usage du petit garçon et des demoiselles. Mettant ses chevaux au pas, pour les laisser souffler un peu, le sorcier, se retournant sur son siège, raconta à ses compagnons ce qu'étaient autrefois, dans les fêtes de villages provençaux, à Orgon notamment et aussi à Barbentane, les mascarades. Danseurs et danseuses se poursuivaient avec des seringues, comme dans la farce dansée dite des Bouffets ; ou, costumés en Turcs et en Maures, avec tous les oripeaux des garde-robes, ils célébraient des cérémonies burlesques. C'était dans cette région, non ailleurs, que Molière, comédien ambulant, avait recueilli les thèmes de ses étincelantes fantaisies du *Bourgeois gentilhomme* et de *Pourceaugnac.* Telle était aussi l'origine de la farandole, figure terminale de ces divertissements, que variait presque à l'infini la fantaisie des marins revenus des mers lointaines, ou des soldats retournés aux travaux des champs.

— Il peut arriver, ajouta Nostradamus, comme une chose toute naturelle, que ces vieilles coutumes se réveillent, sous nos yeux, même en plein jour, animées par des défunts et des défuntes, bien entendu, si les circonstances s'y prêtent. C'est pourquoi, dans la région que nous allons traverser, ouvrez bien les yeux et les oreilles.

La limpidité de l'air et du ciel, l'allure ordinaire et quotidienne, le simple costume des gens rencontrés ne semblaient pas justifier ces propos singuliers du vieux Provençal. Mais comme l'on approchait d'Orgon, Jean et Maguelonne qui suivaient le conseil, et épiaient la route, aperçurent, à quelques pas de là, dans une allée de vignes, des vendangeurs tardifs, en vêtements démodés, dansant aux sons du galoubet. A travers leurs corps transparents, les ceps et les pampres étaient visibles, le ménétrier demeurant invisible.

— Oh! sœurette, les beaux petits danseurs!... dit Tiéou. Quel dommage que la voiture ne s'arrête pas! Je voudrais les rejoindre.

La voiture fit halte, le spectacle cessa aussitôt, comme s'efface un rêve, laissant, ici et là, quelques touches lumineuses : l'éclair d'un bijou, la rose d'un châle, le grelottement d'une cadence de flûte. L'enfant et la jeune fille paraissaient accoutumés à de semblables apparitions.

— Comme il y a des mirages de l'espace, dit Tressan, il y a des mirages du temps. Après des années, et parfois des siècles, selon les cas de grand privilège, une réunion qui a eu lieu se reforme, au même endroit, des mêmes personnes, agissant et gesticulant comme elles avaient agi et gesticulé autrefois. On croirait, n'est-il pas vrai, des photographies ranimées. Que de fois, à Saint-Remy, vers les aqueducs réunis qui parcourent la montagne, j'ai remarqué, assidus à leurs besognes, des artisans et tailleurs de pierre du temps jadis. Tu les aurais vus comme moi, savant que tu es, qui ne sais rien. Car plus on avance dans la science, à niveau égal de l'esprit, plus on recule dans la sagesse. Avant de lire les choses dans les livres nos pères les lisaient dans ce qui se passait autour d'eux.

Au moment où il avait aperçu les vendangeurs, occupés à leur menuet fantôme, le médecin avait ressenti le même frisson qu'à l'aspect des « formes », quelques jours auparavant. Il se demandait s'il ne s'agissait pas d'illusions, de phantasmes, qu'ils se communiquaient les uns aux autres, sous la forte influence du rustique devin. Ils avaient décidé de déjeuner à Orgon, dans une auberge parfaitement tenue, dont le patron, du nom de Langogne, fit, selon l'usage, un brin de causette. C'était un robuste gaillard, encore jeune, que sa femme, d'une grande beauté, et dont il semblait jaloux, approuvait, dès qu'il ouvrait la bouche, remontant, sur son bras nu et rond, un marmot luisant de santé. Il affichait le scepticisme coutumier aux gens de la plaine ou des villes, étant lui-même natif de Trinquetaille, ancien ajusteur mécanicien, inscrit au syndicat, puis rayé comme suspect de modérantisme, et, ajoutait-il, « blindé contre les

bobards ». L'histoire de l'enfant entraîné par des vagabonds lui parut aussitôt suspecte et comique.

— C'étaient des ivrognes, assurément. Il y en a beaucoup par ici.

— En tous cas, ils ont disparu et nous n'avons pas pu les rattraper, dit Martin Tressan, émerveillé par l'air supérieur du personnage.

— C'est qu'ils s'étaient cachés derrière des arbres, des buissons, ou dans une ruine de mas. Nous n'avons jamais entendu parler d'un rapt d'enfant dans le voisinage. Comme on dit, ça se saurait.

Il achevait à peine qu'une femme jeune encore, ouvrant la porte, demandait avec anxiété si l'on n'avait pas vu son fils Marius, âgé de dix ans, disparu depuis deux heures. Elle l'avait envoyé en course à l'autre bout du village et il n'était pas revenu. Personne ne l'avait rencontré.

— Ah çà, c'est une épidémie !... s'écria Jean.

— Il est allé retrouver sa promise, dit l'aubergiste goguenard, Ils sont à se bécoter derrière un tonneau, la petite mère. Ne vous en faites pas.

— Mais il n'a pas de promise à dix ans ! fit la mère, inquiète et irritée. Puis elle disparut, refermant la porte avec violence.

Langogne haussa les épaules : « Quand on n'entre pas dans les marottes des gens, ils se fâchent. Femmes, roue et poulie, si elles ne sont pas graissées, sont grinçantes... »

Ce prosaïsme infatué semblait plaire, maintenant, à Nostradamus, qui s'informa, sans avoir l'air d'y toucher, si les vendanges étaient terminées dans la région.

— Je le crois, hein, la femme? Sauf quelques retardataires, comme il s'en trouve partout, bien entendu, et qui ne savent jamais rien achever à temps. Voici les frimas, les raisins tourneront, et cette flemme ira ensuite se plaindre du mauvais vin !

— N'est-ce pas la coutume, ici, de danser la farandole, en costume, le dernier jour de la vendange, comme en certaines autres contrées?

— La farandole, en costume ! Bondiou ! C'est la première fois que j'en entends parler ; et toi, Nanon? Excusez-moi, monsieur, mais, pour tenir un tel langage, seriez-vous limitrophe?

Les voyageurs avaient une belle envie de rire ; ils la dissimulaient en mangeant le repas, d'ailleurs fort soigné, du sceptique. Maguelonne lui demanda, avec gravité, si jamais il ne lui était arrivé, en aucune circonstance, de remarquer quelque chose qui sortît de l'ordinaire et qui lui parût surprenant.

Langogne chercha, se grattant la tête : « De sur...pre...nant et qui ne pût s'expliquer d'une façon tout à fait naturelle. Attendez donc... Si, ma foi, j'ai vu, quand nous avons déménagé de Manosque, pour venir ici, un balai, un simple balai — tu te rappelles, Nanon? — qui a quitté le coin de la cheminée et qui, par bonds, comme un petit lapin, s'est dirigé tout seul vers la porte. Là il s'est couché sur le sol, et, comme je voulais le saisir, j'ai ressenti une secousse ; ce qui m'a donné à penser qu'il s'était sans doute électrisé spontanément.

— Un balai en crins, électrisé? Ce serait bien le plus grand prodige !... dit Tressan, charmé de la facilité avec laquelle le gaillard avait réponse et explication à tout.

— Électrisé ou non, il a couru à sa façon, c'est un fait ; ma femme, que voici, l'a vu. Je l'ai vu, les voisins l'ont vu. Il semblait craindre qu'on ne l'oubliât.

— Vous l'avez encore, ce petit balai? Pourriez-vous me le montrer?

L'aubergiste disparut et revint, au bout d'un instant, avec cet objet très ordinaire, composé d'un manche de bois noir et d'une brosse de crins usagée. Il le plaça contre la cheminée. Martin Tressan fit un signe : le balai vint docilement à lui, en sautillant sur ce qu'il restait de sa brosse, et s'étendit par terre, entre ses pieds. Tiéou, enchanté, battit des mains.

— Ça y est, s'écria Langogne, il est encore électrisé ! Il paraît que, par les temps d'orage, ça peut arriver avec n'importe quel objet. Dans la mécanique, messieurs, on ne s'étonne de rien, parce que rien n'est plus étonnant, si l'on y réfléchit, qu'un simple moteur. Pardon, si je choque vos opinions : je ne crois pas en Dieu, mais je crois au simple moteur. Le curé d'ici, quand je lui dis cela, en reste estomaqué, n'est-ce pas, la petite mère?

Il avait ramassé le balai magique et le considérait avec un intérêt railleur. L'addition réglée, les quatre voyageurs laissaient, à son contentement de soi, cet homme positif.

— Il y en a des milliers et des milliers comme lui, fit le sage de Saint-Remy. Au lieu que ceux comme le Fada se font rares. A celui-ci la lecture des journaux a tourné la cervelle. A celui-là c'est le maître d'école qui, lui-même, a lu les journaux. Les gens s'imaginent qu'ils savent tout, mais que par une contradiction bizarre, leurs ancêtres ne savaient rien, et n'étaient que de vieilles bêtes ; ce qui laisse à présumer que leurs fils, ayant sur eux même avantage, auront sur eux même opinion. Tout cela, parce qu'ils fabriquent des machines qui, au bout du compte, ne servent qu'à s'entre-tuer.

Ils suivaient, à ce moment, le chemin du village, menant à l'écurie,

où les camarguais achevaient leur picotin. La mère de tout à l'heure passa, à grandes enjambées, talochant son marmot retrouvé. Des nuages, affectant des formes de cavaliers, lancés dans un furieux galop, parcouraient le ciel, auparavant intact.

— Vous voyez ces nuages, Jean Cordion, et toi, Maguelonne. Ils sont accourus sournoisement, pendant que nous étions en train de déjeuner et d'écouter cet olibrius. Ce soir, peut-être, le vent se lèvera, et nous apportera une brifounié de bourrasque et de pluie. Il en est ainsi de notre existence morale, à nous autres, et de l'existence politique des peuples. Au mois de juillet 1913, — je m'en souviens encore comme si c'était hier, — je me trouvais seul dans la campagne, vers le Paradou, quand, soudain, j'entendis, à travers les airs, le son, reconnaissable, du tocsin. Ban, ban, balan ; ban, ban, lan, lan, balan ; dan, dan, dan balan ! C'est l'annonce d'une catastrophe, et peut-être de la guerre, pensai-je en moi-même ; car, depuis de longs mois déjà, j'étais averti de l'événement et j'avais reçu des présages de sang par toutes les postes et télégraphies mystérieuses de la Providence. Le son des cloches annonciatrices augmentait à mesure que je m'approchais du village.

« Mais, quand j'y fus, chacun me dit que les cloches n'avaient pas seulement branlé, et que j'avais eu une hallucination de l'ouïe. Un an plus tard, cette hallucination se réalisait. C'est pourquoi il convient d'être attentif à tout ce monde des apparences, derrière lequel sont les dures réalités. »

D'Orgon au rocher de Mallemort, les voyageurs suivirent le bord de la Durance, fleuve en partie séché, où la pierre et le sable interrompent le bouillonnement de l'eau, en dehors des inondations. La route étant mauvaise, les chevaux allaient au pas.

— Par là-bas, dit Martin Tressan, montrant sa droite, c'est Salon, cité illustre par son huile, et où mon patron Nostradamus a son tombeau. Nous irons voir cela une autre fois.

— Pourquoi une autre fois, père? demanda Maguelonne, caressant les cheveux de Tiéou... Qui sait si jamais l'occasion s'en représentera !

— Parce qu'il faut arriver à Evenos avant les pluies, montant de la mer, petite fille. Ces nuages, là-haut, ne nous annoncent rien de bon.

Un bruit de voix, se disputant, retentit, sur le chemin dit de halage, longeant, de l'autre bord, la Durance, assez large et profonde en cet endroit. Bientôt apparurent, au-dessus des buissons, une dizaine d'hommes et de femmes, divisés en deux groupes, qui s'injuriaient avec fureur. Tantôt ils s'arrêtaient, se menaçaient, proféraient

d'ignobles outrages. Tantôt ils reprenaient leur piétinement, à la queue-leu-leu, sans cesser néanmoins de s'invectiver. On percevait : « Canaille !... Bandit !... Ta peau !... Lâche !... misérable !... tue-moi plutôt !... » Un coup de feu retentit. Un corps tomba. Les autres s'égaillèrent en courant.

— Diantre, il y a un cadavre..., s'écria Cordion, qui suivait la scène de loin. Mais comment porter secours à ce malheureux? Il n'y a ni barque, ni pont immédiat, et le bras du fleuve est, par exception, torrentueux.

Moustre et Cabret s'arrêtèrent, flairant le drame. Debout sur son siège, Tressan remarqua que le corps étendu ne remuait plus. Sauf les silhouettes fuyantes, le paysage était désert.

— La seule chose que nous puissions faire, c'est de signaler le meurtre en arrivant à Mallemort, bien nommé. Mais, attention, on dirait que les meutriers se ravisent...

En effet, une demi-douzaine des inconnus s'étaient rejoints, concertés, revenaient sur leurs pas. Comme des fourmis, qui en entourent une autre, ils s'approchèrent du corps gisant, lui firent on ne savait quoi ; puis allèrent chercher une grosse pierre qu'à l'aide d'une corde, ils lui attachèrent à la ceinture. Le soleil, déclinant, éclairait cette scène de lueurs roses et faisait des bourreaux autant de démons purpurins.

— Ils vont le noyer, les gredins ! Sans doute y a-t-il assez de fond en cet endroit... Eh là-bas !... Attention !... Nous vous voyons !...

Un autre coup de feu fut la réponse. Mais la balle se perdit dans les rochers. Puis, sans plus se préoccuper des spectateurs, les tragiques silhouettes, prenant leur victime par les bras et par les pieds, la soulevèrent, la balancèrent et la jetèrent dans la Durance, ainsi que le quartier de roc. On entendit le double « ploc » sinistre du paquet de chair et de pierre tombant à l'eau. Ceci fait, les malandrins, de nouveau, prirent la fuite. L'endroit était très malaisé à repérer, vu la monotonie des rives, alternées de talus et d'arbrisseaux identiques.

Dès en arrivant à Mallemort, au crépuscule du souper, Martin Tressan et Cordion se présentèrent à la gendarmerie — Maguelonne et Tiéou gardant le break — afin d'y déposer du forfait dont ils avaient été témoins. Trois gendarmes attablés, dont un brigadier, dévoraient une daube appétissante, flanquée de deux bouteilles de vin vieux. Ils prirent les noms et qualités des témoins. Martin Tressan exposa, avec toute la précision désirable — sauf quant au lieu du crime — ce qui s'était passé. Le médecin de marine approuvait de la tête, se gardant d'interrompre, mais remarquant l'allure sceptique des représentants de l'autorité.

— Vous dîtes qu'il y avait là dix personnes environ. Mais des personnes étrangères au pays, alors? Un pareil rassemblement, en plein jour, sur les bords déserts de la Durance, aurait dû être remarqué.

— Il l'a été de nous, puisque nous sommes ici. D'ailleurs, mon ami, que voici, ma fille et mon petit garçon, demeurés là, derrière votre porte, sont prêts à le certifier comme moi.

— Sans doute, fit le brigadier, d'un air à la fois soupçonneux et sentencieux, et d'un ton prudhommesque. Mais on cite, dans les livres, des cas semblables d'hallucination en commun. Monsieur, qui est médecin, connaît ça.

S'armant d'un quignon de pain moelleux, cet homme sagace le sauça dans son assiette, jusqu'à en faire une véritable éponge à daube, puis il l'avala d'un seul coup. Cordion sourit et fit observer qu'une hallucination en commun de cette taille, dans de semblables circonstances de temps et de lieu, était infiniment rare. Il ajouta que le plus simple était, sans doute, de recueillir les dépositions par écrit. Le gendarme qui était en face du brigadier, leva sa fourchette vers le ciel, de l'air de dire : « A quoi bon, juste ciel !... » Le troisième se versa un grand verre de vin, le but en faisant claquer sa langue, et haussa les épaules.

— Écoutez, messieurs, fit le brigadier, inquiet du tour que prenait la conversation, il vous est impossible de nous indiquer en quel point exact de la Durance, lequel est d'ailleurs fort irrégulier, s'est passé le fait que vous nous signalez. Nous ne sommes pas outillés ici pour une semblable enquête. Le plus simple serait de vous adresser au chef-lieu de canton, à Lambesc, pour la rédaction du procès-verbal.

A ce moment, un quatrième gendarme ouvrit la porte du bureau, tenant un large plat fumant, sur lequel reposait, dans une sauce dorée, un respectable amoncellement de « pieds et paquets », qui sont les tripes à la provençale. L'aspect des intrus amena, sur son visage, une expression d'ennui et de dégoût.

— Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il? demanda ce gastronome, en s'asseyant.

— Ces messieurs ont vu une dizaine de types en tuer un onzième et le jeter dans la Durance.

— Sur le territoire de Mallemort?

— Ils étaient en voiture. Ils sont incapables de spécifier.

— Alors...

Les trois autres gendarmes semblèrent se ranger avec enthousiasme à l'avis évasif du survenant. Du moment que l'événement

n'avait pas eu lieu sur le territoire de Mallemort, il n'y avait qu'à passer l'éponge et à attaquer les pieds et paquets.

— Monsieur le brigadier, fit malicieusement Martin Tressan, si vous consentiez à nous accompagner sur les bords de la Durance, nous retrouverions aisément le lieu du meurtre, et il ne serait sans doute pas très difficile de ramener le cadavre à la surface...

— Mais, le soir vient vite et nous ne sommes pas outillés pour cela, mon brave ami, répliqua le gradé, qui commençait à perdre patience, à l'idée que le jus exquis allait figer. Tirer un corps de l'eau à la nuit tombante! Y songez-vous? Il faut un aménagement spécial, des cordes, un treuil, un sondage préalable. En admettant même que vous n'ayez pas confondu une farce de gamin avec un assassinat...

— Deux coups de feu ont été tirés, dont un sur nous apparemment, pour nous punir de notre curiosité.

— C'étaient peut-être deux pétards. La population, en ces régions, est très malicieuse. Je répète : en mettant la chose au pire et en nous plaçant à votre point de vue, je ne vois aucun moyen de nous immiscer légalement dans cette aventure.

Là-dessus, préférant subito le cynisme à l'hypocrisie, le gradé saisit vigoureusement le plat numéro deux (« la suite » pour employer le terme consacré) et commença de servir ses copains, après avoir repoussé l'assiette vidée de la daube, au milieu d'un silence impressionnant. Jean regarda Nostradamus, qui lui adressa un clignement d'œil imperceptible.

— Il ne nous reste plus qu'à constater, messieurs les gendarmes, qu'un crime peut être commis, en plein jour, le long de la Durance, sans qu'on fasse rien pour en rechercher, ni découvrir, ni arrêter les auteurs. Vous avouerez que c'est bien regrettable.

— C'est navrant, mais c'est partout ainsi, déclara, bonhomme, et avec un accent belge remarquable, le quatrième gendarme demeuré, jusque-là, silencieux. Si vous croyiez pour une fois que, dans les grandes villes, il n'en va pas de la même façon, vous faites erreur, forte et drue, savez-vous.

— Quelle engane!... soupira le second gendarme, en s'essuyant les lèvres ruisselantes.

— La plupart des crimes des villes demeurent impunis, proféra le brigadier, la bouche pleine, et ce n'est encore que dans les campagnes que, de temps en temps, on arrête un malandrin, qui a mis le feu, ou violé, ou tué.

— Oh, ces coquines de villasses!... opina celui qui avait apporté les pieds et paquets...

— Si je vous diseye, monsieur, qu'à Hazebrouck, il est disparu, sans laisser aucun vestige, cinq personnes, de sexe différent, en une seyle anneye.

— Il se fait tard, et vous devez être creusés par l'émotion du spectacle atroce auquel vous assistâtes. La daube a dû vous faire languette. Un verre de vin, messieurs... proposa, sans ironie apparente, le brigadier.

— Ma foi, volontiers, braves amis (Martin Tressan accepta le verre, son compagnon fit de même). Nous buvons au repos éternel de celui dont le trépas ne nous regarde point.

— A la bonne heure! Vous avez compris nos raisons. Il est bien vraisemblable d'ailleurs qu'il ne valait pas plus cher que ses assassins, votre noyé. Tout ça, c'est du monde de maufatans.

— Nous disons, à Hazebrouck, des escarpes...

— Et nous, à Sorgues, des raubadours.

Quand Nostradamus et Jean reparurent, Maguelonne et Tiéou leur crièrent à la fois : « Dieu, que de temps vous avez mis! Ici, nous devenions chèvres... »

La jeune fille ajouta : « Je pensais que les assassins étaient déjà en jugement. » Les deux hommes rirent, la rassurèrent et lui contèrent comment les choses s'étaient passées. Le refus des gendarmes était si pittoresque et si bien motivé qu'on ne pouvait leur en vouloir. Il s'agissait maintenant de découvrir une auberge digne du festin de la gendarmerie, et capable de le reproduire.

Aux portes de Mallemort, cette aubaine se présenta. Dans la grande salle du rez-de-chaussée, un relief ou reliquat de noces, garçons et filles de belle prestance, s'amusaient entre eux de bon cœur ; tandis qu'au premier étage, les vieux, les parents et les mariés assistaient à la mise sur table du banquet. Une chatounette d'une quinzaine d'années s'était étendue sur deux chaises rapprochées et faisait semblant de dormir. Ses compagnes et les jeunes gens tournaient à la ronde autour d'elle en chantant :

Rossignolet, réveille-toi,
Un berger te demande,
Lon la,
Un berger te demande.

La jolie dormeuse s'informait, en provençal :

Mais qu'es aqueou pouli bargier
Que toujours me demando,
Lon la,
Que toujours me demando.

L'arrivée des quatre voyageurs ne dérangea point les danseuses. L'une d'elles vint chercher Tiéou et l'entraîna dans le jeu, avec cette aisance et cette bonne grâce qui est de règle chez les filles latines. Tressan, Maguelonne et Cordion s'assirent à une table dans un coin et attendirent patiemment qu'un des cuisiniers, qui fricotaient le banquet nuptial, consentît à prendre la commande. Leurs prétentions se bornaient à participer, pour un petit menu, à la frairie d'ensemble. Le parfum de l'ail chatouillait déjà les narines de tous, notamment celles de Maguelonne, qui se relevaient voluptueusement.

— Ne vas-tu pas danser, fillette? dit Nostradamus.

— Ma foi, non, père, il suffit que Tiéou représente la famille.

L'enfant riait et sautait avec ses nouveaux camarades.

Rossignolet, réveille-toi,
T'en dounaren une autre...

Or le jeu fut interrompu par un respectable vieillard qui descendit, l'air inquiet, de la salle du festin, afin de s'informer d'un sien cousin, du nom de Fabregue, faisant partie de la noce et disparu, un peu ivre, depuis le déjeuner. On n'avait, sur la route qu'il avait prise, aucune indication. On savait seulement qu'il était allé dans la direction du pont de la Durance, qui rejoint Mallemort à Mérindol. Autour du bonhomme, les regards s'interrogeaient. On ne connaissait guère ce Fabregue, parent éloigné du marié, mais qui habitait loin de là, du côté d'Aix. On s'informait :

— Est-il grand, petit?... Vêtu comment?... A-t-il de la barbe?... Quel âge?

— Quand il a un peu bu, c'est un chercheur de disputes, mais toutes philosophiques ou politiques. C'est aussi un cajoleur de femmes. Il avait une forte somme sur lui, ayant demain un paiement à effectuer à Lambesc.

— Diable! le pays est bien brave, ici, s'écria une des jeunes filles. N'allez pas vous imaginer, au moins, que votre cousin a été dévalisé, puis jeté à la Durance.

Cette folle supposition fit la joie des fillettes qui riaient de tout. Martin Tressan mit sa main sur celle de Cordion, puis sur celle de Maguelonne, les avertissant ainsi du soupçon qui venait de germer dans son esprit. Quant à Tiéou, n'ayant rien entendu, il continuait à gambader et à taquiner les « chato », avec l'insouciance de son âge.

Mais qu'es aqueu pouli Fabrègue
Que toujours me demando,
Lon la,

Que toujours me demando.
N'es Fabreguo que se fai noumar
Que toujours te demando.

Ainsi se forment les refrains, dans la bonne humeur de la bombance, entre l'appréhension et la gaieté, entre l'amour et la jalousie, entre le souvenir et l'espérance... fit Tressan... Devons-nous, ou ne devons-nous pas raconter à ce sympathique vieillard ce que nous avons vu au bord du fleuve?...

— Il ne nous croirait pas. Personne ne nous croirait, père... observa Maguelonne... Les gendarmes ne vous ont pas cru.

— En raison de la daube et des pieds et paquets.

— Mais ici les convives attendent également de la daube, et des pieds et paquets !

— Apaisons nos consciences, fit Cordion, avant d'apaiser nos estomacs. Ce Fabrègue est peut-être tout bonnement en retard. Si nous nous exposions à passer pour des gobe-mouches, ou des hâbleurs, auprès de cette noce, comme auprès des gendarmes, à seule fin de voir arriver Fabrègue, bien portant, au dessert, ce serait, ô médecin des âmes, lamentable. Quant à moi, je m'en tiens à cette soupe à l'œuf qui m'a l'air, ma foi, fort appétissante.

Les filles et leurs cavaliers étant montés rejoindre leurs parents, Tiéou vint aussi rejoindre les siens. On entendait, au dessus, le bruit des conversations et des rires, mêlé à celui des chaises déplacées. Le temps passait et il n'était plus question du disparu. Mais invinciblement, les pensées de Tressan, sinon de Maguelonne et de Jean, se reportaient au dramatique spectacle du crépuscule, à cette courte et sauvage lutte, à ces coups de feu, à la noyade. La porte s'ouvrit. Ils tressaillirent. C'était un vieux mendiant qui, sachant qu'une bombance avait lieu dans l'auberge, venait quémander une écuelle de soupe. La servante la lui apporta, pleine et juteuse à souhait. Il se mit à la dévorer, sur un coin de table, tout en maugréant, auprès de Nostradamus, attentif à ses propos.

— Quelle misère, marmonnait le bonhomme, ces canailles-là m'ont battu comme plâtre, me demandant si j'avais vu quelque chose. Mais qu'aurais-je vu, et que peut-on voir, quand la nuit est tombée, au bord d'un fleuve où il n'y a pas même de reflets, attendu qu'il n'y a presque pas d'eau?... Si je n'avais rien entendu !... Mais qu'aurais-je entendu, puisque je suis sourd? Ah ! misère de moi !

La servante ne l'écoutait pas. Elle lui apporta un deuxième bol qu'il savoura, cette fois, avec componction, remuant la tête dans tous les sens, mais à la dérobée. Il ressortait de ses paroles et de sa

mimique, qu'il avait été frappé et brutalisé par des inconnus, qui redoutaient en lui un témoin possible de quelque chose, dont il n'avait, vraisemblablement, aucune notion. Ainsi les éléments d'une réalité tragique flottaient épars sans pouvoir se rejoindre, du fait de la paresse des gendarmes, du découragement, de la gourmandise, de la peur et de l'amour. En effet, le sorcier Nostradamus s'en voulait de ne pas poursuivre cette affaire ; mais Jean et Maguelonne, occupés à se cacher mutuellement la tendresse ardente qui leur gonflait le cœur, laissaient le noyé à son trou d'eau et le scrupule à leur compagnon. Tous quatre avaient le désir de coucher là, quand les gens de la noce seraient partis. La servante assura que les chambres étaient très confortables, et les draps tout neufs.

— Ils fleurent le marrube, que c'est un baume.

Tiéou dormait déjà, accoudé sur la table. Son père alla s'assurer à l'écurie que Moustre et Cabret avaient eu leur picotin. De même qu'à certaines heures, il attirait et reconnaissait les spectres, à certaines autres, il comprenait le langage de ses chevaux, au moins de façon sommaire. Il lui sembla que les camarguais étaient inquiets, et s'entretenaient d'une odeur de malheur et de mort, qu'ils flairaient depuis leur départ du mas des Alpilles. L'approche du maître interrompit leurs confidences, qu'embrouillait la mastication de leur avoine.

Quand Tressan revint à l'auberge, le noce se séparait en plusieurs tronçons. Le marié, la mariée et quelques intimes, attachés aux farces traditionnelles, prenaient le chemin de leur logis. D'autres, habitant les environs, allaient au train, ou s'embarquaient joyeusement dans des automobiles et dans des chars à banc, selon la situation des fortunes. Un petit groupe, avec des lanternes, se mettait à la recherche du cousin Fabrègue, décidément évaporé. Nostradamus s'approcha de ceux-ci :

— Mes braves enfants, je dois vous dire que, de l'autre rive, j'ai cru apercevoir, cet après-midi, au coucher du soleil, une altercation et une lutte, suivies d'un coup de feu, qui m'ont beaucoup intrigué. Je me demande si ce monsieur, que vous cherchez, n'aurait pas été mêlé à cette bagarre.

Ceux auxquels il s'adressait, et qui avaient bu largement, parurent plus ennuyés qu'intéressés par une semblable déclaration. Ils voulaient bien courir au petit bonheur après le cousin Fabrègue, mais il leur eût déplu de découvrir, ici où là, son cadavre et d'être mêlés à un fait divers. L'hypothèse, à les entendre, était invraisemblable, Fabrègue n'ayant pas d'ennemis et étant d'humeur plus que débonnaire. Ayant une course à faire à Lambesc, il avait dû manquer vo-

lontairement le banquet. On aurait de ses nouvelles le jour suivant. Le résultat fut que, déposant leurs lanternes, les chercheurs renoncèrent à leur projet, et décidèrent d'aller, comme les autres, retrouver leurs lits.

Maguelonne avait pris Tiéou dans sa chambre. Tressan était seul, à côté, dans la sienne, entre la jeune fille et Jean. Il était poursuivi par le spectacle du drame auquel il avait assisté, de loin, avec ses compagnons, au bord de la Durance ; poursuivi par le récit de Fada, concernant le suicide d'Henriette Giraud, et comme environné tout à coup d'impressions sinistres. Les messages fréquents, qui lui venaient d'outre-tombe, ne lui permettaient pas de démêler ce qui le concernait, ainsi que son entourage, de ce qui concernait autrui. Il savait seulement que, suivant le mot d'un vieux thaumaturge, tout est plein d'âmes et de démons, et que nous vivons — le plus souvent sans nous en douter — au milieu d'une palpitation d'ailes blanches et noires. Le plan journalier de notre vie, à mesure qu'il monte vers la compréhension, dont le sommet est notre mort, est coupé par un plan mystique, dont les plus privilégiés ne sauraient avoir qu'un bref aperçu, dans l'extrême douleur ou dans la parfaite sérénité de l'esprit... deux états très voisins l'un de l'autre.

Une faible lueur lunaire traversait les nuages aux silhouettes difformes. De sa fenêtre, le sorcier apercevait les clairs de la Durance, luisant louchement sur leur secret.

Léon Daudet,
de l'Académie Goncourt.

(A suivre.)

Saint Paul[1]

III

La vocation de Saul.

A Damas, pendant trois jours, Saul resta frappé de cécité. Il ne mangea ni ne but.

Était-ce l'éblouissement de la lumière qui avait paralysé ses yeux? On peut croire plutôt que cette infirmité lui laissait une touche palpable de la présence divine. Il dut y sentir une punition trop juste, et se demanda si elle ne durerait pas toute sa vie. Mais, aussi bien qu'il s'était soumis à la vision — et il aurait pu lui résister jusqu'au bout — il accepta son humiliante disgrâce comme une épreuve pleine de douceur. Ne méritait-il pas la mort éternelle, la part des impies? Il avait été, comme Israël, un *aveugle* lamentable. Qu'importait la vue extérieure, puisque au dedans le voile était tombé? Le regard du Christ, sa voix, la gloire de sa Personne demeuraient au fond de lui et le consolaient de l'univers perdu.

Trois jours il jeûna ; bien qu'il dût être brûlé de soif, pas une goutte d'eau ne mouilla ses lèvres. Il pria en silence.

Trois jours et trois nuits de solitude avec l'unique et

(1) Copyright 1925 by Bernard Grasset. Voir *la Revue universelle* du 1er février 1925.

sublime image. Joie de savoir et d'aimer, extase dans la vérité qui se donne, remords de s'être, jusque-là, trompé affreusement.

Quel fut alors le travail de sa méditation, personne, si Paul l'a révélé, ne l'a redit. Certains mots des épîtres nous aident, par éclairs, à suivre les chemins de ses pensées probables.

Il connaissait le Christ, Seigneur des vivants, Maître de la mort. Le Fils de Dieu — car Il l'était — avait pris « la forme d'un esclave, en devenant semblable aux hommes »; il s'était anéanti, « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. » Et il était mort pour des impies.

« A peine, se disait Paul, si l'on trouverait quelqu'un qui consente à mourir pour un juste. Et le Christ est mort pour moi, pécheur, afin que j'aie en Lui la vie suprême. »

Si le Seigneur l'avait aimé jusqu'à mourir, s'il s'était montré à lui, misérable, à lui qui le détestait, n'était-ce pas afin qu'il adhérât de toutes ses forces au mystère de sa présence et l'imitât comme l'imitaient les fidèles persécutés par lui? Sur-le-champ Paul se jura que rien, ni mort ni vie, ni anges ni principautés, ni choses présentes ni choses futures, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni rien de créé ne le séparerait jamais de l'amour du Christ.

Mais reçut-il, dès ces moments-là, une pleine connaissance de toute vérité? Dans une autre révélation, à Damas, Jésus lui dira :

« Je t'ai choisi, pour témoin des choses que tu as vues et *de celles où je t'apparaîtrai.* »

Les visions qu'il eut ensuite, la science de la foi qu'il développa auprès des apôtres eux-mêmes, la continuité de l'inspiration et sa propre expérience achevèrent en lui « son évangile ». Pour l'heure, l'évidence de l'essentiel lui suffisait ; et à quoi bon se démontrer ce qu'il était certain d'avoir vu?

D'autre part, s'abîma-t-il dans la douleur de son égarement? Il avait honni, blasphémé le saint, tourmenté ceux qui l'aimaient. Pleura-t-il, autant que Pierre, l'énorme *offense* qu'une vie ne saurait expier? Il écrira, de longues années après, à Timothée :

« Dieu a eu pitié de moi, parce que j'avais agi sans le savoir, n'ayant pas la foi. »

Il s'abaissa dans l'humilité, mais il n'était pas homme à

triturer longuement ses remords. Le remords, c'est le passé qui continue, et Paul se tendait vers l'avenir. Simplement il glorifiera Dieu de la merveille opérée en son cœur ignorant. Il s'étonna d'être devenu, d'un seul coup, si simple. Tout, même le repentir, était simplifié dans sa vie.

Une idée pourtant dut angoisser le dialecticien qui persistait en lui, le Juif zélateur des traditions. Il avait cru la loi parfaite, règle d'or sans alliage, testament éternel. Tout novateur ne pouvait être qu'un menteur ; les disciples de Jésus avaient mérité sa haine en tant qu'il les supposait ennemis de la loi. Désormais, quelle serait la relation de la loi et de sa foi nouvelle? Et la mission d'Israël, qu'en restait-il, si les Juifs s'obstinaient à nier le vrai Messie?

Saul reprenait dans sa mémoire les destinées du peuple élu. Avant que Moïse fût monté au Sinaï chercher la loi écrite, une autre loi avait gouverné les patriarches. Abraham ne fut pas justifié par les œuvres qu'imposait la loi ; car il accepta le signe d'alliance, la circoncision, après avoir cru en la *promesse*. Et, seule, sa foi en la promesse le justifia. Alors, la loi n'était donc pas nécessaire au salut?

Il en coûtait à Saul d'amoindrir la loi ; puisqu'elle venait de Dieu, est-ce que Dieu pouvait la répudier? Seulement, il se souvenait d'une parole que répétaient, d'après le Maître, les fidèles du Christ :

« On ne met pas dans de vieilles outres du vin nouveau. »

« Le pacte nouveau » qu'avait annoncé le prophète, c'était la loi de « propitiation », la rémission parfaite des péchés, et le vin nouveau, la libation parfaite, c'était le sang du rédempteur. Désormais, le sang des taureaux et des boucs, Dieu n'en voulait plus, une fois pour toutes, *la Victime* avait tout purifié. Mais le temple, si les sacrifices prenaient fin, ne serait plus qu'un lieu mort. La mort du temple, Saul en repoussait l'idée, il entendait qu'on y vînt adorer Dieu en esprit et en vérité.

Les Juifs se ploieraient-ils à ce changement? Il pensa aux clameurs du sanhédrin contre Étienne ; il y reconnut sa voix à lui, et la supplication du martyr résonna dans ses oreilles :

« Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. » Étienne avait prié pour Saul, sa mort avait été une intercession. Oh ! si, à son tour, Saul pouvait devenir anathème, *herem*, pour ses frères, arracher à Dieu leur salut !

Non, Israël ne serait pas rejeté. Les dons du Seigneur sont sans repentance. Israël avait reçu en dépôt les paroles divines ; le Christ était issu de lui selon la chair. Il n'était pas rejeté, puisque Saul lui-même, l'indigne avorton, obtenait miséricorde.

Cependant, si la masse des Juifs méprisait le don de la lumière — et Saul prévoyait leur impénitence — qui donc hériterait de leur privilège? Dieu n'était pas seulement le Dieu d'Israël : il avait créé, il gouvernait toutes les nations. Abraham savait qu'en sa semence elles seraient bénies : sa semence n'était point tout Israël, mais la fleur qu'avait porté la tige de Jessé, celui dont Isaïe disait :

« Voici mon fils que j'ai choisi, mon bien-aimé... Il annoncera aux peuples le Jugement... Il ne brisera pas le roseau rompu ; il n'éteindra pas la mèche qui fume... Et en son nom les peuples auront espoir. »

Le jour s'était levé sur les races assises dans l'ombre de la mort. Le Fils de Dieu n'avait pas offert son sang pour les seuls Juifs, mais pour tous les hommes. Tous, désormais, pourraient s'asseoir à la table du Père et boire en commun le vin de sa vigne.

Les Douze avaient entendu la volonté du Maître : « *Allez*, enseignez toutes les nations. » Philippe, un des Sept, avait déjà baptisé l'eunuque éthiopien, et Pierre fait baptiser Cornélius, le tribun de la cohorte italique.

Saul l'apprit-il par une révélation? Dans quelle mesure le sens particulier de sa mission lui fut-il, dès lors, défini? Nul ne saurait le dire. Il se connut au moins prédestiné à introduire les gentils dans le royaume. En se faisant l'esclave de son Dieu, il amplifiait son avenir prodigieusement. L'immensité de sa carrière se déploya devant lui.

Pourquoi lui et non un autre? La question, s'il se la posa, n'admettait aucune réponse. Pourquoi? Parce que « le potier est maître de l'argile », parce que Dieu l'avait élu « dès le ventre de sa mère » afin de mieux attester sa compassion et sa gloire en faisant du vase d'ignominie « un vase de miséricorde ». Saul comprenait que l'appel singulier, inexplicable ne tolérait pas de résistance. Pour le lui confirmer, quelqu'un vint lui transmettre les mêmes paroles qu'il avait perçues dans la nuit de ses jours d'aveugle.

Il y avait à Damas un certain Ananie que les *Actes* qualifient de « disciple », un de ceux que Saul, non converti,

aurait sans doute appréhendés. La communauté de Damas devait être déjà florissante ; autrement, elle n'eût pas attiré la persécution. Mais elle se composait surtout de Juifs, fort nombreux dans cette ville de gros commerce, et Ananie, quoique baptisé dans le Christ, restait attaché à la synagogue, « homme pieux selon la loi, » très considéré parmi les milieux juifs, un de ces prudents au cœur droit qui servent discrètement une grande cause. Ananie eut, en songe, une vision où le Seigneur l'appela et lui commanda : « Lève-toi, va dans la rue qu'on appelle Droite et cherche dans la maison de Juda un homme ayant nom Saul, de Tarse. Voici qu'il est en prière *et qu'il a vu en vision* un homme nommé Ananie entrant vers lui et lui imposant les mains pour qu'il retrouve la vue. »

Ananie objecta : « Seigneur, j'ai entendu dire par bien des gens sur cet homme tout le mal qu'il a fait à tes saints dans Jérusalem ; et il a mission des grands prêtres pour enchaîner ceux qui invoquent ton nom. »

Mais le Seigneur lui dit : « Va, parce que cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les gentils et les rois et les fils d'Israël ; car je lui montrerai *tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom.* »

Ananie sortit et entra dans la maison, et lui imposant les mains, il dit : « Saul, *ô frère,* le Seigneur m'envoie, Jésus que tu as vu sur la route où tu venais, pour que tu recouvres la vue et que tu sois empli de l'Esprit-Saint. »

A l'instant, Saul sentit tomber de ses yeux comme des écailles ; sur-le-champ il recouvra la vue. Il se leva, il fut baptisé ; et, s'étant nourri, il reprit des forces.

La simplicité de ce récit miraculeux laisse entendre quelle vigilance le Seigneur mit à lui définir sa vocation. Au moment où Ananie entendait l'ordre de lui porter le baptême et l'Esprit-Saint, lui-même *voyait* le messager arrivant ; et la simultanéité des deux visions lui démontrait qu'elles venaient bien d'en haut.

Une révélation plus ferme de son avenir semble avoir suivi le don liturgique de l'Esprit-Saint. Le Christ lui montra dans un raccourci prophétique les souffrances où il s'engageait. Il reçut l'intelligence et l'amour de la douleur ; il comprit ce qui était fermé jusqu'alors à ses yeux de pharisien, quand il avait lu dans Isaïe le portrait de l'homme « qui a la science de l'infirmité, semblable à un lépreux qui

s'est offert parce qu'il l'a voulu... et Dieu l'a frappé à cause du crime de son peuple ».

Saul savait maintenant que le Christ lui donnerait à boire une large goutte de son calice. Le repas où il reprit des forces s'acheva sans doute par *la Cène* et il commémora la mort du Seigneur en vue d'y participer.

Le consentement au martyre — non l'appétit fanatique du martyre, — tel devait être le sceau de son initiation. Il ne disait pas encore : « Mourir m'est un gain, » mais déjà il peut proclamer : « Ma vie, c'est le Christ. »

Armé de cette présence surhumaine, *il se lève* pour la conquête du monde. Dieu est en lui, lui en Dieu ; qui donc sera contre lui?

IV

Ses premiers pas d'apôtre.

En abordant Saul, Ananie l'avait appelé : « Frère. » La confiance d'une fraternité familiale accueillit le néophyte parmi « les saints » de Damas. Un converti a toujours le privilège d'être choyé ; on fête en sa personne l'hôte imprévu ou le fils prodigue. La repentance et le baptême effaçaient chez Saul ce qu'on savait de lui. On ne voulait s'en souvenir que pour magnifier Dieu du miraculeux changement. Sa rencontre avec le Seigneur — les disciples le comprenaient — apportait à la résurrection une preuve d'un autre ordre que le témoignage des Douze : l'évidence involontaire appuyée par la cécité qu'un second miracle, après la double vision, venait de guérir.

Positifs comme les païens, les israélites avaient besoin de ces concordances palpables, propres à bouleverser des cœurs charnels. Quand ils approchaient Saul, les chrétiens, à travers la flamme de son récit, croyaient toucher le visiteur invisible. Une certitude renouvelée leur faisait dire : « Le Christ est bien avec nous, comme il l'a promis, jusqu'à ce qu'il *revienne;* et il sauve son Église par ceux-là mêmes qui se juraient de l'exterminer. » Saul était un trophée pour la cause en marche. Les plus clairvoyants pénétraient déjà son avenir : ce petit homme, bâti comme une machine de guerre, tournerait à l'avantage de la vérité les puissances qu'il égarait contre elle, et centuplées par l'Esprit-Saint.

Tout le monde, au reste, sentit, dès l'abord, son ascendant ; la violence de sa charité neuve se propagea comme un incendie.

A peine baptisé, il entra dans une synagogue, et il annonça de sa voix robuste que Jésus était « le Fils de Dieu ».

La méthode qu'il inaugure, il y restera, jusqu'au bout, fidèle, malgré les atroces vexations des Juifs. Il aime ses frères, les hommes de sa race ; il veut leur salut, avant celui des autres ; car c'est à eux, les premiers, que l'Évangile a été offert. Aussi, dans toutes les villes, il commencera par tenter leur conversion.

D'autres motifs d'apostolat lui désignaient comme lieu de prédication les synagogues. Elles n'étaient pas seulement des salles de prière pour les Juifs circoncis. Sur les bancs de marbre, le long des murs, venaient s'asseoir, aux heures des réunions, ceux qu'on dénommait « les craignant Dieu », des païens dégoûtés des idoles et qu'attirait le monothéisme d'Israël, la netteté du Décalogue, la vigueur intransigeante des principes juifs. Saul songeait à ces prosélytes, pressentait leur conversion plus facile que celle des docteurs.

Ceux-ci durent, aux premiers mots, secouer la tête, quand il proposa cette nouveauté audacieuse : « Jésus est le Fils de Dieu. » Invoquait-il, afin de le démontrer, le seul fait de l'apparition? Certainement, il demanda aux Écritures les preuves des prophéties que la théologie orthodoxe ne pouvait récuser (1). Nous l'imaginons déroulant le livre des psaumes et citant celui qui commence : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Sieds-toi à ma droite... Avant l'étoile du matin je t'ai engendré... » Il n'oublia point le verset fameux d'Isaïe :

« Avant que l'enfant sache dire : Papa, maman, il ravira *la force de Damas* et les dépouilles de Samarie. » Les mages étaient venus de l'Arabie offrir à l'enfant-roi la force de l'Orient, l'or et les parfums. Samarie signifiant les idolâtres, c'était l'hommage de la gentilité qu'avait voulu Jésus dans ses langes, et Saul l'interpréta sans doute comme la promesse de vie ouverte à tous les hommes de volonté droite.

(1) C'est la forme d'argumentation qu'emploieront vis-à-vis des Juifs tous les apologistes. (V. le dialogue de Justin avec Tryphon, les *Tractatus adversus Judæos* de TERTULLIEN et de saint AUGUSTIN.)

Seulement, on voudrait savoir s'il aborda aussitôt ce point de doctrine décisif : les conditions extérieures requises des Gentils pour être sanctifiés. Devraient-ils, avant tout, traverser l'initiation juive, obéir à la loi et à toute la loi, ou entreraient-ils dans l'Église par le simple baptême? La jeune chrétienté, d'ici peu, atteindrait une croisée de routes d'où son avenir dépendait. Pour choisir l'une et non l'autre, l'expérience de Saul était en défaut. Sa discipline native l'aurait incliné à conclure : la loi, avec la rigueur de ses préceptes, restera l'arc-boutant du temple nouveau, ou du moins de son vestibule.

Paul se défendra toujours de vouloir abolir la loi ; il soumettra Timothée à la circoncision ; il fera vœu d'être *nazir* et, comme un Juif exemplaire, remplira les engagements de ces observances dévotes.

Cependant, il proclamera la loi et ses œuvres impuissantes à justifier sans la foi en Jésus-Christ. Il poussera, de toute sa véhémence, l'assemblée de Jérusalem à simplifier ce qu'on maintenait des prohibitions mosaïques.

Qu'on ne l'accuse pas de se contredire : l'inspiration divine tempérait en ses principes l'inflexibilité par la souplesse. Dès ses débuts d'apôtre, Paul dut concevoir les lignes cardinales de ce qu'il appellera « son évangile » : les Gentils baptisés sont, dans l'Église, les égaux des Juifs ; tout chrétien, même juif d'origine, est libre à l'égard de la loi ; l'ensemble des saints ne fait dans le Christ, et avec Lui, qu'un seul corps mystique.

A Damas, porta-t-il, de synagogue en synagogue, ces hardiesses? Les *Actes* n'en disent rien. Sa prédication paraît avoir surtout causé une surprise énorme : « Comment ! celui qui dévastait la secte nazaréenne, il soutient à présent que Jésus, c'est le Messie ! »

On l'écouta d'abord par curiosité. Mais le fanatisme israélite se mit sur ses gardes. Saul fut jugé, comme il avait jugé les disciples du Christ, un renégat. Son cas s'aggravait d'une sorte de trahison officielle. Quoi donc ! Le sanhédrin l'avait chargé de poursuivre les hérétiques dangereux, et il se faisait le héraut de leur apostasie ! C'était absurde et scandaleux !

Les docteurs de la ville l'attaquèrent furieusement ; il leur tint tête. L'obstacle excitait sa force, comme la pierre, sur le passage du torrent, le fait rebondir plus haut qu'elle.

Il confondit leurs objections. Exaspérés, ils préparèrent contre lui des violences. Il ne brava point ce péril de mort. Au bout de quelques jours, il partit.

Lui-même a rappelé qu'il prit le chemin du désert : « Je m'en allai en Arabie. » Trois mots pour une période de trois ans, c'est peu.

Qu'alla-t-il faire en Arabie?

On a supposé qu'il se recueillit, comme Moïse, dans la solitude. Saul, au pied du Sinaï, méditant sur l'ancienne et la nouvelle Alliance, ce thème serait beau pour une amplification romanesque. Il a parlé quelque part du Sinaï, mais dans un sens purement allégorique :

« Le Sinaï est une montagne d'Arabie correspondant à la Jérusalem actuelle qui est esclave avec ses fils... » Nul indice ne confirme qu'il ait séjourné dans ces régions. Assurément, il utilisa, pour des heures contemplatives, le silence des espaces sans routes et sans maisons. Mais le désert, pas plus que la mer, ne pouvait l'arrêter longtemps. A cet égard, comme à bien d'autres, il tourne le dos aux prophètes d'avant le Christ. Les images qui, d'elles-mêmes, s'insèrent dans son éloquence, sont des métaphores de citadin, d'homme sociable, qui prend plaisir à voir des maçons tailler des pierres, des cohortes en armes défiler, même des athlètes courir dans le stade; d'un homme qui sait la valeur de l'épargne et des échanges commerciaux.

Le Christ l'avait élu pour qu'il portât son nom devant les peuples. Selon toute vraisemblance, à Pétra, ou parmi les montagnards du Hauran, il essaya d'implanter l'Évangile. Les colonies juives étaient d'ailleurs nombreuses en un pays qui servait de passage aux plus lointaines caravanes, aux tapis de la Perse et aux perles de l'Inde. S'il n'a jamais évoqué cette mission, c'est qu'elle n'aboutit à aucun établissement durable ; de même il sous-entendra son voyage à Chypre, ayant remis à Barnabé tout le soin de l'Église qu'ils y fondèrent.

Avec sa confiance magnifique, il revint à Damas, comme il repassera par Lystres, Iconium, Antioche de Pisidie, après avoir été chassé de ces trois villes, et, à Lystres, lapidé.

A Damas, les chefs des synagogues avaient, comme on s'en doute, signalé sa défection au grand sanhédrin de Jérusalem, aux princes des prêtres. Ceux-ci n'avaient pu

qu'ordonner de saisir le traître et de le ramener à leur tribunal où il recevrait le châtiment de sa forfaiture.

Mais Saul était alors loin de Damas ; et, quand il y rentra, Rome avait repris d'une main forte les rênes de l'Orient. Citoyen romain, il était protégé contre une arrestation arbitraire, même contre une expulsion. Les Juifs, pour se défaire de lui, complotèrent de l'assassiner. Il l'apprit, se cacha, se préparait à s'enfuir. Afin de rendre l'évasion impossible, les Juifs s'assurèrent la complicité de l'ethnarque, officier au service du roi arabe Arétas, à qui incombait la police de la ville. L'ethnarque fit garder, par des soldats, toutes les portes.

Les « disciples » ménagèrent à Saul un moyen aventureux de s'échapper. L'un d'eux habitait, dans un faubourg, une maison dont les fenêtres surplombaient le rempart. En pleine nuit, on descendit par là Saul caché au creux d'une corbeille d'osier ronde, une corbeille pour le pain ou le poisson.

Paul, plus tard, commémora cette fuite en glorifiant le Seigneur de l'avoir dérobé au poignard de ses ennemis.

Une témérité, qui semblerait excessive si l'esprit n'avait dirigé ses pas, le conduisit à Jérusalem ; là, d'autres embuscades le guettaient.

Son désir était grand de voir Pierre, le premier des Douze, et de « l'interroger ». Il voulait connaître aussi Jacques, le parent du Seigneur, et Jean, ceux qui « passaient pour être des colonnes ».

Ce séjour dans la ville sainte allait être une des grandes épreuves du converti.

Les Juifs, au début, ne paraissent pas l'avoir inquiété. Trois ans après l'événement de Damas, la persécution juive était finie. Rome interdisait au sanhédrin toute violence arbitraire. Malgré son privilège de citoyen romain, Saul s'exposait pourtant à des représailles. Mais une humiliation acerbe l'attendait. Il tenta d'entrer en rapports avec les disciples, de « se coller à eux », dit naïvement le narrateur. Tous avaient peur de lui, « ne voulaient pas croire qu'il était vraiment un disciple ». Le miracle de sa conversion s'était accompli au loin ; quand on en parlait, on secouait la tête. Le parti judaïsant devait savoir sa doctrine, sa prétendue mission de mettre, dans l'Église, les Gentils baptisés au rang des chrétiens nés juifs. Il sema derrière

lui de méchants soupçons. Rien ne pouvait être plus dur à Saul que de sentir niée sa loyauté et l'évidence du fait divin.

Les Douze le tenaient à l'écart, prudents comme il convient à des chefs. Mais Saul aborda Barnabé, homme d'un naturel entreprenant, généreux, semblable au sien. Ils fraternisèrent aussitôt. Barnabé crut au miracle, à l'inspiration de Saul ; il pénétra l'avenir d'un tel compagnon, et, mettant sa main dans la sienne, il l'introduisit auprès des apôtres.

Prodigieuse rencontre de Paul et de Pierre, des héros qui allaient s'emparer du monde avec deux bâtons mis en croix !

Saül raconta comment le Seigneur s'était montré sur la route et lui avait parlé ; puis son entrée hardie dans les synagogues de Damas où, par sa voix, Jésus fut annoncé comme le Fils de Dieu.

Son récit émerveilla Pierre, Jacques et Jean. L'enthousiasme de Saul, sa puissance irradiante de conviction les transportèrent. En un moment il devint leur ami. Ils sortirent avec lui dans les rues de Jérusalem. Saul visita les lieux où s'étaient déroulées les souffrances du Christ. Il « interrogeait » sur lui ceux qui avaient mangé et bu en sa compagnie après sa résurrection.

Il confrontait avec leurs principes d'apostolat les siens. Pierre, semble-t-il, n'avait pas encore eu la vision de Joppé ; il croyait, en bon Juif, de voir s'abstenir des aliments impurs ; il subissait les préventions nationales au sujet des idolâtres ; il avait quelque peine à n'établir aucune différence entre les chrétiens circoncis et les païens baptisés. Cependant il admettait que le don de la pénitence et de la justice appartient à tous.

Saul entreprit de lui faire un esprit plus large ; d'autre part, il reçut de l'apôtre une connaissance plus riche des traditions évangéliques. Beaucoup de choses lui avaient été révélées par le Seigneur lui-même. Mais, sur la manière d'interpréter les dogmes, d'administrer les sacrements, ces entretiens ouvraient des questions multiples.

A Jérusalem, Saul se retrouva en face de gens qu'il avait connus avant sa conversion, et, principalement, des Juifs hellénistes, ciliciens, syriens, cyrénéens. Il se mit à disputer contre eux ; il voulut leur démontrer que le Messie était venu, que *tous les hommes* étaient appelés au salut.

Ils s'irritèrent d'une doctrine outrageante pour la fierté juive. Saul devenait un péril public ; il fallait le mettre hors d'état de nuire. Comme à Damas, on résolut de l'exterminer.

Prévenu, Saul ne se résignait pas à la fuite. Malgré l'obstination imbécile de ses ennemis et les méfiances persistantes des judaïsants, il voulait travailler à la rédemption de ses frères. Mais une vision changea ses plans. Comme il priait dans le temple, il eut une extase et il vit Jésus qui lui disait :

« Sors en hâte de Jérusalem, parce qu'ils ne recevront pas ton témoignage sur moi. »

Saul, se défendant contre une injonction qui le déconcertait, opposa :

« Seigneur, ils savent que je menais en prison et que je violentais dans les synagogues ceux qui croyaient en toi. Et, quand on versait le sang d'Étienne, ton témoin, j'étais là, j'approuvais, et je gardais les vêtements de ceux qui le mettaient à mort. (Donc, sous-entendait-il, mon témoignage aura pour eux plus de force qu'un autre.) Mais Jésus lui répéta :

« Pars, je vais t'envoyer au loin chez les Gentils. »

Cette vision, comme toutes celles que nous connaissons dans la vie de saint Paul, porte ce signe original d'être totalement involontaire. Il ne cherchait point les révélations. Elles se présentaient à l'improviste, quand il avait besoin d'être éclairé ou conforté ; et il n'en retenait que l'élément *intellectuel*. Il ne fut pas un visionnaire à la façon d'Ezéchiel ou de Jean ; on supposerait difficilement l'Apocalypse dictée par lui. Son génie est, en somme, peu créateur d'images apocalyptiques. Dans ses prévisions sur la fin des temps, il renvoie à une catéchèse orale, se contentant d'allusions sommaires aux approches de la Parousie. Certes, il désira le retour du Christ dans sa gloire, comme l'espéraient tout les disciples, comme nous devons nous-mêmes l'espérer. *Venez*, *Seigneur*, c'est toute l'attente des chrétiens. Paul, quand il appliquait à Jésus, devant les Juifs, les textes des prophètes qui montrent le Messie, tantôt humilié, tantôt triomphant, leur exposa bien des fois l'argument dont les accablera Tertullien : il faut concevoir deux Avents du Christ ; une première fois, il s'est manifesté sous la figure de la victime. Mais il reparaîtra, selon sa parole, avec des légions d'anges, dans la splendeur du feu et l'éclat des trompettes, sur la majesté des nuées.

En attendant, l'apôtre possédait la présence mystique, l'intimité de l'esprit, et, parfois, il était ravi jusqu'au troisième ciel, là où il percevait « ces mots ineffables qu'il n'est pas licite à un mortel de redire ». Il entendait, aux tournants décisifs de sa route, la voix qui redresse et fortifie.

Sa première vision, à Jérusalem, lui précisa l'objet de son avenir : à Pierre, le soin des églises juives d'origine ; à lui, la moins belle part, la plus humble, les incirconcis.

Et c'est pourquoi il écrira aux Galates qu'il a quitté Jérusalem « inconnu de visage aux églises *de Judée* qui sont dans le Christ. On y avait simplement entendu dire : Celui qui nous persécutait annonce aujourd'hui la foi qu'il dévastait. Et elles glorifiaient Dieu à mon sujet ».

Chose étonnante ! Les apôtres lui avaient assurément communiqué les fameuses paraboles où Jésus signifiait la déchéance d'Israël : celle de la vigne louée à d'autres ouvriers, quand les vignerons ont tué le Fils du Maître envoyé vers eux ; celle de l'invité aux noces jeté, mains et pieds liés, dans les ténèbres extérieures, tandis que les gueux du chemin viennent prendre place dans la salle du banquet. Il connaissait les prophéties sur la destruction du temple, sur la ruine de Jérusalem. Jamais, dans ses épîtres, il n'évoquera ces traits populaires. S'il rappelle l'institution de l'Eucharistie, c'est qu'il en fut instruit par le Seigneur lui-même. Il négligera de répéter ce qui appartenait au domaine commun ; sa mission, il la circonscrira dans « son évangile », dans les vérités qu'il tenait d'une révélation directe, non d'ailleurs sans les soumettre au discernement de « ceux qui passaient pour des colonnes ».

Il avait séjourné à Jérusalem auprès de Céphas, quinze jours seulement. A son départ, des chrétiens l'escortèrent, de peur qu'il ne fût assailli en route, jusqu'à Césarée. Là, il s'embarqua pour la Syrie, et gagna Tarse, la ville de son enfance. Qu'y fera-t-il? De nouveau, comme en Arabie, nous perdons la ligne exacte de ses mouvements. Sa vie ressemble à ces fleuves qui, par intervalles, s'en vont sous terre, puis resurgissent. Mais, alors même qu'on ne peut la suivre, on devine, dans la profondeur, l'impulsion grondante du courant ; et, lorsqu'il se déploiera en pleine lumière, nous le reverrons plus ample, puissamment nourricier.

V

A Tarse ! les années obscures.

Dans la cour d'une maison de Tarse, sous un avant-toit, s'abrite un puits très ancien, à la margelle de marbre, basse, creusée par la rainure de la corde ; l'eau qu'on en tire est d'une douceur exquise. On l'appelle le puits de saint Paul, parce qu'un jour en fut extraite une pierre basaltique où était gravé en grec ce nom : ΠΑΥΛΟΣ. Rien ne prouve que ce puits ait jamais été mêlé à l'histoire vraie de Paul. Pourtant, il représente avec suavité l'ombre fraîche de ces années sans événements, mystérieuses, qu'il vécut dans la ville de ses pères ou aux environs, peut-être en anachorète, habitant une grotte de la montagne, s'abreuvant en silence aux sources de l'éternelle Sagesse, et, quelquefois, descendant vers les hommes, pour que ses frères eussent part aux dons qu'il amassait.

Tous ceux qui fondèrent de hautes entreprises ont été des contemplatifs. Jésus n'avait pas en vain laissé aux disciples l'exemple de se retirer, la nuit, sur une colline, et d'y veiller dans l'oraison. L'extase de Saul, à Jérusalem, le saisit pendant qu'il priait ; et, plus tard, ce héros jamais inactif enjoindra aux Thessaloniciens : « Priez sans relâche. »

Il est superflu de s'enquérir si, durant sa retraite à Tarse, il fit autre chose que prier, méditer, mettre sous la lampe des Écritures le message des temps nouveaux.

S'il prêcha — pouvait-il s'en abstenir tout à fait? — ce fut d'homme à homme, parmi les gens de sa parenté. Il ne semble avoir établi, dans sa ville natale, aucune église. Pas une seule fois, les épîtres ne mentionnent Tarse. Lui non plus, il ne fut guère prophète en son pays.

Est-ce par libre choix qu'il prolongea cette pause? Ou lui fut-elle imposée comme un temps d'épreuve par le Maître qu'il suivait en esclave obéissant?

On voudrait pouvoir atteindre le travail de sa pensée, la croissance mystique de la doctrine au dedans de lui.

Les historiens qui s'évertuent à l'helléniser ont prétendu qu'à Tarse il aurait étudié les mystères et les philosophies

de l'Hellade, pour en faire la synthèse dans sa théologie.

Au dire de Loisy, « l'idée d'une mort divine dont le salut s'étend aux hommes de tous les temps était dans les mystères » ; Paul l'aurait adaptée à la théodicée juive, simplifiée, universalisée. Conjecture démentie par les origines de la foi chez Paul : il a cru en Jésus rédempteur, parce qu'il l'a vu ; il n'a pas construit une figure de songe, et, autour d'elle, un système qui fût son œuvre. Sa réflexion travaillait sur des réalités qu'il n'avait point faites, dont il se souvenait.

Il savait que la chute d'Adam a transmis un principe de mort. Cela, il ne l'inventait pas, il ne l'avait pas reçu des fables grecques, mais de la tradition juive, du psalmiste qui se lamentait : « Voici que ma mère m'a conçu dans le péché. »

Il savait, en même temps, depuis sa conversion, que le Christ s'est *fait péché* pour expier les offenses de tous les hommes, qu'étant le Fils de Dieu il a vaincu la mort, qu'il a pris une forme d'esclave afin de nous diviniser en Lui. Paul, entre la faute et la rémission, découvrait le rapport logique ; il s'expliquait, autant qu'elle lui était possible, la magnificence du plan divin.

Ses idées sur la rédemption ne lui vinrent donc pas des mystères. On peut se demander s'il les connut, sauf par ouï-dire. A supposer qu'il fût instruit des rites de Dionysos, d'Isis et de Mithra, il en eut horreur, comme d'idolâtries démoniaques. Leur influence a été nulle sur son esprit. Jamais il ne les a nommément réprouvés. Mais ils sont enveloppés dans le mépris général qu'il voue aux cultes païens :

« (Les gentils) ont échangé la gloire du Dieu incorruptible pour des simulacres d'homme corruptible, d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles. »

Il devait les abominer, de même que la magie et toute recherche du divin par des voies obliques ou menteuses. Et, sur la magie, nous savons ce qu'il pensait : à Chypre, il s'emportera contre le mage Elymas jusqu'à le rendre aveugle en signe de châtiment. A Ephèse, il encouragera des chrétiens à venir brûler, devant tous les frères, les livres de sciences occultes. Or, la magie et les mystères se tenaient entre eux par des liens immémoriaux. Une même conviction pénétrait le magicien et l'initié : *ce que la parole énonce, elle l'opère.* Quand le myste d'Eleusis était admis à contempler, dans une lumière subite, l'épi vert sacré, en prononçant la formule : « Salut, clarté ! » il croyait aider le travail de la terre

que féconde le soleil du printemps ; ou bien il se donnait la fête idéale de se voir enlevé, hors des ténèbres inférieures, dans une sphère de joie immortelle.

Les mythes et les liturgies des mystères ne ressemblaient aux dogmes et aux rites chrétiens que par de grossières analogies. Un pressentiment de l'Invisible, un désir de béatitude mêlait son éveil à des rites sanglants ou obscènes, à des symboles confus. Les apologistes — tel Justin — y verront une duperie inventée par l'esprit du mal.

Le mythe orphique de Zagreus n'était aucunement l'image du sacrifice rédempteur ni de l'union eucharistique.

Zagreus, enfant, prenait, pour échapper aux violences des Titans, la forme d'un taureau. Les Titans le mettaient en pièces, faisaient cuire ses membres, les dévoraient. Le cœur se dérobait à leurs mains ; Athéné, sœur de Zagreus, le recueillait, le portait à Zeus. Celui-ci le mangeait, et Zagreus, ainsi absorbé, renaissait en Dionysos. Alors Zeus punissait les Titans, les foudroyait ; et de leur cendre étaient nés les hommes qui portent la peine du crime des ancêtres. S'ils veulent se libérer de la faute originelle, ils doivent se purifier dans les mystères. Observons qu'ici Zagreus ne meurt aucunement pour sauver le monde ; il succombe *malgré lui*. Sa renaissance, une fois son cœur dévoré par Zeus, est une de ces folles conceptions grecques qu'un Juif eût trouvées absurdes. Et l'initié n'est point sauvé par les mérites du dieu, en s'unissant à ses souffrances et à sa résurrection.

Les orphiques supposaient entre la matière et l'esprit une contradiction radicale. Aussi traitaient-ils le corps comme une geôle d'où l'âme se dégage lentement. L'âme et le corps, à les entendre, n'étaient unis que pour expier une transgression commise dans une vie antérieure. La sainteté, c'est de délivrer en nous l'élément divin, il faut donc s'abstenir de tout contact avec les choses charnelles, ne jamais manger la chair des animaux, ne point toucher les cadavres, ne pas assister aux noces, atténuer par des bains et des aspersions l'impureté du corps. Leur pureté demeurait négative et principalement *physique*, comme leur espoir de félicité dans la vie future, où, par une incohérence trop explicable, ils ne désiraient qu'un festin perpétuel, des rondes et des chants sur des prairies élyséennes.

Au fond, le mysticisme païen restait impuissant à dépasser la terre. Il voulait, comme tout élan religieux, faire l'homme

un avec la divinité. Mais cette divinité n'était que l'ensemble des forces naturelles. Le dieu des stoïciens eux-mêmes est identique au grand tout. L'âme, parcelle du feu créateur, retournera en son principe et s'y perdra. L'union rêvée, quand elle n'aboutissait pas à cette consomption panthéiste, se bornait à vouloir s'approprier quelque chose d'une puissance occulte.

Lorsque le grand prêtre de Mithra descendait, avec ses habits pontificaux, dans la fosse, sous la pluie de sang du taureau éventré, en arrosait ses joues, ses paupières, ouvrait la bouche pour se gorger de la noire liqueur et s'en imbiber tout entier, il croyait que le dieu, caché dans le sang de la victime, pénétrait en ses veines et l'emplissait d'un pouvoir surhumain. Par sa prière ensuite, le sol et les animaux seraient plus féconds, et lui-même aurait le don d'immortalité.

Ce baptême de Mithra peut-il se comparer au baptême chrétien, issu des rites baptismaux en usage chez les Juifs? Parce que les baptisés s'appelaient, comme dans l'initiation orphique, les *illuminés*, est-il permis d'en induire que l'Église emprunta même cette métaphore à l'orphisme?

Le baptême des initiés d'Isis, celui qu'Apulée décrit au livre XI des *Métamorphoses*, s'administrait dans les bains publics et n'avait que le sens d'un rite extérieur. Les litanies chantées à la gloire de la déesse l'honoraient comme la déité suréminente, absorbant en sa forme les attributs de toutes les autres ; mais Isis représente la toute-puissante nature, non un Dieu personnel, infini, ayant créé l'univers librement, et l'homme à son image. Isis n'aime pas ses fidèles, elle ne souffre pas avec eux, en eux, pour eux.

Pourquoi Paul aurait-il demandé aux mystères une doctrine ou des rites, quand il trouvait dans le Christ Jésus la lumière de la foi, les charismes et la vertu des sacrements?

Admettons qu'il ait entendu raconter la mort du dieu Osiris et sa résurrection, cette fable symbolique lui aurait simplement fait hausser les épaules. « Conte de bonne femme », aurait-il dit. Mais, si un fidèle du dieu égyptien avait opposé à la vie du Christ ressuscité la renaissance de son idole, l'apôtre l'eût sans doute embarrassé par cette question :

— Dans les douleurs et la seconde vie de votre Dieu, quelle part avez-vous?

— Aucune, eût répondu le païen. Osiris jouit dans sa gloire et n'a plus besoin de nous.

Alors, quoi de commun entre Osiris et Jésus, « image du Dieu invisible, engendré avant toute créature? En lui, toutes choses ont été créées, dans le ciel et sur la terre, les visibles et les invisibles ; par lui Dieu s'est tout réconcilié, en son corps de chair, par le sang de sa croix ; et avec lui j'achève ce qui manque à ses souffrances, pour son corps qui est l'Église. »

De même, si un myste d'Eleusis lui avait vanté ses abstinences, il lui eût répliqué avec sa rudesse paradoxale :

— On te dit : « Ne prends pas ! Ne goûte pas ! Ne touche pas ! » Tout cela, règlements, enseignements des hommes ! Ces choses ont une apparence de sagesse, d'humilité, de mépris du corps. Elles ne valent que pour *assouvir la chair.*

Mais, si le même initié, ayant ouï dire que les chrétiens buvaient ensemble la coupe du sang mystique et rompaient le corps de leur Dieu, avait osé nommer devant Paul la communion liturgique où les dévots s'exaltaient avec un breuvage d'eau, de farine d'orge et de menthe, le saint eût jeté sur cet aveugle un regard douloureux, en murmurant la prière eucharistique :

Nous te rendons grâce, ô notre père,
Pour la sainte vigne de David ton serviteur,
Que tu nous as fait connaître par Jésus ton fils.
A toi gloire dans les siècles des siècles.

Les épîtres donneront place à certains termes, comme le mot « mystère », à des images qui, pour des initiés, rendaient un son connu. Là où Paul dit que « le Père nous a délivrés de la puissance des ténèbres et transférés dans le royaume du Fils de son amour », c'est une perspective, en apparence, analogue à l'antithèse de la sphère d'Adès et de la clarté des vivants. Mais il loge sous des images populaires, universelles, un sens nouveau, des certitudes divines, l'anticipation de choses vraies soutenues par des témoignages, des visions et des miracles.

Les mystères ont retardé plutôt que préparé la conversion du monde à l'esprit du Christ. Ils leurraient d'un mysticisme commode l'inquiétude religieuse. Leurs adeptes obtenaient à bon marché le salut par des cérémonies et des purifications externes, semblables à celles qui suffisent aux croyants de Mahomet. Les thiases, les confréries d'initiés, quand la propagande chrétienne les pénétra, se prêtèrent

à devenir des communautés charitables. Mais, tant qu'ils résistaient, ils opposaient à la foi des milieux plus fermes que la masse des idolâtres demeurés vis-à-vis d'anciens dieux inertes. Pourquoi les adorateurs d'Isis eussent-ils préféré au culte d'une déesse heureuse un crucifié n'offrant en héritage aux siens, pour mériter la couronne, que le bois de son gibet? Les spirites et les théosophes, parce qu'ils ont un semblant de vie surnaturelle, sont des païens plus difficiles que d'autres à tourner vers le Rédempteur.

Paul n'utilisera même pas au profit de l'Évangile des affinités superficielles qu'il discernait fausses et sacrilèges. Il avait obtenu la liberté des fils de la lumière ; était-ce pour s'assujettir à ce qu'il appellera « l'alphabet du monde », le culte des éléments et des astres?

En présence des philosophes, même supériorité indépendante. Peu importent des locutions extraites de Platon ou d'Aristote, un mot de Cléanthe cité à l'usage des Athéniens, des tours de controverse où se reconnaît la diatribé stoïcienne. Dans les rues, sous les portiques, au seuil des écoles, il avait croisé des disputeurs, des besaciers missionnaires, un bâton à la main, promenant leur manteau sombre, avec une barbe hirsute et des cheveux longs, gris de poussière ; il écouta leur propos et, plus d'une fois, réfuta leur vaine sagesse. Pour lui, ces apôtres de mensonges étaient plus dangereux que des fanatiques idolâtres, parce qu'ils excitaient l'orgueil des faibles, leur insinuaient l'illusion d'être justes et impeccables.

Certes, il devait mépriser le Dieu des stoïciens, ce Dieu qui, ayant fait le destin, le subit, à qui les philosophes attribuaient une *forme*, celle d'une sphère circonscrivant tous les êtres. Un *dieu-boule*, Paul eut envie d'en rire. Quelle rencontre possible entre une doctrine affirmant : « L'homme est bon par nature ; nos vices ne naissent pas avec nous ; ils ne sont qu'une erreur d'opinion, » et le dogme de la faute originelle, la foi en un Dieu libre et distinct du monde, qui nous a prédestinés à l'aimer, qui nous aime démesurément, dont la *grâce* assiste notre volonté impuissante, par elle-même, au salut?

Chrétiens et stoïques, au siècle de Paul, semblaient pourtant se rapprocher dans leurs exclusions ; ils méprisaient les plaisirs lâches, les cupidités ; leur courage défiait les épreuves ou les supplices. Mais leurs principes et leurs attitudes se montraient, même là, tellement contraires !

Le stoïcien agissait comme si l'homme seul était, comme s'il était Dieu. Savoir, être intelligent, demeurait son évangile ; il s'arrogeait la mission d'enseigner au commun des hommes ce qu'ils doivent ou ne doivent pas faire. La raison naturelle était l'unique maîtresse d'école qu'il écoutait, qu'il leur proposait. Il glorifiait la liberté de son moi, intrépide sous les foudres de la fortune ; il bravait l'injustice et les tyrans. Chez lui, la mansuétude, le dévouement prenaient une figure doctrinaire ; il se proposait en exemple, comme une sentence gravée sur une colonne de bronze. Il possédait, pour lui-même, la paix et la justice ; et sa force d'âme suffisait à l'asseoir dans le bien absolu.

Le chrétien, au rebours, cherchait avant tout Dieu et son royaume. Humble en se confrontant avec le divin exemplaire ; fort, parce que l'Omnipotent lui communiquait sa puissance. Il ne voulait point la science en soi, pour le stérile contentement de son intellect ; il désirait la connaissance, afin de s'immerger tout entier dans Celui qui est. Il la recevait, assurée et pleine, non de sa propre suffisance, mais d'une tradition révélée ou, directement, de l'Esprit-Saint. Au lieu de magnifier sa personne, il l'immolait pour accroître la communion des élus. La froide solidarité stoïcienne devait lui paraître un reflet de lune morte sur la neige. Il apportait au monde mieux qu'un système intellectuel, mieux qu'une doctrine d'amour ; il refaisait, partout où il éliminait les puissances du mal, *l'unité du royaume de Dieu.*

Un fleuve de vie enlevait sur son courant la jeune barque humaine ; ce qu'elle abandonnait, derrière elle, au bas des rives, ne comptait plus. « Où est le sage? s'écriera Paul. Où est le scribe? Où est le disputeur du siècle? » Ces gens-là n'étaient, sur son chemin, que des aveugles et des meneurs d'aveugles. Héritier de trésors inévaluables, il n'allait pas emprunter à des mendiants leurs guenilles ; quand il appréhendait en leurs mains quelques précieuses vérités d'attente, il se les appropriait sans façon, comme reprenant son bien.

Si, durant les années de Tarse, les formes du passé le sollicitèrent, ce ne fut pas la philosophie païenne qui l'inquiéta, mais le ressouvenir de son enfance, son lien atavique avec sa race. Il revit, pouvons-nous croire, la maison natale, peut-être sa vieille mère ou son père, dont il n'a jamais parlé. Peut-être baisa-t-il la barbe d'un aïeul. L'escabeau où il s'as-

seyait autrefois l'attendait. S'il vint une veille de sabbat, les lampes pleines de l'huile rituelle étaient allumées dans la grande chambre. On ouvrit, devant lui, l'armoire où s'alignaient, en leurs étuis, les rouleaux de la loi. A table, il récita, sur des nourritures légales, les bénédictions. Mais il dut se sentir étranger parmi les siens, leur silence même lui laissait entendre :

— Saul, tu n'es plus des nôtres. Tu t'es fait le disciple *d'hommes de rien* (1). As-tu donc oublié ce que Moïse a dit : « Malheur à celui qui n'accomplit pas toutes les choses écrites dans le livre de la loi? » Ce crucifié, dont tu racontes qu'il est le Christ, n'a aucune puissance ; il n'est pas le Christ ; Élie n'est pas venu l'oindre et le révéler. Démontre-nous d'abord qu'il est ressuscité. Il y a un seul Dieu ; jamais tu ne nous feras croire qu'ils soient trois.

Saul leur déroula l'histoire miraculeuse de l'apparition. Ils le regardèrent avec stupeur ; mais tandis qu'il exposait la loi du Christ dont le sang a racheté même les goïm, une tristesse les raidissait. Les rêveries de l'enfant prodigue leur semblaient une trahison ; et quelqu'un, sans doute, lui demanda :

— Alors, personne d'entre nous, s'il ne croit pas à ton Christ, n'aura le moindre héritage sur la montagne du Seigneur? Laisse-nous en paix. La loi est sainte ; quiconque l'aura observée en craignant Dieu ne sera pas confondu.

Saul leur prouva qu'Abraham, Isaac, Noé, Job, sans connaître la loi, furent sauvés. Donc elle n'était pas nécessaire. Une loi nouvelle abroge une autre loi ; une alliance annule une alliance. Désormais suffira la seconde circoncision, celle du cœur, et la première est inutile. C'est trop peu de manger le pain azyme pour accomplir la volonté de Dieu. A quoi bon savoir qu'il y a dans les oblations tant de mesures de froment, tant de mesures d'huile, si l'on n'aime de toutes ses forces le Fils bien-aimé du Père, celui qui s'est offert selon la promesse?

Il est vraisemblable que les proches de Saul résistèrent à sa parole, et qu'il gagna dans Tarse peu de disciples. Il les quitta sans perdre l'espérance qu'ils comprendraient un jour la prophétie :

« Voici que ton roi viendra, le Juste et le Sauveur ; il sera pauvre ; il montera sur l'ânesse et sur l'ânon. »

L'ânesse, c'était Israël, et l'ânon qui la suivait, c'étaient

(1) V. le dialogue de Justin avec Trypton.

les Gentils. Donc Israël ne serait pas maudit, puisque le Seigneur, au jour de son triomphe, l'avait pris pour sa monture, sa monture de bonne volonté.

Il se retira vers la montagne, dans la solitude, peut-être dans la grotte qu'une tradition lui prête comme refuge, jusqu'au temps où Barnabé vint le chercher d'Antioche, et, l'ayant découvert, l'emmena pour travailler avec lui.

VI

Le grand départ.

Sans le vouloir, Saul persécuteur avait fondé la communauté d'Antioche. En chassant hors de Palestine les hellénistes nazaréens, il avait accéléré la diffusion lointaine de la secte. Les bannis s'attachèrent à convertir d'abord des juifs, puis des païens, des « craignant Dieu ». Exigea-t-on de ceux-ci l'observance des pratiques juives, et surtout la circoncision? Le contraire est probable. Quand, sur la route de Gaza, Philippe avait baptisé l'eunuque éthiopien, il n'avait demandé à l'infidèle qu'une seule condition : croire de tout son cœur « que Jésus-Christ est le Fils de Dieu ». C'était déjà la méthode paulinienne. Paul n'aura pas le privilège de l'inventer ; mais il la fera prévaloir comme celle qui assurait à la foi l'empire de l'univers.

Antioche fut, après Samarie et Damas, l'avant-poste de l'Évangile. Les villes où s'établiront de puissantes églises — telles Thessalonique, Corinthe, Ephèse — étaient des centres cosmopolites agglomérant Juifs, Grecs, Syriens, Phéniciens, Romains. Dans un milieu de province, dans une bourgade, les changements de mœurs et de religion sont difficiles ; la tribu, les clans homogènes ne tolèrent pas les dissidents. Au contraire, dans une ville de cinq cent mille âmes, les nouveautés se font jour, sans que la masse les ait vus naître. La promiscuité des races, les milliers d'étrangers qui circulent, excitent le remuement des idées. L'extrême corruption porte au dégoût les âmes délicates et les prépare aux héroïsmes ascétiques.

Antioche n'est plus aujourd'hui qu'une sous-préfecture. Une dizaine de minarets dominent ses maisons grises, au pied de l'aride Silpius, en face de l'Amanus dont la chaîne clôt

l'horizon comme la ligne sèche d'un mur de citadelle. L'Oronte jaunâtre pousse sa nappe limoneuse entre des collines sauvages que des tremblements de terre ont bouleversées. Les vergers qu'il nourrit, ses îlots de gravier où des peupliers touffus évoquent les îles du Rhône en Provence, mettent un peu de fraîcheur dans l'austère paysage. On arrive par un très vieux pont aux arches étroites et basses, avec des pierres disjointes ; il y en avait un semblable, au temps de Paul et de Barnabé. La montagne est trouée de creux qui furent jadis des cellules d'ermites ou de chrétiens proscrits. Mais, en bas, courent parmi les oliviers les vestiges d'une voie dallée, longue d'une lieue, bordée de portiques, promenoir opulent et salubre dans un pays où les orages sont terribles. Le circuit d'un amphithéâtre, à mi-côte, atteste, comme à Ephèse, une fastueuse grandeur de plan. Tibère y avait fait dresser les statues gigantesques des Dioscures tenant en main leurs chevaux cabrés. Un temple de Zeus Kéraunios protégeait l'Acropole et la cité contre la foudre ; un Panthéon ralliait tous les dieux.

De la mer, comme à Tarse, montaient à Antioche les denrées de l'Égypte et de toute la Méditerranée. Les caravanes, venant des bords de l'Euphrate, y déchargeaient les richesses de la haute Asie. C'était une ville de plaisir, folle de magie, frénétique, mais raffinée. Sous Tibère, elle passait pour la troisième du monde romain. Le légat de Syrie avait là son quartier général. Les trafiquants israélites, les Grecs, très nombreux, actifs, y tenaient le haut du pavé.

Les disciples hellénistes, cyrénéens ou cypriotes, qui entreprirent la conversion d'Antioche, s'adressèrent naturellement à des Grecs. Voilà pourquoi eux et leurs adeptes furent appelés d'un nom grec : les chrétiens. Les non-croyants mirent-ils une ironie dans ce mot *christianoi?* C'est vraisemblable. A la gloire de la croix fut toujours collé quelque opprobre.

En tout cas, la chrétienté d'Antioche donna bientôt de si abondantes promesses qu'à Jérusalem on en parla ; les notables, les anciens de l'Église mère décidèrent d'envoyer Barnabé pour examiner l'esprit de la communauté nouvelle, et, s'il l'estimait bon, la confirmer dans son élan.

Barnabé était un missionnaire admirable. Sa largeur de vues, sa flamme prophétique, son autorité s'imposèrent à des Hellènes prompts aux enthousiasmes et percevant le

surnaturel dans les formes généreuses de la grandeur morale. Il devait être, même physiquement, très beau. Lévite, il appartenait à la caste sacerdotale, où l'on n'admettait que des hommes d'une beauté pure. Nous le savons natif de Chypre. Or, même à présent, c'est de Chypre ou des îles proches que viennent ces prêtres grecs aux figures régulières comme celle d'un Christ byzantin, et qui semblent détachés de fresques solennelles pour officier dans d'interminables liturgies. A Lystres, après la guérison du boiteux, sa noble prestance et sa voix dominatrice donneront à la foule l'illusion qu'elle voyait Zeus en personne. Il possédait, près de Jérusalem, un domaine qu'il avait vendu, et il en avait déposé le prix aux pieds des apôtres. Ceux-ci mettaient en lui de hautes espérances. Il s'appelait de son vrai nom Joseph. On l'avait surnommé Bar-nabé, le fils de la prophétie, ou le fils de l'exhortation. Car le ministère du prophète, dans l'Église apostolique, dépassait le don de pénétrer l'avenir, sa mission était « d'édifier, *d'exhorter, de consoler* » et l'Esprit-Saint qui l'emplissait lui avait, en ce sens, départi le pouvoir de prophétiser, c'est-à-dire d'interpréter la parole.

Sa prédication accrut singulièrement l'église d'Antioche. Mais il sentit qu'à lui seul il ne pourrait en gouverner l'essor. Peut-être, déjà, les fidèles circoncis se choquaient-ils de voir des Grecs, des Syriens, des païens baptisés, l'emporter sur eux par le nombre, et leur intransigeance s'indignait que l'Église les mît au même rang qu'eux. Barnabé décida de s'adjoindre Saul. A Jérusalem, il avait compris quel associé l'Esprit lui réservait ; Saul obéissait à la même inspiration que lui, épargnant aux catéchumènes païens tout ce qui, dans la loi mosaïque, les chagrinait sans nécessité.

Barnabé connaissait la retraite de Saul à Tarse où, recueilli, l'apôtre attendait *son jour*, se gardant « de courir en vain ». On l'avait informé qu'il se cachait dans une solitude voulue par Dieu. Il prit le parti d'aller lui-même à sa recherche. Trois journées de marche seulement séparaient Tarse d'Antioche. Il le découvrit, non sans peine, et le convainquit de le suivre. Paul ne demandait, en somme, qu'à s'élancer dans la carrière. « Malheur à moi, s'exclamera-t-il, si je n'évangélise point ! »

Un halluciné, un excentrique se fût targué de son évangile, aurait prétendu le propager selon soi, Dieu seul étant juge

de sa mission. Paul aura beau tenir la sienne d'une voix secrète, jamais il n'admettra qu'on pût dire de telle église : elle est à Paul. Cette obéissance dans l'unité du Christ fut plus méritoire en lui qu'en nul autre ; il était venu le dernier, mais il avait reçu d'en haut plus que personne. Son originalité fougueuse le prédisposait aux sursauts indépendants. L'abnégation commune à tous les apôtres sera un des plus forts témoignages de leur véracité et la condition de leur victoire.

Arrivé à Antioche comme l'ouvrier de la deuxième heure, au lieu de faire œuvre distincte, Paul aida fraternellement Barnabé. Toute une année ils « enseignèrent », gagnant et, ce qui était plus difficile, retenant sous la discipline de la Croix ces Syriens à l'esprit flexible, mais si instables, voluptueux, cupides.

Quelques Romains vinrent-ils dans la rue du Singon, près du temple de tous les dieux, écouter Paul révélant le Seigneur unique? Il eut sans doute comme auditeurs, avec des idolâtres désabusés, des « craignant Dieu », de ces païens qui avaient un pied dans la synagogue, mais ne se décidaient pas à devenir des prosélytes. Position instable, socialement fausse, où il était malséant de s'attarder. La porte de la foi s'ouvrait devant ces âmes indécises ; elles trouvaient parmi les chrétiens un asile de certitude et une ineffable fraternité.

Sur l'apostolat de Paul à Antioche aucun trait personnel n'est parvenu jusqu'à nous. L'allégresse de son labeur dut être merveilleuse. Les temps du salut allaient s'accomplir : l'Église, sans nier la synagogue, n'était plus dans la synagogue ; les disciples du Nazaréen s'appelaient des *chrétiens;* et ce mot, hébreu par son sens, hellénique et latin dans sa forme, impliquait une promesse d'universalité ; il posait déjà sur l'Occident, comme sur l'Orient, le sceau du tétragramme vainqueur.

Contraste enivrant ! Tandis que le peuple juif marchait à sa ruine, le règne du Fils de David commençait chez les Gentils. La chimère d'un Messie triomphateur des nations se tournait en une vérité immédiate et souveraine. Paul songea-t-il à cette prodigieuse compensation? L'avenir national des Israélites semble médiocrement l'avoir préoccupé ; mystique, seule leur éternité l'inquiétait.

Cependant, il ne négligeait point le temporel des églises.

Un prophète, ayant nom Agab, était descendu de Jérusalem à Antioche ; il avait prédit une famine qui désolerait

«toute la terre». L'église de Jérusalem était presque indigente ; entre ses ressources et ses besoins à mesure qu'elle s'accroissait, la disproportion devenait plus lourde. Quand le fléau survint — en l'an 44, — les denrées étant hors de prix on se demanda comment elle dispenserait aux fidèles le blé, l'huile, les figues, le nécessaire de chaque jour. Les chrétiens d'Antioche souffraient moins de la crise ; ils eurent l'idée d'une collecte. Paul et Barnabé furent chargés d'en porter l'argent à Jérusalem. C'étaient eux, apparemment, qui avaient conseillé cette offrande. En remplissant la loi de charité selon le Christ, ils suivaient aussi la tradition juive ; car les Juifs de la diaspora envoyaient au trésor sacré, au Corban, des aumônes annuelles, confiées à des messagers spéciaux qu'on appelait *apôtres*.

A son premier voyage, une vision l'avait saisi dans le Temple. Jésus lui avait distinctement commandé : « Va, je t'enverrai *au loin* chez les Gentils. » Cette fois, il eut un ravissement plus mémorable encore, celui qu'il évoquera devant les Corinthiens.

« Je sais un homme dans le Christ, qui, voici quatorze ans... (était-ce dans son corps, je ne sais ; était-ce hors de son corps, je ne sais ; Dieu le sait), fut ravi jusqu'au troisième ciel. Et je sais qu'un tel homme (soit dans son corps, soit hors de son corps, je ne sais ; Dieu le sait), il fut ravi dans le paradis et qu'il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas licite à un homme de prononcer. »

Cette extase, si mystérieuse que soit l'allusion — et chaque mot semble gonflé de choses divines — marque dans l'histoire intime de l'apôtre un immense événement.

Être élevé jusqu'au troisième ciel, c'est voir l'essence de Dieu, comme la vit Moïse, quand il dit au Seigneur : « Montre-moi ta face, » comme la voient, dans la lumière de gloire, les archanges et les bienheureux. Paul fut comblé d'un plus haut don, par cette vision tout intellectuelle, qu'en jouissant de la présence humaine de Jésus. Quand Pierre avait vu descendre du ciel la nappe chargée des animaux que les Juifs croyaient impurs, ce fut simplement la révélation d'un ordre nouveau sur la terre. Le ravissement de Paul signifiait que le Christ ressuscité haussait avec Lui, à la droite du Père, l'homme béatifié. Le voyant ne pouvait se souvenir s'il était monté jusque-là par une assomption miraculeuse de toute sa personne ou en esprit seulement. Il n'aurait pu

exprimer les paroles entendues ou les substances aperçues dans l'éclair de l'intuition (entendre et voir n'avaient fait qu'un). Mais il retenait de son extase une sublime évidence : le Tout-Puissant était son guide ; l'invisible colonne de feu marchait devant lui ; tant qu'il la suivrait, il ne pouvait ni s'égarer ni défaillir.

Vers le même temps, peu après le passage de Paul, un miracle palpable vint conforter les églises. Les Juifs clairvoyants s'irritaient des progrès de la secte chrétienne ; pour leur plaire, Hérode Agrippa avait fait trancher la tête à Jacques, frère de Jean. Pierre était en prison ; à cause de la Pâque, on différait sa comparution devant le sanhédrin. Une nuit, un ange délia ses chaînes, l'emmena entre les soldats endormis. Il sortit de Jérusalem, gagna, dit l'auteur des *Actes*, volontairement vague, « un autre lieu ».

Au moment où l'ange l'avait quitté, Pierre, se trouvant seul dans une rue déserte, et, comme s'éveillant tout à fait, avait reconnu à quelques pas la maison de Marie, mère de Jean-Marc — le futur évangéliste — et tante de Barnabé. Des chrétiens étaient assemblés chez elle, priant pour le salut du chef de la communauté. Son apparition imprévue les transporta, les émerveilla. Ainsi donc les élus du Christ n'avaient rien à craindre des hommes, quand il les préservait en vue de ses grands desseins !

Quelques mois plus tard, Hérode Agrippa mourut à Césarée, au milieu d'un triomphe idolâtrique, d'une maladie subite, atroce. Cette fin de l'orgueilleux et du persécuteur ajouta un nouveau *signe* aux espoirs des saints.

Paul dut lire en ces concordances une certitude victorieuse pour les entreprises qu'il méditait. Il n'ignorait point tout ce qu'il aurait à souffrir ; mais, tant mieux ! C'était par ses agonies que le Christ Jésus était entré dans sa gloire. Les disciples seraient-ils « au-dessus du maître »? A eux d'achever ce qui manquait à ses douleurs, en tant qu'il y voulait unir le corps mystique de son Église. Mais Paul aimait peu s'appesantir sur l'attente des tribulations. Tendu vers les conquêtes proches ou lointaines, il aurait pu, envisageant la richesse future du butin, s'approprier au sens spirituel la devise du patriarche de sa tribu :

« Benjamin sera un loup dévorant ; le matin, il mangera sa proie ; et, le soir, il partagera les dépouilles. »

Il revint de Jérusalem avec Barnabé, et ils ramenèrent

un compagnon qui devait provoquer entre eux, dans la suite, une rupture accidentelle, le cousin de Barnabé, Jean-Marc.

Paul était prêt, on s'en doute, à de vastes missions, impatient de porter le nom du Seigneur en des pays où on l'ignorait. Cependant, il ne partirait point seul, ni avant que l'Église, docile, comme lui, à l'Esprit-Saint, eût défini, consacré son apostolat. La jeune Église possédait cette force divine, qu'elle n'a jamais perdue, de l'unité dans l'amour. Rien d'important ne s'y décidait sans que les notables — et avec eux les fidèles — eussent prié, célébré les rites et conféré prudemment. Les hommes qui la dirigeaient recevaient des apôtres des ministères distincts selon qu'ils étaient prophètes ou docteurs. Les prophètes révélaient, par inspiration, certains événements futurs, et surtout la vérité de la doctrine, la voie à tenir dans la conduite des âmes. Les docteurs enseignaient sans inspiration personnelle. Il se peut que les mêmes aient tantôt exercé l'office de prophètes, et tantôt enseigné comme simples docteurs ; car l'esprit ne les remuait point de son souffle à tout moment.

L'Église d'Antioche, depuis que la persécution avait décapité celle de Jérusalem, demeurait la tête ardente de la chrétienté. Elle assemblait, en abrégé, avec ses prophètes et ses docteurs, tout l'Orient : Barnabé représentait Chypre ; Saul, la Cilicie ; un certain Siméon, dit le Noir, l'Éthiopie ; Lucius de Cyrène, l'Afrique numide ; et Manahen, ancien frère de lait, disait-on, d'Hérode Antipas, la Palestine. Sauf ce dernier, tous avaient été des juifs hellénistes ; ils conservaient, dans leur pays d'origine, des relations utiles pour la foi. Ils songeaient à l'y transplanter ; et ils saluaient les projets de Saul comme une réponse à leur commune espérance. Mais lui et Barnabé attendirent, pour se mettre en route, le signal de l'Esprit. Les chefs se réunirent dans ce qu'on appellerait aujourd'hui « une retraite ». Ils jeûnèrent, invoquèrent le Seigneur, rompirent ensemble le pain sacré ; au terme de cette liturgie, la Volonté divine, se manifestant, leur fit entendre cette parole :

« Mettez-moi à part Barnabé et Saul pour l'œuvre où je les appelle. »

Mis à part, ils l'étaient dès avant les siècles, prédestinés à leur œuvre, pour la faire mieux que personne. Seulement, il fallait qu'une solennelle consécration leur transmît les pouvoirs d'apôtres. Et leurs frères, à cet effet, en présence

de la communauté, leur imposèrent les mains, comme le font, dans l'ordination des prêtres, les prêtres assistants déjà ordonnés.

En recevant cette délégation liturgique, Paul ne crut pas amoindrir son évangile. Il savait qu' « un seul Seigneur existe, une seule foi, un seul baptême ». Tous ses frères vivant comme lui dans le Christ, les charismes descendaient en lui par leurs mains, de même que par l'effusion directe de l'Esprit. Devant son désir une chose unique resplendissait : le Christ allait être annoncé au loin, selon la volonté de son Église qui était celle de Dieu.

Jamais coureur de mondes, s'embarquant pour l'inconnu, n'éprouva l'ivresse de Paul quand il prit avec Barnabé et Jean-Marc le chemin du port de Séleucie. Les montagnes, à droite et à gauche, se déployaient en éventail, laissant la mer, une de là, ouvrir comme un champ paradisiaque. La mer, en soi, ne l'attirait point ; du langage de cet homme qui a tant navigué, les métaphores maritimes seront presque absentes. Est-ce l'aversion héréditaire du juif pour l'élément marin? Est-ce plutôt cette négligence du monde physique qui met hord de sa pensée les animaux, les fleurs, l'eau, l'azur du ciel? Malgré tout, je croirais que Paul aima la mer comme le chemin par où l'Évangile s'en irait jusqu'aux extrêmes plages de la terre.

« Les îles m'attendent, avait dit le prophète, s'adressant à la Jérusalem éternelle, pour que j'amène tes fils de loin. »

Le jour où Paul monta sur le navire qui devait le porter à Chypre, *les îles* l'attendaient, toute la gentilité tressaillit au fond d'elle-même, pressentant sa Rédemption. Ces trois passagers pauvres, à l'avant, sous les voiles, et qui n'ont peut-être ni argent dans leur ceinture, ni besace au dos, ni même un bâton dans la main, ils reviendront après avoir donné au Seigneur « un peuple de justes ». En vérité, pour l'avenir humain, rien de si grand ne s'est encore vu.

Émile Baumann.

(A suivre.)

Le Tarramagnou[1]

V

Comme un feu dans les brandes, la fièvre populaire se propageait. Dans les quelques mois qui suivirent, deux millions d'êtres misérables surent vaincre leurs appréhensions et renaître à l'espoir sous la parole du prophète. Le Tarramagnou vivait de cette flamme qu'il leur avait communiquée et dont ils l'échauffaient à leur tour. Quand la fatigue l'accablait au retour de ses tournées, quand il entendait en rentrant à son foyer la mère désespérée et le père tantôt aigre et tantôt fataliste lui faire part des nouvelles de la procédure engagée par Déléris, quand il revenait consterné de la maison de Liotte dont, après la scène, qui avait eu le vieux pour principal acteur, une revêche servante lui avait interdit l'entrée, il lui arrivait parfois de se sentir la proie du découragement. Il était assez guetté pour qu'on le crût prêt à tendre une oreille complaisante aux paroles tentatrices qui pourraient lui parvenir. Que d'occasions se présentèrent à lui ! On lui offrait de lui acheter ses terres à un prix inespéré, de désintéresser ses créanciers et de lui donner le gouvernement d'une belle propriété normande, briarde, ou beauceronne. On lui proposait de faire l'échange, s'il le préférait, de ses biens du Candobre, contre d'autres qui lui agréeraient davantage. Et d'où lui venaient ses propositions? Mon Dieu, qu'il était regardant ! Ne pouvait-il se contenter de saisir l'occasion? Est-ce

(1) Copyright 1925 by G. Gallimard. Éditions de la *Nouvelle Revue française.* Voir *la Revue universelle*, des 1er, 15 janvier et 1er février 1925.

que l'opération qu'il ferait ne lui était pas offerte en tout bien tout honneur?

— Moi, vous comprenez, lui disait certain jour un M. Hyacinthe, je ne cherche qu'à faire mes affaires, je suis courtier et gros courtier, je peux le dire. Tout homme vivant qui a quelque chose à vendre dans un carré de deux cents kilomètres, connaît Hyacinthe et pense à lui. On me propose des affaires, je vois si elles me laissent du beurre au passage. Et si elles sont honnêtes, bien entendu, car, pour ce qui est de l'honnêteté, je ne crains personne. Mais après, dites, hein?

Hilarion regardait le vieux finaud, courbé comme un Z, l'œil pétillant, l'oreille bourrue, la grosse moustache blanche abritant la pipe perpétuellement éteinte et ranimée, objet inestimable de diversions pendant les négociations avec les rustiques.

— Oui, répondit le Tarramagnou, après, vous vous en moquez. Pourriez-vous pourtant me dire comment il se fait que je reçoive tant de propositions par votre intermédiaire et que je sois l'objet de sollicitudes si nombreuses?

— C'est une coïncidence, cela, petit homme de la terre, ni plus ni moins. Aujourd'hui vous, demain un autre. Tenez, quand M. de Rabastens est mort, il y a un mois, laissant cette pauvre petite femme enceinte, vous n'avez pas idée des demandes que j'ai reçues. Tout le monde se disait : « Voilà une veuve avec un frère fou ; elle va renoncer ; c'est le moment de lui acheter ses terres. » Naturellement il n'y avait rien à faire. C'est Déléris qui la conseille et le paroissien n'est pas commode : vous en savez quelque chose et vous en saurez davantage bientôt si vous n'écoutez pas mes propositions. Tout ça pour vous dire que les gens sont à l'affût des affaires ; l'engouement s'y met et le hasard aussi ; et toutes les occasions se présentent à la fois. Vous, eh bien, votre nom a été mis en avant : le Rédempteur par-ci, le Tarramagnou par-là. Il n'en faut pas plus. Un gros propriétaire qui a besoin d'un régisseur capable lit le récit de votre vie dans les journaux : la nécessité d'avoir un homme vaillant et honnête, la gloriole de posséder comme collaborateur le grand homme du Midi... et le voilà qui écrit au vieux Hyacinthe. C'est le cas d'un de mes clients. Cet autre qui vous propose de changer sa propriété contre la vôtre, c'est un brave père de famille dont le fils a besoin pour vivre de l'air de la montagne. Ces gens-là sont riches ; ils peuvent se permettre le luxe de vous faire faire une bonne affaire qui ne leur coûte pas grand'-chose et les conduit au résultat qu'ils veulent obtenir ; vous saisissez? Et en même temps, ils aident dans votre personne la cause des travailleurs et des opprimés.

— En supprimant son chef?

— Ah ! si vous voyez ça de cet œil, on ne peut plus causer. Vous me connaissez pourtant, Tarramagnou, je vous ai fait sauter sur mes genoux et je ne me doutais pas alors que je tutoyais un futur grand homme. Si, si, un grand homme. Eh, bien, vous savez que je n'ai jamais fait de politique : qu'est-ce que ça me fait à moi que mes clients soient radicaux ou cléricaux, cul-blancs ou cul-rouges? Je vous demande un peu. Moi, je suis un vieux patarin et je me moque de l'âne de la Vierge comme de la vache à Colas ; et pourtant, je suis bien avec tout le monde...

— Vous connaissez le chef de la police secrète qu'on a envoyé à Couzan ces jours-ci?

— Secrète? police secrète? Tss... Allons, Hilarion, comment voulez-vous que je connaisse de pareils moineaux? C'est-il mon métier de courir avec ce beau monde? Non ! alors?... Vous n'êtes pas raisonnable, il faut voir les choses de près : moi et la police ! regardez donc comme ça fait joli ces deux choses ensemble? Ha, ha ! dites donc, hé ! le vieux Hyacinthe et la police ! Ha, ha !

— On vous a pourtant vu avec ce sire, Hyacinthe.

— On m'a... Tarramagnou, vous vous payez ma tête, mon garçon. On m'a... Tenez, je préfère m'en aller qu'endurer des moqueries et des sottises. Je m'en vais, oui. Pensez à mes offres... Naturellement, j'y tiens ; vous comprenez, j'ai ma commission : c'est légitime, dame !... Allons, pensez-y. Bonne affaire pour vous... Moi, avec la secrète ! Tss... Elle est bien bonne, ha, ha ! tout de même, hé, sans être de la secrète, moi, je n'ignore pas que le préfet de Couzan a réuni ses collègues des quatre départements voisins que vous êtes en train d'agiter. Vous le savez aussi, pas vrai? Tout ce monde-là ne doit pas vous voir de bon œil, il me semble. Si j'étais que de vous...

Il était près de la porte, il revint :

— Dites donc, Hilarion, que croyez-vous faire? Le général qui commande la région a envoyé comme par hasard toutes ses troupes en manœuvre aux alentours de Couzan ; quelle coïncidence, hein? Que croyez-vous faire, mon pauvre? Eh ! vous ne le savez pas ! Car, bientôt il faudra faire quelque chose. Il ne suffira plus de délibérer, de parler. Ah ! pour ça, tout le monde sait bien que vous parlez à miracle. Ça, c'est sûr. Tenez, je vous ai entendu deux ou trois fois, que je m'étais dit : il faut aller l'ouïr, ce petit grand homme que j'ai tenu sur mes genoux. Vous m'avez tiré les larmes des yeux. Ah ! que je le sentais bien comme nous sommes malheureux...

— Vous ne l'êtes pas malheureux, vous !

— Heu ! au fond, c'est vrai. Eh bien, en vous écoutant, je croyais l'être, tellement vous décrivez bien la misère de notre pays.

Mais quand vous avez eu fini de parler, je me suis dit : c'est bien parlé, mais pour agir? Que peut-il faire? rien de pratique. Vous n'êtes pas un gars pratique, petit... Je m'en vais, en voilà assez. Mais n'oubliez pas que ces préfets sont puissants. A Dieu soyez, Tarramagnou.

Il ferma la porte et s'éloigna. Mais un instant après, il était de retour :

— C'est comme cette histoire que vous avez avec l'institutrice, la veuve Rieuneau... eh bien, on sait ça dans le pays, on sait ça. Vous croyez que c'est bien? Je n'ignore pas, moi, que vous êtes un brave garçon, mais enfin ! On en dit, vous savez !

— Que va-t-il raconter, ce vieux renard? se dit Hilarion. Laissons-le aller, pour voir.

— L'un prétend que vous êtes bien canaille d'avoir traîné partout cette fille avec vous et de l'avoir laissée au moment où elle avait le plus besoin de vous. Car il faudrait être aveugle maintenant pour ne pas voir où elle en est.

— Mais, s'écria Hilarion qui ne put maîtriser sa colère, comment pourrait-on dire que je l'ai abandonnée?

— Moi, je ne le crois pas, bien sûr, je suis convaincu que c'est elle qui vous a laissé tomber parce qu'elle vous trouve trop hurluberlu, mais il y en a qui...

— Elle me trouve hurluberlu, d'où avez-vous tiré cela, vous? Parlez, allons, parlez !

— Seigneur, calmez-vous ! C'est une idée à moi, pas plus : un homme qui va être père de famille et qui laisse dépérir son bien, qui cherche des chicanes de religion pour se fâcher avec sa maîtresse enceinte, qui continue à galoper dans les foires et les réunions pour risquer sa réputation et sa liberté, comment ça s'appelle-t-il, cela?

— Mettons donc qu'elle me trouve hurluberlu, fit Hilarion d'un air accablé. Tout le monde ne pense pas de cette manière, Dieu merci.

— Évidemment, mais les autres disent : il n'a pas regardé si elle était libre penseuse quand il en a fait sa maîtresse. Maintenant qu'elle voudrait devenir sa femme, il lui demande de baiser les pieds du curé.

— Mais personne ne sait ce qui s'est passé entre Liotte et moi?

— On ne sait pas le comment, fit le vieux d'un ton finaud, mais on en voit le résultat. Les bons cléricaux disent : « Sans doute, il a raison maintenant : il veut en faire une bonne chrétienne. Mais il n'en a pas moins commis un bien gros péché aggravé d'un immense scandale en en faisant sa maîtresse et en s'en faisant accompagner partout. » Et on clabaude et on clabaude. Les parpaillots ne sont pas

contents non plus : « De quoi va-t-il s'occuper maintenant, ce Tarramagnou? Cette Liotte est de famille protestante, il veut en faire une catholique ! Il est vrai qu'il est d'une maison d'apostats. » Ah ! ne vous fâchez pas, c'est ce qu'on dit partout.

Hiarion retenait sa colère avec peine.

— Et vous, s'écria-t-il enfin, et vous, qu'est-ce que vous dites? Allons, vieux sacripant, déboutonnez-vous, parlez !

— Oh ! moi, fit Hyacinthe hypocritement, je trouve que la vie est la vie. Je suis un vieux patarin, vous le savez, alors, rien ne m'étonne plus. Il ne faut pas forcer le destin, autrement il se tourne contre nous. Vous êtes un brave homme de catholique ; vous avez voulu, pour faire votre devoir, convertir cette femme? Pan ! vous commettez et lui faites commettre un péché mortel. Vous avez voulu, par bonté chrétienne, la rendre heureuse? Pan ! Vous la rendez malheureuse et méprisée.

Le père Cadour ouvrit la porte et entendit les dernières paroles.

— Bien parlé, Hyacinthe, dit-il. Vieux patarin, va ! Et tu aurais pu ajouter que ce bon chrétien veut sauver la population de notre province et qu'il la conduit sans s'en douter à l'abattoir... Quel vent t'amène donc, vieux richard, dans ce pays perdu?

— Un bon vent, Justin, ou du moins ce que je croyais un bon vent. Mais il paraît que je me trompais.

Hyacinthe raconta l'histoire de ses vaines négociations avec Hilarion.

— Mais, fit doucement Cadour, c'est bien intéressant tout cela ! et tu connais... tu connais... ajouta-t-il d'un ton méfiant, le sourcil froncé, l'œil attaché sur son interlocuteur.

— Ta situation? répliqua celui-ci bonhomme. Parfaitement. Je sais que tu es aux abois, mon bon Justin, que Déléris vous pousse l'épée dans le dos. Dame ! Tu l'as trompé sur tant de choses. Et puis, il a horreur de cet Hilarion, tout le monde le sait. Hilarion est un révolutionnaire et Déléris déteste cela. Hilarion veut donner la terre aux paysans et ça c'est la fin de l'orphelinat de Déléris. Hilarion a fait tourner sa veste à Guirand de Cagnac qui en est devenu encore plus fou ; Clarisse de Rabastens en est mécontente, bien entendu, et ça c'est le grand tracas de Déléris. Par-dessus le marché, ton fils cause du scandale, dévoie une jeune veuve... Tout réfléchi, à ce propos, je ne serais pas étonné qu'elle partît pour la maison des Rabastens après ses relevailles. Déléris s'en occupe.

— Et pourquoi faire, donc? cria le Tarramagnou.

— Pour prévenir toute nouvelle défaillance, pour sauver une âme, pour donner à l'enfant à venir de Clarisse une nourrice (les médecins

la disent faible, cette femme) et à Clarisse elle-même une dame de compagnie. Et enfin et surtout pour faire faire pénitence au Tarramagnou.

— Revenons à la question de la propriété, dit le vieux Cadour. Je ne suis pas encore mort. Ce n'est pas à Hilarion qu'il faut s'adresser, mais à moi. Je suis prêt à regarder la chose.

— Pas sans ton fils, pauvre bestiasse, tout ce qu'on propose c'est pour l'emmener.

— Pour m'emmener? Pour me faire partir, vous voulez dire! Allons, avouez que vous représentez ces messieurs de la préfecture, vieille fripouille! demanda Hilarion avec douceur.

— Si vous voulez, mon garçon. Vous savez que je ne suis pas contrariant, déclara tranquillement Hyacinthe. Au revoir. Réfléchissez. Au revoir!

Il sortit et colla son oreille à la porte. Ce qu'il avait prévu arriva. Une dispute furieuse éclatait aussitôt entre les deux Cadour. Le vieux traitait de billevesées les idées du jeune, lui reprochait d'avoir indisposé contre lui les créanciers en la personne de Déléris, d'avoir laissé péricliter la ferme sous prétexte de réunions, et, en fin de compte, d'avoir surtout cherché à masquer son goût hypocrite pour la paresse et la paillardise.

— Ce que tu cherches, c'est vivre sans rien faire, te laisser entretenir par les pauvres bougres à qui tu racontes tes histoires. Tu ne t'occupes pas de voir si je crèverai de faim à côté de ta mère quand le Déléris nous aura balayés dehors. Et moi qui te croyais un bon garçon! Quoi! On vient te faire des propositions comme celles que portait ce vieux Hyacinthe et tu te gardais de m'en parler! Je comprends maintenant. Évidemment il fait meilleur galoper de foire en foire, entretenu par des comités, parler haut à des préfets, à des généraux, à tout le diable et son train, que de gratter la terre dans son pays ou de régir celle des autres!

— Comme vous êtes injuste, père! s'écrie Hilarion. Jamais je n'aurais cru cela de vous. Comment pouvez-vous ainsi travestir tous mes actes?

Puis, attaquant à son tour :

— Et pour un patarin, il me semble que vous n'êtes guère fataliste. Moi, que voulez-vous, je le suis devenu... Allons, ne vous irritez pas, le soleil luira pour tout le monde et Déléris n'aura pas le dernier mot.

— Le sais-tu? Et tous ces ennemis qu'on nous fait? Il y a dans les campagnes des gens qu'on ne connaît pas, des policiers sans doute, qui en racontent de belles sur notre compte à nous. On a fouillé dans toute l'histoire de notre famille. Tout ce qu'on a pu trouver qui ne

sentait pas la rose on l'a ressorti en lui faisant sentir tout autre chose. On a tout déformé, tout regratté et on cherche encore à faire mieux. Sois tranquille, on viendrait bien nous déshonorer !

Il s'approcha de son fils, dit à voix presque basse, les dents serrées :

— La servante de Liotte Rieuneau a raconté à Mariannou, celle du curé, la conversation qu'elle a entendue, il y a huit jours. Il était venu un homme pour demander à sa maîtresse un service urgent. Elle l'a ouï, par la porte entr'ouverte, qui proposait à Liotte une grosse somme pour la faire consentir à porter plainte contre toi. Tu comprends?

— Mais, c'est une infamie !

— Tout ce que tu voudras, mais ça existe, tous ces gens-là veulent ta peau, et ils l'auront. Ils auront la peau des tiens en même temps. Que la tienne ne te préoccupe pas, ça passe. Mais il me paraît que tu devrais penser un peu à tes parents et à tes frères et sœurs. Voilà ce que j'ai à te dire, Tarramagnou.

Et le père Cadour tourna le dos à son fils. Celui-ci sortit aussitôt, assez tôt pour apercevoir Hyacinthe qui s'en allait en se frottant les mains joyeusement.

Il appela son père, lui montra les façons réjouies du bonhomme. Le vieux Justin leva les bras au ciel et à la mine d'Hilarion comprit que son fils ne céderait pas et persisterait dans cette conduite de fou. Pourtant il voulut croire que le jeune homme lui ferait quelques concessions.

Mais au bout de quelques semaines, il lui apparut bien désormais que la foule entraînait et roulait son conducteur ; il sentait bien que la surexcitation était mutuelle et simultanée ; les comités soigneusement constitués par les exaltés les plus violents et les plus sûrs entretenaient une agitation permanente qui ne demandait qu'à s'accroître et à se manifester par des actes énergiques. On poussait le Tarramagnou, dont les desseins profonds demeuraient secrets, à agir. Il y était déterminé, mais il réclamait quelque patience ; le temps d'étendre la contagion aux coins les plus reculés des cinq départements qui lui avaient jusqu'alors échappés. Le temps aussi de permettre au gouvernement de montrer sa bonne foi, si elle existait, et de prendre les mesures que lui avaient demandées d'urgence les comités ; mesures qui devaient, à leur avis, assurer le salut. Ce serait là une victoire bien belle et peu coûteuse si on l'obtenait ainsi, uniquement par la grandeur de la protestation, l'ampleur, la dignité, la majesté du mouvement, la crainte qu'il inspirait. Le comité avait menacé ; on passerait à l'exécution dès que les populations des cinq départements seraient unanimes, ce qu'on verrait bien par le nombre des manifes-

tants qui prendraient part aux prochaines réunions et par les rapports des comités. Après cela, l'ultimatum au gouvernement. Puis, le refus de payer l'impôt, la sécession, la grève des municipalités ; et enfin, si cela était nécessaire, le sabotage des institutions et des organismes d'État ; le feu et le sang. Mais il fallait avoir l'opinion pour soi et procéder par étapes. Ainsi Hilarion en était-il venu aux idées de Roucassous, mais en leur imposant ce mode de temporisation qui lui paraissait devoir en assurer l'efficacité et une apparence de légitimité.

Les autorités préfectorales étaient, naturellement, bien renseignées. Les comités et leurs fédérations opéraient d'ailleurs au grand jour. Les citoyens les plus humbles étaient admis à exprimer leur avis en délibération ; c'était justement là, peut-être, la plus grande preuve de la foi des promoteurs, et qui démontrait à quel point ils avaient le souci d'exprimer les apirations profondes du grand mouvement populaire. Nul ne s'y trompait ; les campagnes de calomnies avaient eu peu d'échos, tant l'évidence était aveuglante. Les bruits colportés contre les divers membres des comités, contre les Cadour, n'avaient, eux non plus, laissé aucune trace. Vainement aussi, on avait, en subventionnant divers journaux, tenté de créer des diversions politiques ; une campagne bonapartiste dont l'objet prétendu était d'accaparer le mouvement à son profit et l'objet réel d'effrayer les républicains et de leur faire retirer leur adhésion, souleva la risée. La vérité était que la misère était grande, que la cause paraissait noble et juste, que le Rédempteur jouissait de la confiance et de l'estime de tous.

Le préfet l'avait convoqué à plusieurs reprises et le Tarramagnou s'était rendu à ces convocations avec une parfaite courtoisie ; mais, à chaque fois, il avait fait remarquer que sa propagande était, jusqu'à ce jour, absolument légale, qu'il n'était, à aucun moment, tombé sous le coup d'une répression dont il se doutait bien qu'elle était souhaitée en attendant qu'elle fût provoquée ; qu'enfin, par le truchement du préfet, le gouvernement ne cessait de promettre et qu'on n'avait encore vu venir aucune réforme projetée.

L'administration se trouvait fort embarrassée pour lui répondre ; le gouvernement ne pouvait rien faire par la voie des décrets, la matière ne s'y prêtant pas ; il avait déposé plusieurs projets de lois en demandant l'urgence ; mais ses projets avaient été accueillis par les comités, non pas seulement avec froideur, mais même avec indignation. Les comités ne voulaient pas comprendre que le chemin était long et ne pouvait être parcouru en une seule étape ; ils auraient dû admettre pourtant que le gouvernement faisait son possible. Que

diable! il y avait d'autres régions que celles du Candobre et du Minervois! Les représentants de celles-ci n'étaient même pas d'accord sur la politique à suivre à l'égard des mesures destinées à combattre la misère trop réelle de leurs électeurs. Les représentants des autres régions étaient sceptiques et en tout cas estimaient que si la question était grave, elle devait faire l'objet d'une étude mûrie et non bâclée. Les préfets avaient beau demander que le ministère jetât un os à cette armée de loqueteux, ils ne recevaient que de longues circulaires. Viande creuse. Ces circulaires faisaient le tour des journaux régionaux qui les commentaient pour la plupart avec violence ou avec ironie.

Cette quasi-unanimité des journaux de toute opinion politique contre le gouvernement était peut-être ce qui désolait le plus l'administration. Les préfets se rendaient bien compte de la réalité de la misère; leurs amis de la presse, dévoués avant tout aux intérêts de leurs compatriotes, car les journaux régionaux sont, pour la plupart, parfaitement honnêtes, leur exprimaient leurs regrets, mais ne se montraient pas moins ardents en faveur du mouvement que les ennemis du gouvernement. Même en dehors de la province en effervescence, les journaux radicaux de Bordeaux, de Toulouse, de Marseille prenaient nettement parti pour les paysans et légitimaient l'action du Tarramagnou.

Les comités avaient d'ailleurs créé un organe à leur fédération. Ce bulletin hebdomadaire, qu'ils appelaient *l'Alarme*, était presque entièrement rédigé par Lobre, le vétérinaire de Vic. Celui-ci avait, avec une excellente culture classique, un goût pompeux, une prédilection pour la période et l'emphase qu'il ne montrait pas dans ses discours car il était timide et ne trouvait sa facilité d'élocution que devant une ordonnance à discuter. Aussi son rôle se bornait-il en public à définir les desseins poursuivis et les mesures à prendre. Il s'en acquittait avec ardeur et avec précision. Mais devant le papier blanc, sa muse reprenait chaleur et courage. Protestant, nourri de la Bible, il écrivait des homélies, des ballades en prose, des récits grandiloquents de manifestations. Le Tarramagnou y était exalté, appelé l'Homme, le Rédempteur, le Prophète, le Plus Grand de Nous; il était comparé à O'Connel, à Savonarole, à Jésus. Vic, blanche et brûlée, était la Ville, le Nid, la Petite Cité de Judée; chaque membre des comités avait eu son portrait tracé par la main du vétérinaire: Parril était le Lieutenant, le Disciple bien-aimé; Roucassous, le Justicier, l'Exterminateur... Et, en face d'eux, le Président du Conseil représentait le Diable, les marchands de biens étaient les démons, et Rabevel l'Antéchrist; les lecteurs de *l'Alarme*, c'est-à-dire toute la

population capable de lire un journal, étaient merveilleusement préparés à de telles choses. Protestants, catholiques ou cathares, leurs ancêtres s'étaient entre-déchirés pendant des siècles pour des convictions religieuses ; chaque famille possédait sa Bible ; il n'y avait pas un seul être humain dans cette province qui ne l'eût lue à peu près entièrement au moins une fois. La grande majorité en pouvait réciter des passages longs et nombreux. Les vieux en avaient pris le ton et les jeunes tendaient à le prendre. Tous avaient tout d'un coup le sentiment qu'ils vivaient de grandes heures et qu'ils faisaient de l'histoire ou de la légende. Les foules rassemblées aux manifestations étaient les plus grandes qu'on eût jamais réunies, les plus ardentes, les plus sages pourtant. Cette conviction de leur propre grandeur jointe à celle de leur propre misère était bien belle ; elle frappait les étrangers qui en venaient à parler, avec le même naturel que les indigènes, du Rédemteur, de l'Exterminateur, du Lieutenant, sans que cette phraséologie passée dans les mœurs les choquât désormais.

Aussi, lorsque *l'Alarme* annonça, sur son ton habituel, que l'huissier allait saisir à une date qu'elle indiquait, les biens des Cadour pour les mettre en vente, à la requête d'un sieur Déléris et conformément à la loi, le préfet ne douta point que la nouvelle dût être connue aux quatre coins de la province et que le style enflammé du journal y produisît un terrible effet. Il s'informa aussitôt et se décida à rendre visite à son collègue du département voisin. Mais il le faisait en désespoir de cause. « Comment, se demandait-il, tandis que l'automobile qui le portait à Mazeval traversait les solitudes de la Montagne Noire, comment empêcher ce Déléris d'agir? Après tout, notre rôle, à nous préfets, est d'être les mainteneurs de la légalité. Cet individu ne fait qu'exercer un droit en réalisant d'ailleurs, très probablement, une affaire fructueuse. Comment l'en empêcher? S'il agit dans son propre intérêt, comme tout le fait présumer, il est certain qu'il ne m'écoutera pas... »

Son collègue, averti par téléphone, l'attendait. M. Galut était un homme petit, malingre, le cheveu et la barbe rares, l'œil bleu, d'apparence souriante mais d'un caractère froid, calculateur et prêt à tout pour remplir dans la limite de son pouvoir la mission qu'il considérait être la sienne et qui était d'accroître par tous les moyens à sa disposition la grandeur de la France. Il écouta Demaeckers avec attention et conclut :

— Mon cher collègue, je sais combien nos quatre collègues et vous dans cette malheureuse province avez de soucis. Pour ma part, j'en ai beaucoup moins, Dieu merci. Le Tarramagnou a fait quelques incursions dans mon département ; il est certainement approuvé

par la majorité de mes administrés et nul doute que si, aux prochaines élections, il se présentait ici, dans l'arrondissement qui touche à la Montagne Noire, il ne fût élu député. Mais enfin, l'estime et l'admiration dont il jouit actuellement chez nous sont toutes platoniques. La raison en est très simple : c'est que, malgré le manque de clientèle que cause à nos producteurs la misère de vos consommateurs, l'équilibre de notre industrie et de notre agriculture n'est pas mise en danger. Toute la région du Bourgnounac, par exemple, qui élève des porcs à peu près entièrement achetés avant la mévente des vins par votre Minervois, s'est mise cette année à élever des oies dont elle fait des confits qui trouvent facilement preneurs en Angleterre.

— Je suis heureux, dit Demaeckers avec quelque impatience, que vous ayez un beau tableau à me montrer, mon cher collègue. Mais je ne suis pas...

— Vous n'êtes pas venu pour cela, je m'en doute. Si je vous ai montré ce tableau, c'est tout simplement pour vous dire que, n'ayant rien à craindre, je pourrai aisément mettre à votre disposition les ressources dont je dispose en gendarmerie, en moyens de transports, etc... j'en informerai dès ce soir le ministère.

— Ah! ah! bien! Comme cela, je vous entends mieux, fit Demaeckers rasséréné. Mais avant de passer à la force, je veux essayer de la douceur. Jusqu'ici elle m'a réussi. Pour la première fois aujourd'hui, depuis que le Tarramagnou et moi nous temporisons, chacun de son côté, je me trouve en face d'une situation très difficile. Vous savez laquelle par mon coup de téléphone...

— J'ai convoqué ce Déléris puisqu'il est mon administré. Et il doit être arrivé à l'heure actuelle. Que comptez-vous que nous puissions faire? A mon avis, le mieux serait de le recevoir ensemble. Je ne le connais pas personnellement, bien que je sache qu'il est l'un des plus singuliers de mes Mazevalois et que j'aie suivi très attentivement l'étrange courbe de sa carrière. Vous me donnez donc une occasion que j'ai hâte de saisir.

Il sonna et, une minute après, Déléris était introduit devant les deux fonctionnaires.

— Monsieur, dit Galut, je vous remercie d'être venu si courtoisement à mon premier appel. Je sais que vous êtes un ennemi politique et je ne vous suis que plus reconnaissant de votre geste. Si, d'ailleurs, nous sommes en désaccord sur les moyens de rendre la France grande, unie et prospère, je suis convaincu que nous sommes d'accord sur...

— Je vous demande pardon, répliqua Déléris. Je ne suis ni votre ami, ni votre ennemi. Je n'ai point d'idée sur la France grande et prospère, n'ayant qu'une ambition : celle de préparer ici-bas mon salut

dans l'autre monde. Je m'y prends comme je sais, en respectant les formes et les coutumes ainsi que les lois du pays où Dieu a voulu que je vive. Pour le surplus, monsieur, je ne m'en occupe pas.

— Mais, politiquement...

— Politiquement, j'ai horreur des bouleversements, car je sais que l'ordre est difficile à établir et je trouve punissable tout fauteur de désordre. Qu'il y ait un gouvernement et qu'il gouverne. Voilà tout. Quant à ce gouvernement, que m'importent ses conceptions, du moment qu'il gouverne dans le vrai sens du mot ! Quel est le nôtre actuellement? Monsieur, je ne saurais seulement vous citer le nom de son président. Mais il me semble que tout marche normalement et cela me suffit.

Les deux préfets se regardèrent avec étonnement. M. Galut répliqua :

— Soit. Je vous avais pris pour un clérical antigouvernemental, mais, du moment que...

— Permettez. Je ne suis ni clérical, ni antigouvernemental. Je suis catholique : ce n'est pas une opinion politique, c'est une conviction religieuse.

— Bien. Laissons cela. M. Demaeckers, dont l'un de vos débiteurs est l'administré, désire vous parler.

— Il s'agit, dit Demaeckers, du sieur Hilarion Cadour, surnommé le Tarramagnou, le Rédempteur, etc... Vous avez pris contre lui, agissant comme fondé de pouvoirs de ses créanciers, des mesures incessamment exécutoires...

— Pas contre lui qui ne possède rien, mais contre son père, Justin Cadour.

— La saisie est annoncée pour une date prochaine. Vous n'ignorez pas la situation présente de cet Hilarion. On peut dire qu'il est à la tête d'une véritable armée et qu'il peut, à volonté, déclancher une émeute. Or, la saisie a été tambourinée dans tous les villages de mon département et des départements voisins, par les soins des comités de vigilance ; un journal, *l'Alarme*, a invité tous les paysans qui le pourraient, à venir y assister « pour voir s'ils y assisteraient les bras croisés ». Tous les grands journaux régionaux ont reproduit l'article de *l'Alarme*. Votre geste risque donc de provoquer les plus graves désordres. Je vous demande de patienter.

— Monsieur le préfet, je vais vous poser une question : Qui est au-dessus des lois?

— Personne, évidemment.

— Eh bien, suffirait-il donc que ce Tarramagnou fût en révolte ouverte contre la loi pour que celle-ci se déclarât vaincue? Vous me

répondrez : il y a des cas d'espèce. Non. La loi est la loi. Il faut la faire appliquer.

— Comprenez-moi, monsieur Déléris. La loi est la loi et nous saurons la faire appliquer. Pourtant, estimez-vous sage de risquer des désordres, peut-être une effusion de sang, alors qu'une remise de la saisie suffirait à tout éviter?

— La loi est la loi, monsieur le préfet. Vous occupez-vous des conséquences que cette remise de saisie peut avoir pour les créanciers, pour les orphelins que je représente, pour moi? Non. Toutes vos attentions vont à un homme qui se met lui-même hors la loi ; un anarchiste qui fait de l'agitation et qu'on laisse tranquille ; un impie qui détourne de leurs sens tous les enseignements de l'Évangile et qu'on appelle le Rédempteur ; un paillard qui fait scandale avec une malheureuse que vous ne songez pas à sauver, préoccupés de sauver son séducteur ; un imposteur qui ensorcelle un demi-fou qu'on devra bientôt enfermer, tandis que le vrai coupable reste en liberté. Ah ! monsieur le préfet, appliquez la loi, je vous en prie ; et ce Tarramagnou ne restera pas longtemps dehors.

— Monsieur Déléris, dit Galut sèchement, une dernière fois : voulez-vous, oui ou non, attendre pour cette saisie?

— Non, monsieur le préfet.

— Monsieur Déléris, c'est entendu. Il ne me reste plus qu'à vous remercier.

Les trois interlocuteurs se levèrent. Galut fit un petit signe à Demaeckers qui, inquiet, eût préféré tenter quelque autre moyen de convaincre ce fanatique avant d'abandonner la partie.

— Au revoir, monsieur Déléris, disait Galut, au moment où le vieil homme arrivant à la porte se retournait pour s'incliner devant lui. Au revoir... A propos, ajouta-t-il négligemment, je dois vous dire que j'ai décidé de fermer votre orphelinat.

Déléris, qui avait déjà ouvert la porte, la referma, jeta un regard sombre au préfet et dit à mi-voix :

— Je n'ai pas entendu?

— Si, monsieur Déléris, et vous avez compris.

— C'est un abus de pouvoir. Je suis en règle. J'introduirai une action en référé. Ce sera l'affaire de huit jours. Vous ne savez pas à qui vous parlez. Vous m'aurez ennuyé, mais j'aurai le dernier mot. On se moquera de vous.

Tout cela fut dit aussi à mi-voix, entre les dents, sur un débit saccadé et rapide.

— Vous êtes en règle quant à l'orphelinat lui-même qui est d'ailleurs bien tenu. Mais non quant à la loi sur les congréga-

tions non autorisées. Votre personnel tout entier y est assujetti.

— C'est possible, mais la tolérance est de règle et de fait actuellement. Consultez le ministère de l'Intérieur.

— Inutile, monsieur Déléris, je ne consulterai point : j'agirai. D'ailleurs, remplacez votre personnel immédiatement et je vous laisserai tranquille. Je reconnais qu'il serait vraiment dommage de fermer une institution aussi charitable, si habilement dirigée, et qui, par surcroît, ne coûte rien à l'État ni au département.

— Vous voyez ! et d'ailleurs, que feriez-vous de ces malheureux enfants?

— Oh ! cela, c'est simple. Il y a des instructions précises pour des cas semblables ; la répartition entre les asiles départementaux est minutieusement réglée ; ne vous faites pas de mauvais sang. Le mieux, voyez-vous, c'est que vous remplaciez tout de suite votre personnel.

— Mais, monsieur le préfet, c'est impossible. Ces religieux ne nous coûtent que le vêtement et la nourriture. Rien, pour mieux dire. Vouloir les remplacer par des laïcs, ce serait vouloir fermer mes portes. Pourquoi donc avez-vous pris cette décision, monsieur le préfet?

— La loi est la loi. Qui est au-dessus des lois, monsieur Déléris?

— Ah, ah ! fit le vieillard qui tomba sur un fauteuil. Est-ce que je comprends? Est-ce que j'ose comprendre?

— Il n'y a rien à comprendre, monsieur.

— Quand avez-vous pris cette décision, monsieur le préfet?

— A l'instant, monsieur.

— Alors j'ose comprendre, n'est-ce pas? Chantage?

— Allons, allons... Marchandage tout au plus. Marchandage.

— Soit. Vous êtes les plus forts. Que voulez-vous exactement? demanda Déléris en soupirant.

— Monsieur Demaeckers vous l'a déclaré tout à l'heure : nous voulons surseoir à la saisie des biens de Justin Cadour.

— J'y pense, fit Demaeckers. De certains renseignements qui me sont parvenus, il semble résulter que Justin Cadour ne serait pas entre les mains de son fils la marionnette que nous avions cru tout d'abord. D'une part, la situation nouvelle du jeune Cadour n'a pas grandement impressionné ce vieillard plus préoccupé de sauvegarder l'intégrité de son bien que de tomber en admiration devant l'élévation subite d'un Rédempteur sur qui il sait, sans doute, à quoi s'en tenir. D'autre part, il n'a plus, me dit-on, cette sorte de fatalisme qu'il avait toujours montré : l'approche du péril a révélé dans ce vieillard...

— N'en doutez pas, fit Déléris. La plupart des vieux croquants sont de cette même famille.

— Dans ces conditions, je me demande si on ne pourrait pas traiter avec lui, puisqu'il est, en réalité, le vrai propriétaire...

— Sans doute. Même légalement on ne peut traiter qu'avec lui, cette question étant entièrement indépendante d'Hilarion.

— Je m'entends. Combien vous est-il dû, monsieur Déléris?

— L'ensemble des créances que je représente s'élève à la somme de 96 000 francs. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il existe d'autres créances que celles-là.

— Il est donc convenu que vous attendrez... Voyons... Six mois. Six mois suffiront. D'ici là nous aurons vu clair. L'abcès est trop proche de la maturité pour ne pas crever bientôt. D'ailleurs, il est possible, soit que je vous demande tout d'un coup d'agir immédiatement, soit que je vous demande de céder vos créances à une personne que je vous désignerai.

Déléris poussa de hauts cris. Attendre six mois, c'était se ruiner! Mais quand il vit ses interlocuteurs bien décidés, il se calma et ce fut de sa voix habituelle qu'il conclut :

— C'est donc entendu. J'ai votre parole, monsieur Galut, en ce qui concerne mes religieux?

— Vous l'avez.

— Elle me suffit. J'attendrai, comme vous me le demandez, pour la saisie. Toutefois, je solliciterai l'autorisation de réaliser une des promesses de vente qui m'ont été consenties par Justin Cadour ; il s'a td'une grande grange que je lui ai louée et qui renferme la paille et le grain que j'ai récoltés et que je n'ai pas encore vendus, dans les diverses fermes du Candobre qui appartiennent à mes commettants.

— Cela, c'est une autre question, et qui ne regarde que vous.

— Bien, messieurs, je vous remercie.

Déléris prit congé et se retira.

— Quel est votre plan? demanda Galut à son collègue.

— Il est fort simple. D'abord, je conjure l'émeute que je redoutais : plus de saisie, plus de prétexte à la révolte. Ensuite, je tiens la menace suspendue au-dessus des Cadour. Le jeune ne s'inquiétera guère, mais le vieux lui fera la guerre. Enfin, suivant les circonstances, je fais racheter leur propriété par Hyacinthe qui conclura un nouvel arrangement avec le vieux, ou bien je la laisse saisir par Déléris.

— Quel est l'avantage du rachat par Hyacinthe?

— Le suivant : des indiscrétions annonceront à la presse que les Cadour ont été sauvés de l'expropriation par un instrument du gouvernement. On en conclura...

— Qu'Hilarion a troqué son influence contre son bien. Il sera coulé. Cela me paraît excellent. Mais cet Hyacinthe?

— Un instrument, en effet ; un ancien brave homme que des écarts de conduite ont mis entièrement dans les mains de nos bons amis de la police.

— Mais l'argent? Crédits spéciaux? fonds secrets?

— Beaucoup plus simple. La manne des Chauchards qui veulent des crachats et sont prêts à acheter une propriété ou à vendre un yacht pour les intérêts supérieurs de l'État, s'imaginant participer ainsi aux secrets du pouvoir et au pouvoir lui-même. Vous connaissez bien cela, voyons !

— Je n'y pensais plus. D'ailleurs, c'est l'affaire de l'Intérieur. Et l'exécution par Déléris?

— Cela, c'est la solution désespérée ou normale suivant le cas. Si la situation évolue rapidement, il se peut que, avant que le moment opportun se soit présenté, le Tarramagnou en soit déjà arrivé au Capitole ou à la Roche Tarpéienne. Dans le premier cas, nous n'avons plus rien à ménager et il faut le combattre par tous les moyens. Cette saisie qui déchaînera une émeute à laquelle sont résolus nos adversaires, mettra tous les torts de son côté et lui fera d'ailleurs une déplorable réputation dans tout le monde de la petite bourgeoisie qui est avec lui jusqu'aujourd'hui, mais pour qui le mot *faillite* signifie dissipation. Dans le second cas, à quoi bon sauver un condamné et dépenser de l'argent qui peut nous servir par ailleurs? Il n'y a qu'à laisser les choses suivre leur cours.

Galut réfléchit un instant.

— Tout cela me paraît très bien, dit-il, mais j'y vois une objection : 96 000 francs c'est une somme relativement petite. Qui vous dit que, dès qu'on connaîtra la situation embarrassée d'Hilarion, il ne se trouvera pas quelques riches propriétaires de vignobles pour se cotiser et le dégager?

— C'est déjà fait, mon cher collègue. Les riches viticulteurs sont nombreux ; ils ne vivent, il est vrai, presque tous, qu'en mangeant leur capital ; ou du moins en mettant de l'argent frais chaque année dans leur exploitation. Car, depuis quelque dix ans, les vignes leur coûtent au lieu de leur rapporter.

— Au fond, l'argumentation du Tarramagnou est parfaitement exacte sur ce point?

— Oui, mais enfin il reste tout de même des propriétaires qui ont beaucoup d'argent. Dès la publication faite par *l'Alarme*, une quinzaine d'entre eux ont déclaré qu'ils garantissaient la somme nécessaire ; ils ont ouvert une souscription où ils s'inscrivaient chacun pour mille francs, se réservant de parfaire le total que vous savez s'il n'était pas atteint avant la date de la saisie. Or, dès le lendemain,

il paraissait dans *l'Alarme* une lettre où le Tarramagnou déclarait noblement ne vouloir profiter en rien, même pour un centime, d'un mouvement déclanché par la misère de ses frères. Que la prétendue justice, c'est-à-dire l'iniquité, suivît son cours ! Lui et les siens loueraient leurs bras s'il le fallait. Ah ! il est vraiment pur, ce garçon. Et, au fond, sa cause est bonne. Mon impuissance m'agace et me confond ! Mais, que voulez-vous? L'ordre, d'abord ! est-ce vrai?

Demaeckers posa la question d'un air moins assuré qu'il n'eût convenu. Mais Galut lui répondit avec fermeté :

— Un grand pays ne se développe que dans l'ordre. Ce Tarramagnou représente le désordre, l'anarchie, l'émeute, la sécession. Par tous les moyens, il faut obtenir l'ordre, vous avez bien raison.

Demaeckers sortit en soupirant. Cependant, Galut retournait à sa table de travail et s'asseyait en répétant tout doucement, sans violence, mais d'un ton convaincu :

— Oui, l'ordre. Par tous les moyens.

Mais, rentré chez lui, Déléris n'avait pu se résoudre à octroyer six mois de tranquillité à ces Cadour qu'il exécrait à présent. Il écrivit à Justin une lettre compliquée où il lui déclarait que par bonté chrétienne il consentirait à remettre de quinze jours en quinze jours pendant quelques mois la saisie annoncée, sans réclamer provisoirement le moindre paiement, si, au terme de chacune de ces périodes, le Tarramagnou avait marqué un amendement sensible. Il savait bien qu'Hilarion ne pouvait se dégager d'un seul coup, mais peut-être, peu à peu...

D'ailleurs, Déléris informait aussi le vieillard qu'il s'était mis d'accord avec Liotte, qu'il se chargeait de l'avenir de celle-ci et de son enfant, tous deux si lâchement abandonnés, et qu'elle gagnerait Mazeval aussitôt après ses couches ; il se faisait fort de lui trouver un mari qu'elle n'aurait jamais osé espérer... Pourtant, si Hilarion montrait son désir de s'améliorer, et par là de s'assurer la future propriété des biens de son père (et c'était à dire de moyens d'existence honorables et suffisants pour une famille) il ne voyait pas d'inconvénient à rendre sa parole à Liotte.

La lettre arriva chez les Cadour au petit matin alors qu'ils trempaient leur quignon de pain bis dans la chicorée brûlante. Le piéton but avec eux puis s'en alla.

Justin mâcha et remâcha cette prose, sans dire un mot ; enfin, il tendit la lettre à Hilarion. Le jeune homme la lut en donnant malgré lui des marques du plus violent mépris. Puis il la rendit à son père, et, les coudes sur la table, réfléchit longuement. Il se décida à se lever. Il hésita encore. Il regarda autour de lui, soupira.

Il fit un sourire d'amertume et tout à coup résolu, se rendit

chez Liotte. Mais la porte demeura obstinément close. Comme il s'en retournait, il rencontra Roucassous.

— Je venais te chercher, dit le berger. As-tu oublié que nous avons une réunion à Castans ce soir?

— Non, mais je me demande si je vais venir.

— Que me dis-tu là, Tarramagnou?

— Tu as bien entendu. Eh! pourquoi irais-je? Tu sais bien, homme à secrets, tout ce qu'on dit contre moi dans ce pays?

Roucassous désigna du menton la maison de la jeune femme :

— Elle ne veut toujours plus venir, celle-là? ni que tu viennes?

— Il y a longtemps qu'elle ne répond plus à mon appel, tu le sais.

— Alors, il suffit qu'elle ait changé d'idée pour que tu changes aussi, pauvre homme? Es-tu devenu un valet de femmes?

— Berger, je crains pour le bien de mes vieux en ce moment.

— Ne le défends-tu pas en défendant celui de tous?

— Comprends-moi. Déléris les pourchasse. Si je continue ma propagande, ce n'est pas pour les faire bien voir de lui.

— Tu ne t'imagines pas qu'il les épargnera davantage si tu cesses ta propagande, naïf? Et puis, il y a quelque chose de plus ou de moins là-dessous. Autrefois tu ne te préoccupais pas de tous ces *et cætera*. On n'avait pas besoin de te remonter ; tu étais prêt à tous les sacrifices.

— Je veux bien me sacrifier, moi, dit Hilarion avec désespoir. Mais, ai-je le droit de sacrifier les autres?

— Qui, les autres?

— Mon... mon père. Ma... ma mère. Mes frères et sœurs.

— Mon... mon... ma... ma... Allons, Tarramagnou, je comprends, va. C'est l'héritage intact que tu veux garder pour quelqu'un à venir...

— Je te jure...

— Ne jure pas. Il faudrait être bien *nescio* pour ne pas s'apercevoir des choses qui crèvent les yeux. Regarde donc le visage de Liotte, ces traits tirés, ce teint qu'elle n'a jamais eu. Allons, garçon, la chose est claire. Eh! tant mieux! Ton enfant ne sera que plus beau d'être né de l'amour, le proverbe le dit. Il faut qu'il ait un autre sort que le nôtre. Défendons-le avant même qu'il naisse. Allons atteler, Tarramagnou.

Comme ils arrivaient à l'embranchement de Pradelles, le berger montra à son compagnon un tilbury qui venait de la direction de Mazeval.

— Reconnais-tu cet attelage?

— Ma foi, non.

— Que tu as peu d'observation, pauvre de toi! Regarde cette jument. Et l'homme sur le tilbury?

— Je ne sais qui il est.

— Il a fait raser sa barbe. C'est Guirand de Cagnac. Depuis des mois, il suit toutes nos réunions.

— Tu ne m'en avais rien dit.

— Pourquoi faire?... Cet homme a un sentiment pour Liotte, ça crève les yeux. Si tu crois qu'elle, elle ne s'en est pas aperçue? Qui sait si ce n'est pas là la raison pour laquelle elle n'est plus venue?

— Dirais-tu vrai, berger?

— Eh! probable.

— Ce serait pour décourager les espoirs de ce fou qu'elle?... Chère Liotte! dit le jeune homme sur un ton joyeux.

— Non, pauvre sot. Est-ce qu'on sait jamais avec les femmes? Je préfère croire qu'elle ne veut plus paraître devant lui ni devant toi, toute marquée et enlaidie... Oh! ne te fâche pas. Tu sais, les femmes les plus vertueuses, aiment à plaire. Liotte est une femme qui ne pense pas à la bagatelle; elle est honnête et brave; seulement, elle a ses coquetteries, dame. S'il n'y avait que ça... En attendant, le Guirand ne rate pas une de nos conférences. Il était venu pour Liotte d'abord. Mais si tu veux mon sentiment, ce garçon vient maintenant depuis longtemps pour la cause. Tu ne te rappelles pas la fois qu'il t'a baptisé Rédempteur? C'était un éclair. Maintenant il possède la lumière. Je l'observe, moi, pendant les discussions. Il est ému, ce richardasse; il écoute; il comprend notre malheur. Je ne serais pas étonné que quelque jour... Enfin, suffit.

— Et si c'était tout simplement un espion de Déléris? Après tout, Déléris a intérêt à savoir ce que devient notre mouvement, eh? C'est contre ses gros patrons qu'il est dirigé; c'est le pain de ses orphelins qu'il compromet. Alors?

— Ah! fit le berger, ébranlé, tu crois, vraiment? Et pourquoi pas? ajouta-t-il après un instant de réflexion.

Puis avec un sourire narquois :

— La jalousie dépoisse bien les yeux.

— La jalousie? la jalousie? s'écria le Tarramagnou subitement, tremblant de colère. Eh! que veux-tu que me soit une femme qui n'a pas de cœur, rien que des idées, qui change de ces idées comme de chemise, qui coquette avec un fou? Y penses-tu, berger?

— Mâtin, quelle colère!

— Eh! sans doute, tu me tires de mes gonds, aussi. Je m'en moque, de cette femme.

— La preuve, c'est que, si je n'avais pas insisté, tu ne serais pas venu à Castans uniquement parce que Liotte voudrait te détourner du mouvement.

— Et la preuve, Roucassous, c'est que je suis venu et bien venu. Il s'agit maintenant de tailler et de coudre solidement. Adieu les amusettes. Tu vas voir, berger, quel travail nous allons faire et quel bouillie va cuire.

Il parlait avec une ardeur sauvage.

— Voilà l'origine des grandes choses, fit l'autre d'une voix pleine d'ironie et de méchanceté. Par amour, par dépit. Cette garce de femme qui t'avait entraîné t'aurait pareillement retenu si la vue du concurrent ne t'avait aiguillonné. Enfants que nous sommes tous, nous autres hommes. Le plus grand n'est qu'un pantin.

— Un pantin, dis-tu, berger? s'écria douloureusement le Tarramagnou. Veux-tu que je fasse sans tiraillement le sacrifice de mon bien, de mon amour, du bien-être de cet enfant qui va venir? Bon, je l'ai fait. Mais admets que j'aie des excuses aux hésitations que tu as raillées.

Roucassous siffiota avec impatience.

— Nous avons autre chose à faire que des parlotes. Il faut, maintenant que le mouvement est organisé et que tout le monde est convaincu que nous pourrons agir, il faut agir. C'est le moment. Il ne reste plus qu'à mobiliser, comme disent les militaires. Toi qui es savant, prépare quelque chose ; je te donnerai mon avis.

— Oui, répondit Hilarion en fouettant si brusquement sa bête qu'elle rua entre les brancards, oui, sacrebleu, mobilisons, préparons la Révolution. Il faudra marcher ou crever et si le gouvernement ne marche pas, nous mettrons le feu partout.

— A la bonne heure, dit le berger. Je vois que tu es redevenu raisonnable.

TROISIÈME PARTIE

I

Les événements, sous l'impulsion du Tarramagnou, allaient se précipiter. Ce fut quelques jours après cette scène qu'eut lieu la manifestation de Noirpignon étudiée depuis des semaines par la Fédération qui demandait encore un mois pour achever la mise au point de cette démonstration. « Assez attendu, dit Hilarion, il faut qu'on sente dès à présent notre force et d'une manière décisive. Une réunion à Noirpignon tout de suite pour représenter toute l'armée des gueux, définir d'une façon complète nos revendications et le terme que nous accordons aux pouvoirs publics. Une seconde réunion à l'expiration

de ce délai, celle-ci à Couzan, pour prendre acte de la carence du gouvernement ou des résultats heureux qu'il aura obtenus entre temps. A l'issue de cette réunion, sera proclamée la paix ou la guerre... Mais il est nécessaire que le meeting de Couzan soit réellement représentatif du nombre que nous formons ; s'il n'y a pas à Couzan un million de gueux, c'est que nous aurons fait faillite... Pour obtenir ce résultat il faut en faire comprendre l'importance à tous. Dès que les paysans sauront que le spectacle de leur multitude, c'est-à-dire de leur puissance, est de nature à impressionner le gouvernement, ils laisseront tous leurs travaux et viendront par familles entières. Donc, propagande, propagande. Déjà, d'ailleurs, il faut que la manifestation de Noirpignon, que nous préparons depuis si longtemps, apparaisse comme l'esquisse de celle qui suivra. A Noirpignon, nous devons faire comprendre à ceux qui viendront qu'ils n'ont fait en venant que la moitié de leur devoir ; l'autre moitié consiste à emmener avec eux ces tièdes et ces hésitants qui ont besoin d'être entraînés. »

Comme d'habitude, les autorités étaient prévenues. Tout en effet continuait de se passer au grand jour. La salle de la Fédération était, à Vic, ouverte à tous. Les membres des comités entraient et sortaient sans autre contrôle que celui de l'amitié. Les lettres les plus importantes étaient lues ou dictées à haute voix. Les mandats qui affluaient de tous les points sensibles au mouvement : Champagne, Bourgogne, Bordelais, Algérie, étaient enregistrés publiquement par le trésorier Bournazel, devenu le meilleur collaborateur d'Hilarion et qui avait pour besogne l'organisation matérielle du mouvement. De temps en temps, des figures étrangères étaient repérées ; on adressait aussitôt aux intrus quelques paroles en langue d'oc qui avaient pour effet de faire disparaître « ceux de la secrète » ignorant généralement des dialectes du pays. Nulle autre préoccupation. Les comités les dédaignaient. Ils ne voulaient pas d'étrangers à la région ; et ils ne craignaient pas les faux frères.

Il y en avait cependant, cela va sans dire, et de nombreux. Ceux-là renseignaient la préfecture. A peine Demaeckers était-il rentré à Couzan qu'il connaissait dans le détail les derniers entretiens des fédérés de Vic et les intentions du Tarramagnou. Il ne crut pas d'abord à la réussite d'une manifestation à Noirpignon. Le chef-lieu des Cévennes Méridionales, situé à l'extrême ouest de la région conquise par les agitateurs, lui paraissait trop éloigné, limitrophe des pays indifférents, difficile d'accès. Mais les rapports déjà affluaient. On lui signalait que de villages comme Pouzol situés à deux cents kilomètres de Noirpignon, des paysans avaient décidé de partir en caravane le lendemain afin de pouvoir arriver le dimanche matin à l'en-

droit fixé par les organisateurs. Le service des ponts et chaussées faisait connaître de son côté que des péniches nombreuses remontaient de Cette le canal du Midi chargées de voyageurs ; des délégations de divers comités de vigilance étudiaient en commun les moyens de transporter au minimum de frais les manifestants.

— Bien, dit Demaeckers ; que des exaltés comme les gens de Pouzol se rendent à Noirpignon à pied, je veux bien l'admettre ; mais ils ne seront pas très nombreux. Que les habitants de Mèze, de Balaruc, de Bouzigues, de Cette, profitent des péniches qui remontent à vide le canal, allant chercher les futailles des fabricants agenois ou toulousains, je le veux encore, mais tout cela ne fait pas grand monde. Le vrai moyen de transport, le seul c'est le train. Et nos pauvres bougres n'ont pas le sou pour en user.

Mais le soir même un ingénieur de la Compagnie des chemins de fer du Midi demandait à lui parler. Immédiatement introduit, il exposait que de toutes parts des chefs de gare du réseau écrivaient à la Direction des lettres concordantes et fort alarmantes. Les délégués des comités de vigilance étaient venus les informer que tel jour, au train de telle heure, il faudrait compter sur un nombre de voyageurs qu'ils fixaient approximativement. Ils les invitaient à prendre leurs précautions en conséquence et à disposer du matériel nécessaire ; ils ne garantissaient pas l'intégrité des installations, ni la sécurité du personnel de la gare au cas où tous les voyageurs ne pourraient être emmenés. Plusieurs chefs de gare ayant demandé comment il serait procédé à la distribution des billets pour une si grande foule et s'il ne valait pas mieux les délivrer d'avance pour prévenir tout désordre et tout retard, il leur avait été répondu par les comités qu'ils n'eussent pas à se préoccuper de cette question, tous les arrangements devant être pris en haut lieu et les ordres devant leur parvenir à temps. Quelques-uns de ces chefs de gare s'étant enhardis jusqu'à demander ce qui se passerait si ces ordres ne leur parvenaient pas, on leur avait répondu que « rien n'empêcherait le peuple souverain de se rendre à ses comices ».

De fait, le Tarramagnou accompagné de quelques-uns de ses collègues de la fédération s'était présenté le matin même au service du Trafic et avait demandé à parler à l'ingénieur en chef. Celui-ci n'avait pas cru devoir se dérober.

— J'ai donc répondu à ce... Rédempteur, raconta-t-il au préfet. Il a été, je dois le dire, d'une courtoisie parfaite, mais terriblement net. On m'avait beaucoup parlé de sa douceur ; mais, où d'autres ont vu un Messie de consolation, j'ai deviné un prophète de guerre. Peut-être a-t-il changé depuis le début de sa mission. Toujours est-il

que c'est d'un ton très ferme qu'il m'a déclaré à peu près ceci : « Monsieur l'ingénieur en chef, nos comités n'ont pas l'habitude de cacher leurs faits et gestes. Nous organisons, vous le savez, pour dimanche prochain, une manifestation à Noirpignon. Cette manifestation sera suivie, trois semaines après, d'une nouvelle manifestation à Couzan. Notre fédération veut, je dis *veut*, que tous les paysans désireux d'y assister, puissent y assister. Il n'y a qu'un moyen efficace de transport, c'est le train. En effet, la région où s'accomplit notre mouvement est fort étendue et il ne faut pas compter que tous nos adhérents puissent se rendre au rendez-vous à pied ou en charrette. Reste donc le chemin de fer. Il est de mon devoir de vous signaler que le cultivateur est convaincu d'avoir le droit d'user gratuitement de ce mode de locomotion pour le cas exceptionnel de ces manifestations. Je nourris la Compagnie, dit-il, il est juste qu'elle m'aide aujourd'hui ; c'est l'équité, mais c'est aussi l'intérêt de la Compagnie. Supposez que le nombre des voitures que vous mettrez à la disposition des manifestants soit insuffisant ; supposez que le contrôle des billets soit rigoureux. Il est hors de doute que les têtes s'échaufferont et que nous devrons assister, impuissants, à des scènes de violence que, d'avance, nous réprouvons et dont vous porterez toutes les responsabilités. Je viens donc vous demander, dans un souci d'ordre et d'humanité, de prendre vos mesures pour que le matériel suffise au trafic et que nul des manifestants ne soit inquiété. »

— Diable ! fit le préfet.

— Oui, monsieur le préfet, reprit l'ingénieur en chef, voilà en substance le petit discours qui me fut tenu par le sieur Hilarion Cadour, d'une voix égale mais sur un ton singulièrement assuré. J'ai aussitôt demandé des ordres à la Direction de l'Exploitation de notre Compagnie à Bordeaux ; on m'a répondu par téléphone de vous voir et de me concerter avec vous.

— La situation me semble effectivement grave, dit Demaeckers. Disposerez-vous, le cas échéant, du matériel roulant nécessaire?

— J'ai encore trois jours avant la manifestation. Je puis faire venir directement de Bordeaux et de Toulouse assez de voitures, j'espère... En tous cas, à défaut de voitures, j'aurai toujours des fourgons.

— Il n'y a pas à hésiter, monsieur l'ingénieur en chef, dit Demaeckers en soupirant, il faut céder ; il va sans dire que je vous couvre entièrement vis-à-vis de votre administration qui, d'ailleurs, me paraît prendre la chose comme il convient ; c'est-à-dire avec une ample provision de sagesse. Agissez donc dans le sens que je vous indique et n'oubliez pas de prévenir le Tarramagnou.

— Cela ne ressemblera-t-il pas à une capitulation, monsieur le préfet?

— C'est possible. Mais j'aime mieux prévenir que guérir. La répression d'un désordre, dès qu'elle est résolue, on ne sait jamais comment elle tournera. Il vaut mieux un recul qui ressemble à une capitulation qu'une répression qui ressemble à un massacre.

Il congédia l'ingénieur et entreprit la rédaction d'une note de presse destinée à informer le public que, d'accord avec les autorités, la Compagnie des chemins de fer du Midi prenait toutes ses dispositions en vue d'assurer le transport de tous les citoyens désireux de participer à la manifestation de Noirpignon. Les pouvoirs publics tenaient à montrer de cette manière leur sollicitude aux cultivateurs ; ils désiraient en outre faciliter toute mesure capable de permettre l'étude en commun des remèdes à apporter à la pénible situation présente.

— Je ne me fais pas grande illusion sur l'effet de telles notes, murmura le préfet pour lui-même avec un sourire résigné ; mais enfin elles aident ceux de nos amis dont le cœur est déchiré entre le mouvement et la loi, à convaincre ou plutôt à tenter de convaincre les mutins qu'on peut s'entendre avec nous et que nous sommes des libéraux de bonne foi.

Il avisa le ministère de l'Intérieur par téléphone de ce qui venait de se passer et se mit aussitôt en rapport avec ses différents collègues de la contrée. Tous se déclarèrent soulagés par la décision de la Compagnie. Le préfet des Cévennes Méridionales, Carrayon, se montrait toutefois fort inquiet :

— Que voulez-vous ! lui dit Demaeckers, fais ce que dois, advienne que pourra !

— Que vous en parlez à votre aise, vous, répondit Carrayon qui était irascible ; on voit bien que ce n'est pas à Couzan que se fait la manifestation de dimanche.

— Eh non, mais c'est là qu'aura lieu celle du mois prochain, mon pauvre ami. Et elle ne sera pas plus drôle, allez ! Car le gouvernement n'aura, d'ici lors, rien obtenu de solide pour ces gens-là et ils ne lui pardonneront pas.

— C'est vrai. Excusez mon mouvement d'humeur.

— Je vous comprends assez, c'est bien naturel. Avez-vous tout ce qu'il vous faut?... Comme troupes?...

— Trop n'en faut. Ces gens sont irritables. Les troupes sont déjà elles-mêmes fortement contaminées par leur propagande. Avec ce recrutement régional, je crains qu'elles ne nous soient plus redoutables qu'utiles. A dire vrai, je ne compte que sur les gendarmes. Mais craignez-vous vraiment des désordres?

— Pas positivement. Jusqu'ici le Tarramagnou a bien tenu en main ses fidèles. Cependant, il me semble qu'il devient dur et se prépare à toute éventualité. Je m'occupe de lui, d'ailleurs et j'ai à un pétard prêt pour le moment voulu. Néanmoins son attitude m'inquiète.

— Comment expliquez-vous cette évolution subite du Tarramagnou vers les solutions de violence?

— Déceptions d'ordre privé ; entraînement de ses propres troupes ; crainte de se voir dépassé... Le député Parril fait de la démagogie à outrance. Il voudrait bien de lieutenant devenir chef et ne conserver le Tarramagnou que comme drapeau. Mais Hilarion ne se laisse pas faire. Vous le connaissez?

— Non.

— Il viendra sûrement vous voir avant la manifestation.

Le samedi, en effet, vers les cinq heures de relevée, le Rédempteur accompagné de Roucassous se faisait annoncer à la préfecture de Noirpignon. Carrayon qui s'attendait à reconnaître le visage extatique, radieux, candide que montraient les cartes postales datant des débuts du mouvement, eut devant lui un homme sombre, froid, farouche qui l'intimida.

— Monsieur, lui dit cet homme, qu'est-ce que ce déploiement de troupes dans votre ville? Prenez-vous les paysans de notre pays pour des malfaiteurs?

— Non, certes, répondit le préfet. Mais ne jugez-vous pas que dans les foules il peut se glisser, au milieu des plus honnêtes gens, de la crapule?

— De celle-là nous nous chargeons. Les comités de vigilance ont leurs commissaires. La foule est groupée en délégations au sein desquelles chacun connaît son voisin. Tout intrus est surveillé. Soyez assuré que la fripouille ne se mêlera pas à nos manifestants. Je vous prie donc de faire disparaître purement et simplement ces troupiers dont la seule présence nous est une provocation.

— Et qui me dit, monsieur, que vos braves gens, dans un moment de colère, ne brûleront pas la préfecture qui représente pour eux ce gouvernement dont ils se croient le jouet?

— Je vous donnerai deux membres du comité de Vic. Tout le Midi les connaît, de la Montagne Noire aux Pyrénées et à la mer. Vous serez plus en sûreté derrière eux que derrière trois mille baïonnettes.

Carrayon hésitait.

— Allons, monsieur le préfet, sommes-nous d'accord? dit Hilarion d'un ton dur.

— Je cède, monsieur. Vous voyez de quelle bonne volonté nous...

— La troupe va donc rejoindre ses casernes. Autre chose. On nous

signale que la petite station de Vilargues a été démolie par la foule, le chef de gare n'ayant pas suivi les instructions qui lui avaient été données au sujet des...

Carrayons interrompit son interlocuteur :

— Hélas ! Je suis au courant de ce regrettable incident et j'en ai eu l'explication. Il s'agit d'une erreur : les bureaux avaient oublié, par une inadvertance inexplicable, de prévenir cette station.

— J'espère, fit Hilarion d'un ton sarcastique, qu'elle est la seule dans son cas. Voyez, monsieur le préfet, à quels excès nous risquons de nous porter?

Il ajouta, après un moment de silence :

— Cette leçon est-elle insuffisante?

— Que voulez-vous dire?

— Vous moquez-vous? Qu'est-ce que cette course de taureaux que vous avez laissé ou fait organiser pour demain à l'heure même des discours. Voulez-vous que les manifestants brûlent les arènes?

Il se mit à rire d'un air désespéré :

— Ou préférez-vous que ce soit la troupe? La troupe ! ajouta-t-il douloureusement.

Carrayon était stupéfait de ce ton poignant, de cet égarement subit.

— Qu'avez-vous? murmura-t-il.

— Vous ne le voyez pas? dit Roucassous. En avez-vous de la chance, monsieur le préfet, de trouver devant vous un homme d'un cœur pareil. Il saigne rien qu'à l'idée que demain la troupe sera tout entière avec nous, que c'est elle qui brûlera les arènes à notre place s'il le faut. Eh ! il sera pourtant bien nécessaire de t'habituer à cette idée, mon pauvre Hilarion. Rien à faire contre : la flûte finit toujours par se joindre au tambour. L'habillement rouge n'empêche pas les gars d'être nés dans le Candobre ou le Minervois. Ils viendront à nous. Eux d'abord, ceux d'ici. Et puis, de partout ! Oui, préfet, ceux de partout. On vous balaiera tous !

Le Tarramagnou leva la main.

— Tais toi, Roucassous. Monsieur le préfet, avez-vous songé à assurer un gîte à tout ce peuple?

Il alla à la fenêtre, leva les rideaux. De tous côtés, les paysans arrivaient. La promenade devant la préfecture était déjà noire de monde.

— Toute la soirée, il en arrivera. Toute la nuit. Toute la matinée de demain. Ils portent de quoi manger ; pas grand'chose : ce sont des misérables. Mais où dormiront-ils? Ceux qui viennent de Pouzol, qui auront deux cents kilomètres dans les jambes, où les ferez-vous coucher? Et s'il pleuvait, où les abriteriez-vous?

— Ce n'est pas moi, dit Carrayon, qui ai organisé la manifestation. N'avez-vous pas de fourrier?

— Voilà une parole peu généreuse. J'ai tenu le même discours à votre archevêque tout à l'heure, le vieux cardinal de Croizières. Les jardins de l'archevêché, l'ancien monastère des Barnabites, la cathédrale resteront ouverts toute la nuit. Le maire nous ouvre les halles, le théâtre, les abattoirs.

— Mais, moi, je n'ai rien !

— Si, vous avez les communs de la préfecture. Je vous donne ma parole que rien ne sera touché. Ouvrez-nous-les.

— Monsieur, j'ai foi en votre parole, dit Carrayon. Disposez des communs et des jardins.

— Je vous remercie. Je voulais le geste ; il me suffit que vous l'ayez fait. Prêtez-moi simplement la caserne désaffectée du quartier Coriandre... Oui?... C'est bien. Au revoir, monsieur le préfet. Et surtout, pas de soldats ! Au moindre accroc, faites prévenir notre permanence. La présence de quelques-uns de nous vaudra mieux, comme je vous l'ai dit, qu'un régiment. Et si vous voulez m'en croire, tâchez que les bâtiments de la préfecture ne montrent pas la seule façade morne de ville. Pavoisez.

Les deux visiteurs sortirent. La nuit tombait, mais les soirées de septembre sont douces à Noirpignon et Hilarion était sensible à cette douceur qui apaisait sa fièvre. Toute la nuit il la passa dans les rues avec Roucassous. Parfois, malgré l'obscurité, à sa démarche, au son de sa voix, il était reconnu et acclamé. Il prononçait quelques mots de bienvenue et d'amitié et exhortait ses auditeurs à se reposer de leur fatigue. Mais personne ne voulait l'écouter. Les délégations ne cessaient d'arriver. Hommes, femmes, adolescents précédés de drapaux, de tambours, d'officiels importants à brassards, tout poudreux, manifestaient une joie enfantine. Des représentants de la Fédération les guidaient dans la ville, leur assignaient un espace où l'on étendait des bâches, où s'asseyaient les éclopés tandis que les autres allaient aux nouvelles.

Après les heures clémentes d'une matinée voilée de brume, le soleil parut enfin et le cortège s'organisa. La bannière de la Fédération le précédait. Puis venait Hilarion ; seul, pâle, le visage creusé de soucis, l'âme en proie à toutes les passions, il passait sans rien voir comme un somnambule. Roucassous, Parril, Bournazel, Lobre, tous ceux dont la figure était populaire le suivaient à quelques pas. Tous, sauf le démagogue, étaient là par devoir et eussent préféré être ailleurs ; non pas qu'ils ressentissent de la crainte, mais plutôt par besoin de voir la fin de la misère qu'ils s'étaient donné pour mission de faire dispa-

raître. Le comité de Vic venait le premier de tous les comités et toute la population aux fenêtres saluait sa bannière. On savait qu'il était le foyer du mouvement, l'asile où Hilarion puisait le réconfort. On comptait les habitants de ce village venus à la manifestation et on se récriait. Là-bas, au pied de la Montagne Noire, dans les maisons calcinées, qui donc était demeuré excepté les enfants et les vieillards? Il était bien peu de citadins qui n'eussent déjà fait leur pèlerinage au bourg inspiré. Ils revoyaient la route avec ses platanes immobiles dans la poudre et la lumière solaire, le village nu et pâle, rose et gris, l'église sarrasine, le réduit médiéval... Et les vignes!... Derrière chaque maison, un enclos brûlé, grand comme un drap; un palmier au milieu, en pleine terre; un figuier, un grenadier contre les murs, exsangues, mangés de soleil, périssant de soif, offrant à la soif des hommes leurs fruits éclatés. Au nord, vite arrêtés par un génie invisible, les ceps et les oliviers grimpant au flanc de la Montagne Noire. Plus haut, de beaux monstres blancs en roche d'albâtre gisaient parmi le serpolet d'argent et la bruyère. Au midi, des vignes, des vignes. Le long du canal quelques oseraies, quelques saules. Des pins maritimes gras, superbes, volumineux offraient des touffes de ramures rondes et dorées comme pelotes au soleil. Quelques cyprès, quelques cabanes abritées de tuiles jaunes, et le désert des oliviers jaloux dans leurs champs labourés, seuls. Pas de froment, pas de pâturages, pas de fruits! pas une chèvre, pas une vache, pas un mouton. La seule richesse était celée dans les nœuds de la vigne; elle ruissellerait au secret des cuves de béton dans l'obscurité des chais. Les gens du Candobre viendraient l'y chercher avec leurs fortes bêtes; ils la transporteraient vers le Castrais, donneraient en échange la fleur de leur froment... Hélas! depuis des années, ni ceux de Vic, ni ceux de Minerve, ni ceux de Rieux, ni tant d'autres! et ni ceux du Candobre ne connaissaient plus ces heures...

Les villages défilaient toujours : les hameaux succédaient aux bourgs; le silence immense planait au-dessus de ces êtres. Chaque terroir, muet, nommé par sa bannière, reconnu à la figure de ses enfants, avait sa misère. Chacun s'en plaignait à sa façon. Trois belles filles catalanes ouvraient les voies du Roussillon. Rampèdres avait délégué à sa tête un proscrit du Deux-Décembre, encore droit et vaillant. Mahuzac était sous la conduite de son curé et Cassuejouls sous l'égide du Vénérable de la Loge. Mais, tous, confondus, ignorants de la politique, ne formant qu'une catégorie de citoyens, ils n'étaient que les éléments disparates et secrets de la foule misérable qui n'avait point de pain.

Derrière les vitres de la préfecture, Carrayon regardait passer cet

interminable cortège dont le silence était plus émouvant et plus terrible que ne l'eussent été les cris. Il essayait de le dénombrer comme Didier, le roi lombard, dénombrait du haut de sa tour les soldats de Charlemagne descendant la vallée du Pô ; mais comme lui il n'y parvenait point ; et il éprouvait la même crainte.

II

Bournazel se pencha à l'oreille du Tarramagnou ;

— Voici, lui dit-il, les fiches de recensement remplis par les chefs de chaque délégation ; elles portent le nom et le nombre de manifestants. Au total, huit cent quarante-deux mille huit cent neuf. A ce nombre, ajoutez la population de Noirpignon qui témoigne de son amitié pour notre cause, tout entière aux fenêtres ou dans les rues. Nous avons réuni neuf cent mille êtres humains ; à Couzan nous dépasserons le million.

Le visage d'Hilarion s'éclaira un peu. Ils étaient dans la grande salle de l'hôtel de ville, au premier étage. Une centaine de personnes s'agitaient autour d'eux. Parril pérorait dans un groupe, gras, important, majestueux par la carrure, la longueur de sa barbe, la gravité et la sonorité du verbe. Hilarion le regarda un instant sans rien dire, l'œil plein d'un immense dédain. Bournazel surprit son regard :

— Qu'est-ce que vous en pensez de ce merle? demanda-t-il au Rédempteur.

Mais celui-ci ne répondit pas. Il tourna vers son interlocuteur une face de nouveau fermée. Bournazel contemplait ce petit homme de la terre à qui il avait voué toutes les forces de vénération de son cœur ; qu'il trouvait le plus intelligent, le plus beau, le meilleur des êtres respirant sous les cieux. Il s'alarma des traces d'épuisement, des rides qui déjà annonçaient une somme d'angoisses supérieure à celles de toute une vie de soucis ; il crut surprendre sur ce visage si froid qu'il avait connu si rayonnant, une sorte de résolution amère et désespérée. Il dit timidement :

— Je crois qu'on vous appelle au balcon.

En effet, une rumeur énorme montait de la place. Hilarion la connaissait bien cette rumeur, haïe et adorée de lui-même, maîtresse et servante. Il haussa les épaules, parut sur le balcon. Une agitation extraordinaire se manifesta aussitôt. Sur l'immense place, le corps difforme de la foule tout répandu se comprimait à chaque seconde davantage. L'homme n'avait qu'à parler pour que le monstre s'arrêtât et se tût, figé d'enthousiasme et d'adoration. Il ne dit que quelques mots. Il

remerciait les paysans. Il les invitait à venir à la manifestation de Couzan le mois suivant. Ce jour-là, il pourrait leur faire part de grandes nouvelles ou de graves décisions. En attendant, il les félicitait de leur discipline, de leur courage civique, de la grandeur de leur attitude. La foule chatouillée éclata en applaudissements.

Hilarion rentra dans la salle.

— Maintenant, dit-il, aux affaires sérieuses. Je vais vous soumettre, messieurs les délégués, les textes, arrêtés par la Fédération, de notre nouvelle réclamation au gouvernement. Si vous l'approuvez, nous irons la porter ensemble au préfet, en lui demandant de nous transmettre une réponse *efficace* avant la manifestation de Couzan.

— Pardon, dit Parril. Ce geste gagnerait à être fait en public, avec l'assentiment de la foule tout entière. Que dirait le gouvernement d'un ultimatum appuyé par un million d'âmes?... Il faudrait qu'il se soumît ou se démît...

— Ou nous soumît, dit Hilarion.

— Personne ne nous soumettra. Aucune voix...

— Celle du canon, mon garçon. Je suis prêt à engager la lutte. Prêt à sacrifier ma vie. Mais sachez que cette lutte sera désespérée. Nous remporterons la victoire, j'en suis sûr. Nous? Non. Nos survivants. C'est notre sang qui paiera. Comprenez donc qu'avant d'exposer la vie de nos frères, il vaut mieux faire entendre correctement notre voix. N'injurions pas les pouvoirs publics, ne leur posons pas un ultimatum dans la rue ; agissons dans le silence d'un cabinet de préfet. Il n'y a ici que des hommes sages. Ai-je raison?

Un murmure indécis lui répondit. Parril se précipita à la fenêtre. La foule qui se dispersait déjà s'arrêta :

— Citoyens, s'écria le démagogue de sa grande voix de basse, les lenteurs du gouvernement ont assez duré. Nous ne les supporterons plus. Solennellement, au nom de vous tous, en ma double qualité de maire et de député, je lance aux gouvernants un ultimatum. Vos désirs, définis par les délégués de toute une province, exprimés dans une lettre contenant quarante-trois propositions nettement articulées, seront ce soir adressés aux préfets des départements intéressés et transmis aussitôt à Paris. Si dans quatre semaines, au matin de notre manifestation de Couzan, cet ultimatum n'a pas reçu la réponse que nous exigeons, je dis que nous *exigeons*...

Un cri unanime, ample, surprenant de puissance, monta de la place. Parril, comblé de joie, poursuivit :

— Attendez. Ne criez pas « Vive Parril ! » avant d'avoir entendu la fin. Peut-être vous paraîtra-t-elle redoutable...

— Non, non, firent des milliers de voix.

— Merci. Je sais que vous ne doutez pas de Parril et Parril ne doute pas de vous. Aussi, en votre nom, dirai-je ce soir aux représentants du gouvernement : « Si la réponse qui nous est faite n'est pas celle que nous *exigeons*, toutes les municipalités démissionneront aussitôt. »

Il tira deux lambeaux d'étoffe de ses basques.

— Voici mes deux écharpes. Je les jetterai à la face du gouvernement !

Hilarion avait paru derrière lui et, le repoussant durement, s'empara des écharpes, les brandit au-dessus de la foule.

— Les événements, cria-t-il, marchent au pas de charge. A peine Parril, *mon fidèle Lieutenant*, venait-il *en notre nom*, c'est-à-dire au nom de *votre Fédération*, vous faire part de nos décisions que les comités pressés par votre enthousiasme, conduits par votre sagesse populaire qui est la sagesse du lion...

Une exclamation d'aise l'interrompit :

— ...Que vos comités, dis-je, délibérant sans arrêt, décidaient que les menaces ne suffisaient point. Il faut les appuyer d'un commencement d'exécution. En votre nom, dès à présent, cette double démission de Parril, que le gouvernement en reçoive l'insulte. Déchiquetez ces écharpes, citoyens ! Elles sont le symbole d'un esclavage dont Parril, comme tous ses collègues de notre pays, est depuis trop longtemps las. Nul ne veut plus tenir ses pouvoirs d'un gouvernement indigne ; on ne veut plus les tenir que de vous !...

Une joie immense éclatait dans les centaines de mille voix. Les paroles répétées d'une oreille à l'autre faisaient le tour de la ville, exaltaient un peuple brûlant. Hilarion regarda d'un œil méprisant le démagogue debout auprès de lui, les bras ballants, mal revenu du coup si durement asséné. Les cris de *Vive le Rédempteur!* montaient de tous les quartiers, faisaient au-dessus de la ville une rumeur immense, unique, souveraine.

Le Tarramagnou attendit qu'elle s'apaisât, plein d'ironie envers soi, envers la cause désormais aiguillée dans les voies sinistres par le besoin de gloriole de ce sot malfaisant qui bavait à ses côtés. Le sort en était jeté. Du moment que cet imbécile avait lancé l'ultimatum devant un million d'hommes, que le gouvernement allait en être giflé demain par les journaux, il fallait qu'on en sentît la force et la résolution. Quand le bruit fut un peu calmé, il reprit :

— Ce geste n'est que le premier. Les comités avaient réservé à mon Lieutenant le privilège de l'accomplir. Mais il sera suivi. Demain toutes les municipalités, du Candobre au Narbonnais, du Cabardès au Roussillon, auront démissionné. Eh ! que feraient-elles? Que nous est la vue municipale? On ne dirige pas ceux qui crèvent de faim.

Demain vous accomplirez tous ensemble le premier des grands gestes d'un peuple qui ne reconnaît pas le joug de l'oppresseur. Vous refuserez l'impôt. Vous vous opposerez aux actes d'iniquité d'une prétendue justice, par la force. Êtes-vous prêts?

— Oui, oui, crièrent des milliers de voix.

— Le jurez-vous?

— Oui, oui.

— Puisque les supplications de citoyens sages n'ont pas atteint l'oreille des ministres sans entrailles, de jouisseurs incapables et dépravés, il est temps que la voix mâle des désespérés se fasse entendre. Nous vous l'avons promise cette heure, citoyens. La voici. Vous paraît-elle redoutable?

— Non, non.

— Vous l'attendiez cette heure. Les répressions viendront. Un vieillard cruel nous guette, tapi dans l'ombre d'un bureau parisien. Il nous enverra ses troupes. Avez-vous peur de verser votre sang?

— Nous nous défendrons!

— Les soldats sont les fils du peuple; ils ne tireront pas sur lui. Allez, citoyens, allez vous préparer à votre devoir. Vous connaîtrez dans quatre semaines les décisions de nos oppresseurs et celles de vos comités.

Il échappa à l'ovation, ne voulut pas entendre les cris et les vivats, son nom indéfiniment répété, se sauva par une voie détournée et gagna le Candobre sur l'automobile d'un partisan. Il arriva à la nuit tombée à la demeure paternelle. Il embrassa sa mère qui, infatigable, fourgonnait dans la cuisine, son père qui demeura muet, la grande sœur qui lui fit raconter la journée et l'interrompit par des exclamations d'amour et d'admiration. Le jeune frère et la jeune sœur étaient couchés. Tandis qu'il mangeait la soupe, sombre et muet, le père le regardait, paraissant réfléchir. Puis il recula sa chaise dans le coin le plus obscur sous le manteau de la cheminée et fixant les braises dit à mi-voix :

— Je passais ce matin vers une maison que nous connaissons trop. Elle est seule comme la nôtre. Je parle pour l'entourage. Moi, peu me chaut. Mais que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.

Hilarion plia son couteau, repoussa l'assiette et la lampe, se tourna vers le vieillard, qui poursuivit :

— On criait là dedans. Celui qui a entendu une fois crier ainsi ne s'y méprend plus.

Le Tarramagnou ferma les yeux. Le vieux leva la tête; ses traits se détendirent un peu.

— C'est un garçon, dit-il. Sigal sortait de la maison quand je suis

repassé, venant de la Pièce. Le gars est beau et solide. « Il a le menton fendu comme vous, que m'a dit le docteur, et votre grain noir sous l'œil gauche. »

Il tisonna dans l'âtre.

— On est bête. Ça m'a remué, ça.

Il haussa les épaules, poussa un soupir.

— La mère te fait dire qu'elle voudrait te voir et te montrer l'enfant.

Hilarion se leva, mit sa pèlerine et sortit. Il arriva chez Liotte et la servante lui ouvrit aussitôt qu'il eut prononcé son nom. Il ne put se retenir de lui dire :

— On m'ouvre donc aujourd'hui, vieille Quiquengrogne?

— Le jour d'aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres, répondit la mercenaire.

A ce moment un vagissement rompit le silence. Hilarion s'arrêta. Il connut une douceur, une plénitude, un orgueil que nulle minute ne lui avait jamais apportés. Pendant un instant, il répudia le monde entier, renonça à tout, ne vécut que pour ce qui respirait à quelques pas de lui, dans l'ombre.

Il suivit la servante qui montait l'escalier, pénétra derrière elle dans la chambre de la jeune femme. Une petite lampe répandait à travers son abat-jour une faible lueur rose. La vieille tante qui avait voulu veiller l'accouchée dormait au fond d'un fauteuil. Un petit monstre de chair rouge vagissait doucement dans le moïse. L'homme se pencha vers lui, dilaté par une grande tendresse, honteux d'ignorer les motifs de son contentement et d'être tellement heureux. Il posa ses lèvres sur un front chaud, minuscule, se sentit une âme de bête, songea, la durée d'un éclair, qu'il ferait bon vivre là, protéger cet être et le nourrir.

Au fond du lit, une ombre grise veillait. Il distinguait à peine les traits, apercevait seulement les grands yeux myopes qui l'observaient sans douceur. Il sentit la grande injustice dont il était victime avec la même puissance qu'il éprouvait celle dont souffrait le peuple du Midi. Mais il ne parla point ; il saisit avec lenteur la main de Liotte, la porta à ses lèvres, surpris qu'elle ne la retirât point. Cependant, cette main était si inerte que son abandon pouvait ne témoigner que de l'indifférence.

Il s'assit auprès du lit et attendit. La jeune femme prit la parole, à voix presque basse :

— Je t'ai fait appeler, dit-elle, pour que tu voies ton fils. Es-tu satisfait?

Il fit un signe affirmatif de la tête.

— Maintenant, je dois te dire ce que j'ai décidé... Il est venu un

homme qui m'a demandé de le suivre, de l'autre côté de la montagne. Il gère les biens d'une jeune veuve qui attend un enfant. J'en serais la nourrice si, comme on le croit, elle ne peut l'être elle-même. Mon fils...

— Notre fils, dit Hilarion.

Elle détourna la tête, poursuivit avec fermeté :

— Mon fils serait élevé avec son enfant. Je servirais d'intendante, de dame de compagnie, de gouvernante. Mon pain et celui de cette petite créature seraient assurés. J'ai accepté.

Le Tarramagnou sentit les larmes monter à ses yeux. Avoir été, quelques minutes auparavant, si heureux ; être soudainement, en ce moment, si malheureux. Ces deux chairs voisines de la sienne, ces deux âmes...

— Et moi? dit-il d'un ton déchirant.

— Ah ! fit Liotte qui s'agita dans son lit, — et il sentit que, tout à coup, elle devenait *elle-même*, — Hilarion, je te supplie de me permettre de rester forte ! Ne sens-tu pas, ajouta-t-elle de sa voix basse et pressante, que tout ce que je fais c'est pour l'amour de cet enfant? que depuis des mois je suis partagée entre lui et toi? que si je ne t'ai jamais reçu c'est que je te craignais trop?

Elle se tut, à bout de souffle ; le Tarramagnou entendit son halètement dans le silence universel.

Il dit :

— Pourquoi crois-tu avoir à choisir, Liotte, entre moi et notre enfant?

— Parce que je veux qu'il vive et qu'il soit heureux. Tu sais bien que tu ne pourras nous donner que la misère.

— Mais, Liotte, si je réussis, si...

— Tu n'as plus de biens, Hilarion, ton patrimoine est dévoré ; on ne te l'a pas arraché encore, je ne sais pourquoi, mais tu sais bien qu'on te guette? Si tu réussis, accepteras-tu de l'argent? Tu n'es pas homme à le faire. Et crois-tu que tu réussiras? Et si tu ne réussis pas? où finiras-tu tes jours, Tarramagnou?

Elle se mit à pleurer, ne pouvant supporter cette image qui la hantait ; elle prit les mains de son amant, attira à elle son visage, le baigna de larmes chaudes, lui répéta en sanglotant :

— Où, où iras-tu, mon amour, mon tendre petit?

Puis elle examina cette pauvre figure maigrie et durcie, déjà macérée dans la souffrance et l'attente du sacrifice et la couvrit de baisers en pleurant plus fort.

— J'ai bien senti, depuis longtemps, dit-elle, que tu ne sacrifierais ta mission ni à moi, ni à ton fils.

— Ah ! c'est ce que je te reproche, dit Hilarion désespéré. C'est

toi qui m'as jeté dans cette aventure et tu me quittes à présent que j'y suis engagé jusqu'aux os ! Et qui te dit que je n'abandonnerais pas tout pour toi et l'enfant? On me propose de désintéresser mes créanciers, d'acheter mon bien, de me donner un autre bien à cultiver ou à régir. Viendrais-tu avec notre enfant, si je disais oui? Réponds-moi : viendrais-tu?

Elle se dressa sur son séant, poussa un cri étouffé qui éveilla la vieille à demi, passa les bras au cou d'Hilarion, le pressa avec une joie surnaturelle sur sa poitrine.

— Ah ! oui, dit-elle, partons tous les trois. Partons !

Mais déjà il s'était repris. Son œil était redevenu morne. Il ne pouvait abandonner la lutte. Et puis, ces propositions.. Il fit un sourire de mépris, secoua la tête.

— Dans un mois, déclara-t-il, nous serons fixés sur la tournure des événements. Je viendrai te trouver où tu seras. Alors nous déciderons de ce que nous devons faire.

Il ajouta, presque timidement :

— J'aurais tant voulu que tu fusses ma femme... et, d'abord, reconnaître cet enfant...

Elle secoua la tête.

— Tu vois, dit-elle, d'autres soucis passent avant, dans ton esprit. Ta femme, ton enfant, cela vient après... Nous verrons, dans un mois.

Elle ajouta, hésitante :

— La maison où l'on m'accueille est très stricte...

— Je sais, répliqua-t-il, les Rabastens. Guirand va être heureux de te voir.

Elle ouvrit des yeux étonnés, chercha à comprendre, puis lui dit avec une sorte d'horreur :

— Peux-tu t'imaginer quelque chose de semblable? Moi, Hilarion, moi, qui t'appartiens, avec un autre !

Il la calma, s'excusa, tranquillisé pour un moment.

— Il m'a dit... Il... C'est ce Déléris que je veux dire...

Hilarion fit signe qu'il avait compris ; elle l'embrassa d'un air pitoyable.

— Il m'a dit : « Je sais que vous n'êtes pas croyante et je ne veux pas forcer vos convictions. Mais, vous comprenez, il faut que dans cette maison vous fassiez les gestes que tout le monde fait. » D'abord je ne voulais pas. Puis il m'a fait une remarque très juste : « Vous êtes libre penseuse. Si donc il y a des choses qui vous semblent interdites, c'est que vous n'êtes pas libre. Que vous importe de dire les répons des prières, d'aller à l'église et même de vous confesser ! » Il avait raison, n'est-ce pas?

— Je sais. Abêtissez-vous. C'est le seul système qui puisse te convenir et te convertir.

Il se prit à sourire.

— Et si ce Déléris me rendait une Liotte convertie! C'est alors qu'elle ne refuserait plus de m'épouser, de réparer sa faute et la mienne!

— Ne dis pas de bêtises, fit Liotte, reprenant cet air supérieur qui l'agaçait tant. Ce n'est pas en m'offrant de l'eau bénite qu'on me convertira. Je voulais te dire autre chose : dans cette maison, tu es considéré comme un perturbateur, bon pour la guillotine, une sorte d'Antéchrist.

— Moi! moi, si profondément croyant!

— Oui, on dit que tu es un simulateur. Si tu étais un vrai catholique, tu respecterais avant tout l'ordre établi.

— Jésus n'était sans doute pas catholique.

— Enfin, à tort ou à raison, on ne t'y aime pas.

— Et Guirand de Cagnac, me l'a-t-on enlevé celui-là?

— Je ne sais pas. On le dit fou. En tout cas, ne songe pas à venir me voir, tu me compromettrais. Écris-moi et donne-moi un rendez-vous dès que tu auras quelque chose de définitif à me dire.

Elle se remit à pleurer, l'embrassa de nouveau en poussant des soupirs, prit les dieux à témoin de son malheur. Hilarion sentait qu'elle ne lui disait pas tout ; que, femme et portée aux extrêmes, elle imaginait qu'il finirait ses jours d'une manière dramatique, guillotiné, fusillé, déporté ; peut-être mendiant sur les chemins, honni de tous, honni de tous...

— Tu comprends bien, pourtant, dit-il, que, si tu étais ma femme et que je disparusse tout à coup, ce peuple à qui j'aurai dévoué ma vie ne te laisserait pas...

Elle éclata d'un rire nerveux.

— Ah! dit-elle, pauvre homme, qui bâtis sur la reconnaissance!...

Puis de nouveau, elle le saisit, le couvrit de baisers frénétiques, lui parla, dans une espèce de folie lucide, des heures d'autrefois, de leurs délices et de leurs colères, fit jaillir et couler comme un fleuve ces émotions qui l'étouffaient. Il la retrouvait, véritable, exaltée, sincère, profondément amoureuse, déchirée entre des tendresses qu'elle croyait contraires, préoccupée d'un avenir qu'elle redoutait, raisonnant d'événements qu'elle se jugeait apte à comprendre, à pénétrer ou à prévoir mieux que quiconque, préparant ce qu'il estimait être le malheur de tous.

LUCIEN FABRE.

(La fin au prochain numéro.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

RELÈVEMENT ET REDRESSEMENT DE L'ALLEMAGNE

L'ÉVOLUTION vers la droite qui se poursuit en Allemagne depuis la répression du spartakisme par Noske, vient de s'accentuer le mois dernier, ainsi que le laissaient à prévoir les élections du 7 décembre. La monarchie est rétablie virtuellement. Le paradoxe bavarois d'un gouvernement monarchiste installé dans les institutions républicaines s'est étendu à tout le *Reich*. Les hypothèses vont leur train quant à l'avenir d'un pareil progrès. A quoi bon s'évertuer? Le principal est fait. Si les Wittelsbach et les Hohenzollern ne reprennent pas le pouvoir *de facto*, c'est qu'ils ne le voudront pas et qu'ils auront trouvé le moyen de l'exercer très suffisamment par personne interposée. Les pessimistes les plus déclarés, quant à la santé de la Constitution de Weimar, ont vu leurs craintes dépassées, lors du vote qui a pompeusement intronisé le ministère Luther.

L'influence des petits groupes, populistes bavarois, groupes économiques, a été sensible dans cette fuite vers la droite, qui laisse les socialistes et les communistes absolument isolés du reste de la nation politique. Le fameux Centre, cet arbitre qui n'arbitre jamais, mais subit l'arbitrage des minorités les plus audacieuses, s'est incliné devant les préférences d'autrui. On assure que cette timidité trouverait son explication dans la crainte d'un scandale. Certains membres du Centre n'auraient pas une conscience financière très pure. C'est possible. En tout cas, le centre tout entier, à l'exception de Wirth,

qui se juge sans doute engagé par son passé et qui tient peut-être à réserver son avenir, et d'Imbusch, syndicaliste et socialisant notoire, a passé, armes et bagages, au service passif de la réaction. Marx lui-même a voté pour Luther.

Voilà donc un ministère franchement monarchiste, qui trouve, dans un Reichstag, qui ne l'est pas tout à fait, une majorité de 246 approbations contre 160 opposants. Traîné par les nationalistes, les populistes, les populistes bavarois, le Centre et l'union économique, le cabinet Luther peut aller extrêmement loin, car son départ provoquerait une crise dont il n'y aurait pas lieu d'espérer un autre dénouement que celui du 15 janvier. Alors, à quoi bon le renverser? Selon toute vraisemblance, nous allons voir à l'œuvre une entreprise de nettoyage et de consolidation monarchiste. Après la réforme financière, la réforme administrative et politique va suivre. Il n'y a plus aujourd'hui de gouvernements socialistes qu'en Saxe (où il se trouve d'ailleurs sensiblement en échec devant une minorité qui s'enhardit) et en Prusse, où son existence ne tient qu'à un fil.

Si nous cherchons maintenant à discerner les causes profondes de ce redressement de l'Allemagne, il faut les trouver avec plusieurs chefs :

1° Les réactionnaires n'ont pas reculé devant les violences. S'il fallait *juger* leur attitude du point de vue de la morale, aucune hésitation ne serait possible : leur recours au crime est patent. Du point de vue des résultats politiques obtenus, on ne peut nier que, pour le moment, cette violence n'ait servi leur idéal.

Il n'est pas sûr qu'Erzberger, rallié durant la première phase de la guerre aux thèses les plus extravagantes du pangermanisme, et acquis seulement depuis 1917 à la méthode de la capitulation, puis du républicanisme socialisant, ne serait pas, sous l'influence des événements, revenu à ses vomissements de 1914 et de 1915. Peut-être aussi eût-il renforcé le groupe Wirth. En tout cas les nationalistes, l'ayant assassiné, lui ont épargné toute hésitation.

Il en va de même pour Rathenau. Ne doutons pas une minute que les attentats individuels, qui succédèrent à l'insurrection kappiste et qui la continuèrent, en supprimant une bonne partie des chefs de file de la démocratie, n'aient affaibli ou terrorisé celle-là. Cette impression de terreur n'a pas cessé de se propager dans tous les domaines de l'activité politique. Elle s'exerce encore sous nos yeux. Le grand scandale du scrutin du 22 janvier, ce n'a pas tant été l'asservissement du centre que l'abstention des démocrates. Les voilà, pour des raisons différentes, je le veux bien, mais les voilà dans le même sac que les *racistes* de Ludendorff, abstentionnistes eux aussi.

2° La faiblesse des alliés. C'est en faisant miroiter les gains que leur valut leur politique d'intimidation vis-à-vis de la France et de l'Angleterre, que les nationalistes ont regagné leur ascendant sur les masses. Évacuation de la Ruhr, sursis financier, tout cela s'est inscrit à leur actif. La réforme de la monnaie est à la base du rassemblement vers la droite et cette réforme n'aurait pu se faire sans l'écrasement correspondant de la France, obtenu par le chantage de la droite allemande. Maintenant que le tour est joué, on verse la presque totalité de l'emprunt Dawes aux industriels de la Ruhr, sous prétexte d'indemnité.

Au ourd'hui cette violence, renforcée par l'abdication de nos radicaux (car je ne fais pas un grand fonds sur les enthousiasmes fugaces de M. Herriot), installée au pouvoir par des moyens légaux, peut se payer le luxe d'une détente relative, sans abdiquer quoi que ce soit de son but et de ses principes. Elle n'a plus grand'chose à craindre et prospérera autant par ses virtualités que par ses exercices. Il lui reste d'ailleurs à exécuter toute une besogne, où la ruse la servira mieux encore que le défi : c'est dans l'affaire du désarmement.

A entendre les bons apôtres, stylés par von Seeckt et Stresemann, l'Allemagne ne « pourrait même pas se défendre sérieusement contre une invasion des Polonais et des Tchécoslovaques »! Elle n'a rien, cette pauvre Allemagne, ni avions, ni masques, ni tanks, ni artillerie. Ce qu'on a découvert? Illusion. Le dépôt de canons de Konigsbrück? De vieilles cibles utilisées depuis des années. Les bassins pour mitrailleuses de Ruhleben? une simple commande. Les 40 000 tubes d'acier de Barsig? De futures armes de chasse. Les affûts de Dresde? Une erreur d'interprétation. Bref le traité de Versailles est violé à tout bout de champ. Par la Reichswehr? Vous n'y pensez pas. Pauvre Reichswehr, qui n'a même pas son plein d'effectifs? Mais bien par les alliés, par la France, qui inventent les prétextes les plus invraisemblables pour ne pas évacuer à la date prescrite les territoires rhénans. De quoi se plaignent-ils. N'ont-ils pas réglé, jusque dans ses plus petits détails, l'organisation militaire du *Reich?*

Certains seraient disposés à passer cette tendance pour profits et pertes et à s'incliner devant le fait. Selon eux, le mieux qu'on puisse rêver serait de canaliser cette informe prétention à la domination mondiale et au bouleversement européen dans un sens où elle ne risque pas trop de choquer les dernières ressources de la civilisation. Aussi M. Romier, dont je n'ai pas besoin de célébrer le talent, ni l'expérience, ni la largeur d'horizon, estime (et c'est l'une des conclusions de son *Explication de notre temps*) qu'il y aurait de la sagesse à livrer la Russie à la colonisation germanique. L'industrie allemande jet-

terait par là son trop-plein d'hommes, de machines, de produits et d'activités. L'Europe y gagnerait la paix, car l'Allemagne, aux prises avec cette tâche formidable, n'aurait plus le loisir de juxtaposer un *Drang nach Westen*, qu'un sévère tabou lui interdirait, au surplus, à ce *Drang nach Osten*, concédé par l'Olympe diplomatique.

Cette vue peut paraître séduisante. Elle rappelle cependant un peu trop le raisonnement de Bismarck en 1879, quand il nous délivra un laissez-passer pour la conquête de la Tunisie. Bismarck espérait par là nous occuper, nous user, trouver une échappatoire à nos instincts de gloire, d'héroïsme et de conquête. Il ne se trompait qu'à demi, mais en pareille matière les demi-erreurs sont parfois aussi dangereuses que les erreurs complètes. La politique coloniale nous releva à nos propres yeux et remplit de ses fanfares sauvages notre intérim d'isolement, compris entre le traité de Francfort et les manifestations de Cronstadt. Nous réapprîmes la confiance en nous-mêmes, nous nous assurâmes des débouchés intéressants. Bismarck nous fortifia plus qu'il ne le désirait.

Je crains un résultat semblable pour les recommandations de M. Romier. Une Allemagne préposée à la mise en train économique de la Russie, c'est une Allemagne maîtresse de Moscou, institutrice et instructive des millions et des millions de moujiks et de cosaques. Évidemment, nous pourrions avoir la paix, une paix qui nous endormirait, durant une trentaine d'années, mais au bout de ce temps-là, nous nous trouverions en face d'un ennemi qui aurait décuplé ses forces. La Pologne sauterait immédiatement sous la double poussée de l'est et de l'ouest et un von Seeckt quelconque réaliserait pour de bon le projet de Trotzky en 1920 : lancer sur l'Occident les bataillons slavo-germains. Je sais bien que pour M. Romier cette colonisation de la Russie par l'Allemagne aurait pour pendant une alliance franco-anglaise, qui servirait de pièce maîtresse à l'organisation des États-Unis d'Europe. Ces deux projets réclameraient au pouvoir, chez les différents peuples, des *équipes stables*. Autant dire que l'Europe d'aujourd'hui ne s'y prête guère.

D'autres empoignent le problème par un autre but et préconisent une entente étroite de Paris et de Berlin. On sait que la Chambre actuelle a été élue chez nous sur un pareil programme, mais on sait aussi à quelles désillusions pitoyables il se heurte chaque jour. Cela n'empêche pas une partie instable de l'opinion allemande de lui réserver toutes ses faveurs. La *Germania* de ces jours derniers publiait, au nom du centre, un article où l'on reconnaissait que la France avait des motifs sérieux de vouloir assurer sa sécurité sur le Rhin, mais qu'il fallait pour cela qu'il intervînt un pacte direct et réciproque.

Est-ce un subterfuge? Essaie-t-on de nous séparer de l'Angleterre? Certainement oui, et l'on essaie également de nous arracher l'évacuation de ce qui reste de territoires westphaliens occupés ainsi que de la zone de Cologne. Cette collaboration franco-allemande, si séduisante au premier abord, apparaît donc à l'examen comme extrêmement suspecte.

On a toujours peur en Allemagne d'une Rhéno-Westphalie indépendante. Le retour des conservateurs anglais au pouvoir accentue cette peur. Dans une lettre récente à Émile Buré, M. Arnold Rechberg, dont on connaît la passion intéressée pour une étroite collaboration des deux pays, s'efforce trop de démontrer l'impossibilité de cette création pour que nous n'en appréciions pas les avantages. Le premier serait de contraindre l'Allemagne à négocier enfin un traité de commerce sur le pied d'égalité, sans parler de la démilitarisation effective des pays rhénans qui en résulterait.

Verrons-nous cette éventualité prendre du corps? C'est notre dernière chance. Personne, même dans les milieux officiels, ne se fait plus illusion sur les tendances, les prétentions et les roueries de l'Allemagne. Tout le monde sait que le Reich vise, aujourd'hui comme hier, par derrière notre destruction, à l'empire du monde. Tout le monde, je crois bien, renonce à convertir le Reich à la démocratie, voire à la République : une monarchie constitutionnelle, c'est tout ce qu'es-espèrent de mieux pour l'Allemagne nos radicaux les plus avertis.

Aucun d'eux n'attend plus les versements du plan Dawes. Voilà où nous en sommes. Et dire qu'avec un peu d'énergie il serait temps encore d'affaiblir la Bête, en lui imposant, de Londres et de Paris, un État rhénan, avec Cologne pour capitale!

RENÉ JOHANNET.

L'accord russo-japonais.

Les longues négociations menées à Pékin par Karakhan et le ministre japonais Yoshizawa ont enfin abouti à un accord. Les détails en importent peu. Que l'on ait transigé quant aux concessions à accorder aux Japonais à Sakhaline, que des problèmes épineux, celui des dettes par exemple, aient été ajournés, que les conceptions russes aient parfois prévalu en ce qui concerne la validité des anciens traités, tout cela ne mérite guère qu'on s'y attache. Le fait essentiel c'est la réalisation de la coalition russo-japonaise.

Les dernières élections anglo-saxonnes, la reprise par le ministère

Baldwin de l'ancienne politique impériale, les manœuvres projetées dans le Pacifique par la flotte américaine, enfin la nécessité de consolider les résultats acquis tout récemment en Chine ont hâté la conclusion de l'accord. Tuan-Chi-Jouei, l'ancien chef du parti japonophile Annfou ; Chang-Tso-Lin, le dictateur mandchou protégé de Tokyo ; Sun-Yat-Sen enfin, qui, à Kobé, vient de proclamer la fraternité des races chinoise et japonaise, sont, à Pékin, les maîtres de l'heure et si certains adeptes de Sun hésitaient encore entre Tokyo et Moscou, l'accord russo-japonais évitera au nouveau gouvernement chinois la nécessité d'un choix délicat entre des amitiés puissantes ! Russie, Chine, Japon, désormais ont partie liée, ce dont Américains et Britanniques peuvent, à bon droit, s'effrayer.

L'accord de Pékin n'est point, en effet, un simple règlement de comptes, l'ensevelissement du passé dans l'oubli. Certains commentaires récents des grands journaux et d'importantes revues japonaises ne permettent point de conserver le moindre doute à cet égard. Depuis deux mois le panasiatisme fait en Extrême-Orient, au Japon notamment, des progrès redoutables. « Les Asiatiques, écrivait en décembre l'*Osaka Mamichi*, doivent être complètement libres et faire leurs affaires comme il leur plaît, gouverner l'Asie de la même façon que l'Amérique gouverne tout un continent en s'appuyant sur la doctrine de Monroë. » Mais cette affirmation d'une doctrine asiatique de Monroë, si grandes qu'en puissent être les conséquences, n'était point une chose nouvelle. Plus curieuse devait être la thèse, visiblement inspirée, soutenue par le *Yamato* et reprise par un grand nombre de journaux japonais : « Lorsque l'on parle de l'arrogance des blancs, affirmait le *Yamato*, il s'agit en l'espèce des Anglo-Saxons. L'hostilité à l'égard des Anglo-Saxons s'accroît sans cesse, même chez les peuples européens comme les Français ou les Italiens. En Asie, les succès des Afghans, des Turcs, des Égyptiens encouragent les mouvements de révolte aux Philippines et aux Indes. Ainsi, les autres peuples détestent toujours plus les Anglo-Saxons et leurs sujets le révoltent. Tout ceci mènera à un conflit qui opposera d'une part l'Angleterre et l'Amérique, d'autre part la Russie, la Chine, le Japon et sans doute l'Inde. » « La France et l'Italie, ajoutait le *Yamato*, appartiennent au groupe anti-anglo-saxon et le moins qu'on puisse attendre est, à défaut d'une intervention directe, une neutralité bienveillante.

Non moins caractéristiques étaient les déclarations faites en décembre à Kobé par Sun-Yat-Sen. Le dictateur de Canton, reprenant la trompette sonore, récemment embouchée par Tagore, affirmait que toute la Chine était lasse de vivre sous l'hégémonie britannique, qu'une telle oppression, à la longue, transformait le paisible Empire du Milieu en un État militariste, que toutes les puissances coalisées ne parviendraient plus à abattre. La Chine devait maintenant s'unir au Japon, à la Russie, à l'Inde. Contre un tel groupe

de 900 millions d'Asiatiques, les Anglo-Saxons seraient impuissants. Pour réaliser cette union, la Chine devait se préparer à tous les sacrifices. Elle reconnaîtrait en particulier les dettes dites « dettes Vishihara » s'élevant à 150 millions de yens résultant de prêts faits par les Japonais à Touan-Chi-Jouei, en échange de concessions politiques et qui jamais n'avaient été reconnues valides par le parti, maintenant vaincu, du Chili. Le bloc hindo-sino-japonais, affirmait encore le docteur Sun, ne serait hostile qu'aux seuls Anglo-Saxons. Sans doute pourrait-il compter sur l'appui des puissances occidentales et le docteur Sun mentionnait la France, l'Italie et même l'Allemagne, victimes, elles aussi, des exactions américaines et britanniques. Le confucianisme oriental devait entrer en lutte avec le matérialisme occidental, mais ce matérialisme, seuls les Anglo-Saxons s'y adonnaient ; les pays dont le docteur Sun envisageait l'appui en étaient, paraît-il, exempts.

Certes, il faut faire la part des exagérations et de l'entraînement oratoire dont le docteur Sun, après Rabindanath Tagore, put être victime. Il n'en est pas moins certain qu'à l'heure actuelle le courant pan-asiatique exerce en Extrême-Orient une influence grandissante et que la lutte contre l'hégémonie anglo-saxonne semble inévitable.

Les journaux anglais en Chine et au Japon ont pris conscience du danger. Ils ont cessé d'affecter un hautain mépris à l'égard du pan-asiatisme et les organes jadis les plus hostiles à la France se font maintenant les défenseurs ardents de la solidarité des puissances. Ainsi, le *Japan Chronicle* de Tokyo, qui ne ménageait point les encouragements à l'Allemagne, soudain s'est mué en apôtre de la solidarité franco-britannique. Il affirme, comme d'ailleurs l'*Osaka Asahi*, que M. Chamberlain, en échange des concessions indispensables sur le Rhin, a obtenu l'appui définitif de la France en Extrême-Orient. Vieille idée qui depuis longtemps traîne dans les chancelleries et dont les Anglais ne se déclarent volontiers partisans qu'aux moments de crise. La presse japonaise n'en accueille pas moins ces informations avec scepticisme et les diplomates de Tokyo s'efforcent de hâter le rapprochement franco-japonais.

Le centre de gravité de la marine américaine a été reporté de l'Atlantique au Pacifique ; les prochaines manœuvres ont pour thème une offensive américaine contre un ennemi occupant la région de Java et des Philippines, ce qui ressemble étrangement à une attaque simulée contre le Japon. D'autre part, le projet de Singapour va être repris. La mainmise anglaise sur le Soudan est interprétée au Japon comme préludant au déplacement de la Méditerranée à l'Océan Indien des forces maritimes britanniques. Ainsi, des deux côtés du Pacifique, les forces anglo-saxonnes seraient prêtes à agir et leur jonction éventuelle leur donnerait une écrasante supériorité. Les Anglo-Saxons semblent donc bien se préparer au grand conflit ;

l'heure presse, le travail diplomatique consistant à grouper autour de Moscou et de Tokyo les forces asiatiques éparses va se poursuivre sans arrêt.

Des commentaires de presse, des discours prononcés par Sun-Yat-Sen et d'autres politiciens notoires, on pourrait aisément déduire le plan des conjurés asiatiques. Le conflit ne sera point simplement une guerre selon les formes habituelles. Russes et Japonais s'efforceront d'atteindre l'Angleterre au point le plus sensible, c'est-à-dire aux Indes. Et pour cela, pour déclancher une révolution, point n'est besoin d'une déclaration de guerre : l'or et la propagande suffiront. L'étoile de Gandhi est en baisse, la résistance pacifique ne recrute point les mêmes foules enthousiastes, mais, par contre, dans la vallée du Gange notamment, de Calcutta à Lucknow, le mouvement révolutionnaire se développe. Aux répressions succèdent les attentats, les problèmes agraires non résolus rendent la foule des paysans sensible aux encouragements — on n'ose dire aux doctrines — des Soviets.

Parallèlement à la révolte de l'Inde contre la domination britannique, les Philippines s'insurgeraient contre le gouvernement américain. Sans doute la Chine prononcerait-elle alors l'annulation des droits d'exterritorialité accordés aux étrangers et chercherait avec l'appui des Russes et des Japonais à s'emparer des concessions étrangères et notamment anglo-saxonnes.

Si la coalition russo-sino-japonaise pouvait avoir l'appui de la France et de l'Italie, elle n'hésiterait point à jeter le masque, et aux hostilités sournoises succéderait la guerre ouverte. Sinon, le mot d'ordre sera *Wait and see*, la flotte japonaise évitera toute rencontre : l'arme révolutionnaire sera la seule employée.

L'Italie, pas plus que la France, ne saurait s'engager en de telles aventures. La France est, elle aussi, une puissance asiatique et les sourires de nos nouveaux amis nippons ne pourraient nous faire oublier qu'une certaine solidarité morale subsiste entre toutes les nations d'Occident. Mais cette solidarité ne saurait aller jusqu'à l'oubli de nos intérêts propres. Trop souvent nous nous sommes battus pour les Anglo-Saxons et ceux-ci seraient mal venus à nous reprocher une absolue neutralité militaire et diplomatique, tant qu'ils n'auront point démontré à propos des charges de guerre et des dettes interalliées, que la solidarité des peuples occidentaux n'est point uniquement invoquée lorsque la France n'en bénéficie point.

LUCIEN BEC.

LES LETTRES

LES « MÉMORABLES » D'ANATOLE FRANCE

Depuis quatre mois que le bon maître s'est éteint à Saint-Cyr-lès-Tours, voici trois volumes, l'*Anatole France en pantoufles*, de Jean-Jacques Brousson, l'*Anatole France à la Béchellerie*, de Marcel Le Goff, et les *Conversations avec Anatole France*, de Nicolas Ségur qui ont successivement émoustillé la curiosité — respectueuse? — des admirateurs, des négateurs aussi d'Anatole France, et intéressé quelques-uns de ceux qui n'ont jamais lu une ligne de lui.

Les auteurs ont longuement fréquenté la villa Saïd, le petit salon de l'avenue Hoche où M. France pérorait si souvent, ou la calme retraite tourangelle. Mais il en viendra d'autres, dont il faudra se méfier ! Le bon maître était accueillant et bavard. Beaucoup de gens qui l'ont peu entendu le feront encore beaucoup parler. Avec de l'application, et quand on vient de relire quelques pages des *Opinions* et du *Jardin*, il n'est pas trop malaisé d'évoquer le parler musical et les joueuses pensées du maître. Nous sommes menacés de trompeurs « à la manière de... »

Au moins, avec Brousson, Le Goff, Ségur, on se sent à peu près tranquille.

***

Le livre de J.-J. Brousson, Languedocien pétulant et perspicace, est le plus riche des trois. Il faut dire que Brousson a connu intimement Anatole France à l'époque où il était déjà plein de gloire et

encore plein de vivacité, et vraiment égal à lui-même. Il a dépouillé, pour lui, à la Bibliothèque nationale, les historiens des Valois, qui ont servi à confectionner la *Jeanne d'Arc;* c'est lui qui a retrouvé ce vavasseur de Champagne, dont le maître avait égaré l'histoire. Il a cherché des références pour *Gallion*, et aidé à la préparation des conférences sur Rabelais.

Ce jeune homme, venu de Nîmes, ville romaine, pour cultiver les belles-lettres, et vraiment sans autre ambition, s'est blotti, tendrement, à l'ombre d'Anatole France. Si tous les souvenirs qu'il a conservés du maître ne sont pas excellents, si un peu d'amertume et une ironie rancuneuse se mêlent parfois à ses récits, on ne doit pas l'en accuser. Il a ses raisons. Mais, dans le fond, il n'a pas trahi, si peu que ce soit, la vérité.

Hé oui! Le ton de son livre n'est pas trop révérencieux. Mais à l'école d'Anatole France, qui pouvait apprendre les façons respectueuses? Songez que Brousson arrivait à la villa Saïd devant que le bon maître eût ouvert l'œil et dénoué le madras qui lui couvrait le crâne. Les premiers mots étaient d'ironie, et frappaient la grognonne Joséphine : « Je croyais que vous étiez morte. Je m'en serais consolé, croyez-le bien, n'était mon chocolat. » Dès lors, les moqueries ne cessaient point. C'était à propos de la baignoire, où A. France rejetait sans les lire les livres qu'on lui adressait, à propos de Madame, de Leconte de Lisle et de Napoléon... J.-J. Brousson a vécu plusieurs années côte à côte avec France. Il y a gagné de savoir railler finement ; il lui a emprunté quelques façons savoureuses de dire, il connaît à fond son vocabulaire, où les mots de Rabelais s'associent, de si charmante manière, aux tours de Racine et à une vivacité prise à Voltaire. Cela lui a bien servi. Et l'on a quelquefois l'illusion, quand on lit Brousson, d'un Anatole France peint par lui-même. »

Assurément, le livre n'est pas pédant. Point de discussions philosophiques, ou elles sont à fleur d'idées, ni historiques, ou ce sont petites jongleries d'érudition. Mais quelle variété! On trouve ici un « art poétique ». Les « révélations » de Brousson sur les méthodes de travail d'Anatole France ont chagriné quelques dévots. Mais il ne s'est point vanté de nous livrer les secrets du cerveau qui a pensé *les Dieux ont soif* et *Thaïs*. Quelques-uns de ses tics, de ses procédés malins pour amener ses phrases à la perfection, les alléger, leur donner une preste démarche, et combattre, par le moyen mécanique des ciseaux, la tendance de tout écrivain à couler ses développements dans le même moule. La technique n'est point sotte, et les gens maussades feraient bien d'y recourir.

D'autres regrettent qu'Anatole France n'ait point ici figure d'apôtre. Ils s'étaient accoutumés à se le représenter pareil à un Nestor bolcheviste, bénissant l'humanité, sanctifié par les méditations! un harmonieux prédicant. Le voilà, tel qu'il était, si vivant, si gavroche, et, avant tout, homme de lettres, amoureux du confort et de la beauté. A la place d'un mannequin de cire pour fêtes laïques, un vrai Français, un Parisien. Ne l'aime-t-on pas mieux ainsi?

*
* *

Il apparaît moins plaisant, sans doute, plus doctoral, mais un peu fatigué dans les *mémorables* de M. Le Goff. Cela tient à ce que le bon maître avait quelques années de plus ; à ce qu'il était fort préoccupé de la guerre « et même on est tout attristé de lui voir tourner en jolies phrases les ragots défaitistes les plus niais... » ; à ce que la santé de la future Mme France lui donnait des tracas. Ce très vieux monsieur, qui croit en Caillaux, qui ne croit pas en Joffre, qui voudrait qu'à tout prix on signât la paix, qui écoute avec patience les récits merveilleux de Rappoport sur la révolution, fait bien de la peine. Il est très inférieur à celui que dépeint Brousson, quoique plus pudique. Mais aussi, M. Le Goff n'est pas écrivain de métier. Pour cuisiner ces souvenirs, Brousson est un autre maître queux. Il jongle avec la poêle et n'omet pas les épices.

Pourtant, le livre de M. Le Goff est précieux à plusieurs titres. On y voit, comme dans Brousson, et la coïncidence vaut d'être notée, que le socialisme d'Anatole France est un bien inquiétant mystère, et qu'il en faut probablement sourire, plutôt que de s'en fâcher. Brousson nous rapportait un éloge de saint Louis. M. Le Goff a entendu des louanges de l'ancien régime et des sorties contre la Révolution :

Croyez-vous que beaucoup de régimes eussent toléré des critiques aussi vives que celles des Montesquieu, des Diderot, des d'Alembert et des Encyclopédistes? La Révolution, qui ouvrit, *dit-on*, l'ère de la liberté, ne fut pas tendre au moment de sa puissance pour ses détracteurs et ses critiques...

Les révolutionnaires, les grands ancêtres, quand ils ne sont pas puérils, ils sont odieux. Leurs idées? Quelles misères ; leurs espoirs, quelle pitié ; leur société, quel bagne ; leur grande éloquence, quel mensonge ; leurs promesses, quelle duperie!... La Révolution est l'œuvre de gens tarés.

Et encore, cette boutade déjà fameuse :

Ah! Je l'ai déjà dit, seule la République, puissance ploutocratique et

anonyme, peut ainsi traiter des hommes. Un roi aurait pitié, mais la République est sans entrailles.

— Maître, n'êtes-vous donc pas républicain? demanda un assistant.

Le maître remua sa calotte rouge, et vivement :

— Me prenez-vous pour un idiot?

Le Goff a écouté ces propos-là, sans doute, avec un enthousiasme particulier. Mais qu'on est vivement intéressé par certaines confidences de Mlle Emma Laprévotte !

M. France n'a rien en horreur tant qu'un auditoire populaire... Tout effort pour aller au peuple lui est pénible, et chaque fois qu'il l'accomplit, il revient découragé. Au fond, il sent qu'il est très loin de lui, qu'il y a dans son attitude quelque chose de factice, mais il y persévère pour des raisons qu'il ne m'a pas données.

Ceci n'est pas assez nuancé. Mais on y distingue la vérité. Anatole France était un aristocrate. Il aimait trop ses porcelaines, ses livres, ses vieux saints de bois, son chocolat fin et les jolies femmes parfumées pour souhaiter sincèrement l'avènement du communisme.

* * *

M. Nicolas Ségur a accompagné Anatole France sur l'Acropole, et lui a entendu vanter la religion païenne, il l'a entendu célébrer, tour à tour, la Volupté et la Douleur, Mitsi, le petit chien qui fut le modèle de Riquet, le charme du passé. Là-dessus, il ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, du bon maître. Quelques pages mélodieuses. Mais il nous le montre aussi dégoûté du présent, et traînant une invincible tristesse : « Je ne me suis pas senti heureux, une seule heure, un seul instant, du moins après l'enfance. » N'est-ce pas vouloir le grandir à l'excès, que d'en faire une victime de sa propre intelligence, et l'homme qui ne sent même plus le plaisir de penser, pour avoir atteint le fond de toutes les idées?

Anatole France mélancolique comme l'Ecclésiaste? Que c'est difficile à croire !

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

LE RÔLE POLITIQUE DE MARIE-ANTOINETTE

Mme Jeanne Arnaud-Bouteloup, dans une étude très serrée, cherche à préciser *le Rôle politique de Marie-Antoinette.* Bien que le sujet ne comporte plus guère de révélations, tout ou presque tout ayant été dit sur la femme de Louis XVI, cet ouvrage est, néanmoins, plein d'intérêt. Il restait, en effet, à confronter tant de publications, de correspondances d'État et de correspondances privées, de pamplets, entre lesquels le jugement du lecteur hésite et risque de se perdre. C'est ce travail de discrimination que Mme Arnaud-Bouteloup a fait avec un grand sens critique et une réelle impartialité.

Marie-Antoinette a joué un rôle politique et même un très grand rôle politique ; c'est un fait indiscutable, et c'est le fait qui, seul, a motivé sa mort. Cependant, ce rôle n'a pas été celui qu'a grossièrement esquissé Fouquier-Tinville. Au début, ce n'est, pour ainsi dire, qu'à son corps défendant que la reine s'est mêlée des affaires de l'État. Bien que fille d'impératrice, elle n'y avait été nullement préparée et surtout, ni ses goûts, ni ses penchants ne l'y inclinaient. Il y a des femmes qui ont, non seulement la passion, mais le génie de la politique. Marie-Antoinette n'était pas de celles-là.

Comme presque toutes les princesses de son temps, Marie-Antoinette avait été sacrifiée par les siens à la raison d'État. Dans la pensée de sa mère, elle devait être le « gage de l'alliance » entre la France et l'Autriche. Sans cesse, Marie-Thérèse, puis ses fils, cherchèrent à se servir de l'influence qu'ils lui supposaient pour faire prévaloir en France les projets de Vienne. Ils furent entièrement déçus. Louis XVI, plein d'hésitation en politique intérieure, avait,

en politique étrangère, des idées arrêtées, celles de la maison de France, que lui avait transmises son précepteur, M. de la Vauguyon. Il ne s'en écarta jamais. Il eut, d'ailleurs, dès le début, la main heureuse, et son ministre des Affaires étrangères, Vergennes, est un des meilleurs que la France ait connus : chose rare, ce ministre put rester en fonctions jusqu'à sa mort. D'accord avec son roi, il le défendit, si l'on peut dire, contre lui-même et sut paralyser toutes les tentatives d'immixtion étrangère. Marie-Antoinette ne s'était, d'abord, occupée d'affaires qu'avec répugnance : c'était une enfant qui ne songeait qu'au plaisir. Quand, sur les instances de sa mère, elle finit par s'en occuper, la souplesse et l'habileté de Vergennes écartèrent ou annulèrent doucement ses interventions. Peu à peu la reine vit clair dans le jeu de sa famille. Lorsque Vergennes mourut, elle le laissa remplacer par Montmorin, tandis que le candidat de l'Autriche était Saint-Priest : « Il lui a pris tout à coup le scrupule qu'il n'était pas juste que la cour de Vienne nommât les ministres de celle de Versailles. » Cela n'empêchera pas les pamphlétaires, puis l'opinion tout entière, de l'appeler l' « Autrichienne ». Et comme on l'appelle aussi « Madame Déficit », on s'avisera de lier les deux accusations. Ce déficit, énorme, pour le temps, de trois milliards, la reine n'a pu le creuser toute seule : Où a pu passer tout cet argent? A son frère, l'empereur d'Autriche...

Ainsi s'est créée l'odieuse légende de Marie-Antoinette. Le public, qui a pris la reine en grippe sans la connaître, à la seule lecture des libelles écrits ou propagés par des courtisans évincés, des envieux, des maîtres chanteurs ou des traîtres, ne regarde pas si tous les griefs qu'on entasse contre elle ne sont pas absurdes ou contradictoires. Elle les admet, sans discussion : c'est l'Autrichienne qui a tout fait, c'est elle qui est cause de tout. Il est vrai qu'en politique intérieure, son influence a été grande et même prépondérante. Elle l'a elle-même exagérée, en faisant croire que l'on n'avançait que par elle. Elle a ainsi ligué contre elle tous les mécontents. En fait, c'est elle qui a, la plupart du temps, choisi les ministres. Mais ses choix, généralement dus au hasard des engouements ou des coteries, témoignent d'une grande incertitude, pour ne pas dire d'une grande incohérence. Elle fait écarter Sartines et Montbarey, ministres dilapidateurs ; elle fait nommer Castries et Ségur, ministres réactionnaires, mais en même temps, elle soutient Necker dans son premier ministère, et c'est elle qui le fait rappeler, après la chute de Loménie de Brienne : « On ne m'en détestera pas moins, » dit-elle, tant son impopularité est grande. Elle est pour le doublement du Tiers, aux États Généraux, et tout le monde la croit à la tête du « parti aris-

tocrate ». Sa conduite est devenue irréprochable, aussitôt on lui reproche de « donner dans la dévotion ». Elle se range à la politique des économies, elle porte des costumes de linon et de coton blanc, on l'accuse de ruiner l'industrie de la soie. C'est en vain que l' « Affaire du collier », d'ailleurs maladroitement engagée, tourne à son honneur : de nouveau, on la traite d' « Isabeau » et de « Messaline »...

Sous la Révolution, il faut bien qu'elle prenne la direction de la barque : le malheureux Louis XVI est tout à fait désemparé. C'est elle qui noue des ententes secrètes avec les tribuns populaires, avec Mirabeau, avec Barnave et les Feuillants, enfin avec Vergniaud et la Gironde. Elle s'entend avec ces grands hommes du jour, mais sans se fier entièrement à eux, car elle est enfin devenue adroite ; une cruelle expérience lui a appris à dissimuler. En même temps, elle correspond avec les puissances étrangères, notamment avec son frère Léopold II et son neveu François II. Elle voudrait limiter leur intervention, car elle sait combien elle doit la redouter. Son but n'est pas de faire la contre-révolution, mais d'établir un accord stable entre la souveraineté royale et une juste représentation populaire, — cet accord auquel la France aspire, au fond, mais qu'elle ne réussira à obtenir qu'en 1814. Même au moment de Varennes, ce n'est nullement la contre-révolution que Marie-Antoinette désire. Ses projets échouent contre l'obstination des émigrés, d'une part, l'intransigeance et la férocité jacobines, de l'autre. A l'étranger, son frère et son neveu, tout entiers à leurs calculs, ne cherchent guère à la comprendre ; ils se refusent à admettre son plan, un peu nuageux, d'un « Congrès armé » qui réglerait les affaires de France sans rétablir l'ancien régime. En 1792, elle trouve que l'empereur répond trop brutalement aux injures des girondins : « Mon frère, dit-elle, en déclarant la guerre aux jacobins, nous met sous le couteau. » Pressentiment triste et trop juste. C'est qu'en réalité, ce frère ne cherche pas à régler les affaires de France, mais les siennes. S'il s'est décidé à prendre les armes, c'est moins pour restaurer Louis XVI que pour consommer avec la Prusse le partage de la Pologne. Voilà pourquoi, d'ailleurs, après la « canonnade de Valmy », Brunswick se retirera de France avec son armée intacte. Quand la reine emprisonnée sera en danger de mort, François II ne fera rien pour la délivrer et n'apprendra sa fin qu'avec la plus complète indifférence. L'ancienne archiduchesse a été identifiée à son pays d'adoption ; l'abandon des siens consacre définitivement en elle la Française...

PAUL BALLAGUY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. CÉSAR CHABRUN

En 1885, les élections avaient donné à la Mayenne une députation monarchiste. Les nouveaux élus pensèrent tout de suite qu'ils devaient chercher à s'emparer de la majorité au conseil général. Ils eurent donc de nombreux candidats aux élections départementales de 1886, et M. le docteur Chabrun, praticien habile et dévoué. sans partager toutes leurs idées, accepta leur patronage dans le canton de Mayenne-Est. La lutte fut chaude; il obtint seulement quelques voix de majorité sur son concurrent radical. Le conseil de préfecture s'en autorisa pour casser l'élection. Tout ce que le canton de Mayenne-Est contenait de conservateurs redescendit dans l'arène; le comité royaliste recueillit des fonds pour soutenir une campagne dont il avait assumé la charge pécuniaire; le comte de Paris envoya sa souscription, et M. le docteur Chabrun l'emporta de nouveau à quelques voix.

La droite n'eut pas à se réjouir longtemps de ce succès. Elle vit bientôt celui qui avait accepté son concours se rapprocher insensiblement de ses adversaires, leur donner des gages, lier secrètement partie avec eux. Depuis trente-huit ans, le conseiller général de Mayenne-Est, quoique resté marguillier de sa paroisse, a toujours trouvé grâce devant l'anti-cléricalisme radical et ne s'est plus jamais vu opposer de concurrent. Cette histoire ne méritait-elle pas d'être contée, puisque M. le docteur Chabrun est le père de M. César Chabrun, député de la Mayenne, récemment passé du Bloc national au socialisme?

Au temps déjà lointain où M. le docteur Chabrun acceptait un patro-

nage qui reste le regret de sa vie, le jeune César, d'une intelligence vive et précoce, prenait conscience de sa valeur. De brillantes études au petit séminaire de sa ville natale et au collège Stanislas, des succès au concours général et dans l'art oratoire commencèrent à l'enivrer. Ses diplômes de droit brillamment conquis achevèrent de le mettre dans un de ces bizarres états d'ébriété intellectuelle, où l'ambition fait perdre le bon sens. Le jeune César se crut appelé à la conquête des Gaules.

César! Il ne faut jamais oublier ce prénom, qui constitue un programme de vie pour celui qui le porte. M. César Chabrun, docteur en droit, estima que la Faculté de droit s'honorerait en l'accueillant dans son sein. Sûr de ses talents, réels d'ailleurs, il préféra l'agrégation. Mais il avait compté sans sa fatuité de « je sais tout », qui, jointe à certaines particularités de son physique, l'avait fait comparer au personnage qui orne la couverture d'un magazine fameux. Au concours, malgré l'étendue de ses connaissances et de ses facultés d'exposition, mais, pour tout dire, à cause de la solide hostilité que lui avait attirée sa suffisance de la part d'un membre influent du jury, M. César Chabrun échoua. Il en pensa mourir de dépit. Mais, ayant, par bonheur, repris goût à l'existence, il accepta, après un second échec, une chaire de droit à la Faculté catholique de Lille. C'est là que la guerre vint le chercher. Grièvement blessé dès le premier engagement de son unité, il fut nommé au ministère de la Guerre, et ses fonctions l'y mirent en relations avec un certain nombre de parlementaires et de grands chefs.

M. Charles Maurras ne se doute certainement pas de l'influence fâcheuse qu'un article signé de lui eut alors sur notre personnage. Le capitaine Chabrun avait publié, en 1918, dans une importante revue, une étude remarquable sur l'origine kantienne des idées du président Wilson. Les éloges qu'il reçut à cette occasion, par-dessus tout ceux du maréchal Lyautey et de M. Charles Maurras, lui furent un encens trop capiteux. Ses échecs à la Faculté et la guerre l'avaient dégrisé. Son ivresse intellectuelle le ressaisit. Voilà six ans qu'il est dans cet état regrettable et gâche lamentablement de brillantes qualités.

Aux élections de 1919, M. César Chabrun, à ce moment professeur à la Faculté catholique de Paris, se présenta dans la Mayenne sur une liste de droite, où son nom voisinait avec celui d'un filleul du comte de Chambord. Des allures de tribun, un masque qui l'apparente de loin à Mirabeau, conquirent les électeurs mayennais. Il passa en tête de sa liste et rentra à Paris avec la certitude que, cette fois, César tenait la Gaule, et qu'il allait la dominer de quelque poste ministériel.

Chose étrange, M. Millerand constitua son grand ministère, et César n'en fut point. M. Briand succéda à M. Millerand, M. Poincaré à M. Briand, et jamais son nom ne figura sur la liste des heureux élus.

On le laissait au travail obscur des commissions, où il besognait de son mieux, parfois avec bonheur, mais où, à son avis, il ne pouvait donner sa mesure. Pourtant, — chacun avait pu l'apprendre par ses soins, — il était le familier de la nonciature, le conseiller de l'Elysée. N'avait-il pas donné assez de gages?

1924 *arriva. M. César Chabrun en était toujours au même point. Maint auditeur lui avait bien entendu dire : « Si j'étais ministre des Travaux publics, il ne se passerait pas quarante-huit heures sans que... Ah! je voudrais être à l'Agriculture pour satisfaire le légitime désir que vous avez de... Qu'on me confie l'Intérieur ou la Justice, et l'on verra comment... » Mais de portefeuille, il ne lui en était échu aucun, et même il était en passe de perdre son mandat.*

A qui doit-il de l'avoir conservé, sinon au cléricalisme et à la réaction? Les braves gens qui votèrent pour lui par discipline, mais sans le moindre enthousiasme, s'étaient bien imaginé élire quelque « crapaud de marais », pour reprendre une vieille expression de l'époque révolutionnaire. Ils étaient loin de penser que c'était à un « montagnard » qu'ils avaient donné leurs voix. Peu de temps après sa rentrée au Palais-Bourbon, M. César Chabrun s'inscrivait au groupe républicain socialiste, celui de M. Briand et de M. Paul-Prudent Painlevé.

Palinodie coupable, déclare le moraliste. Remarquable persistance dans la poursuite du même but, observe le logicien. Car n'est-ce pas de Briand ou de Painlevé qu'il est possible d'attendre désormais un portefeuille? Lamentable faiblesse d'un homme grisé par l'ambition, dirons-nous. Déjà le châtiment a commencé. Le professeur à la Faculté catholique a été rejeté par ses étudiants et réduit à accepter la manne d'un institut juif. Ses nouveaux amis se moquent de son quart d'heure de prière près du cercueil de Jaurès. Ses électeurs crient à la trahison et lui enjoignent de se démettre. Il y a gros à parier que ni Briand ni Painlevé ne s'embarrasseront de ce transfuge. Le faux grand homme, emporté vers les cimes par les fumées de l'orgueil, retombe lourdement sur le sol. Ce n'est plus César. Ce n'est même pas Césarion.

***

Une pièce sur « Jeanne d'Arc ».

M. François Porché est toujours un poète de mérite ; il est quelquefois un poète remarquable, à qui il ne manque que d'éviter la facilité pour atteindre l'exquis et peut-être le grand. Entraîné à écrire pour le théâtre, alors qu'il est évidemment né lyrique, il vient de faire représenter une pièce sur Jeanne d'Arc. Disons-le tout de suite : sa

Vierge au grand cœur est sans doute le meilleur poème dialogué qu'il nous ait donné jusqu'ici. Il s'est débarrassé de ce qui pouvait traîner d'intentions symboliques dans *la Jeune Fille aux joues roses*, de légère déclamation dans *le Chevalier Colomb*. Mais à l'inverse, c'est la plus faible pièce qu'il ait écrite. Combien nous préférerions le voir insister dans la direction de *la Dauphine* plutôt que de céder, comme il a fait ici, à son penchant secret.

On n'invente pas une histoire tragique à propos de Jeanne d'Arc, puisque le sujet même est la plus belle histoire du monde ; d'autre part, la grande histoire n'est jamais scénique. *Britannicus*, *Bérénice*, *Athalie*, ce n'est pas la grande histoire, ce sont, les deux premières, des tragédies de palais, la troisième un événement local dont les conséquences divines ne sont pas directement perceptibles. La légende de Jeanne d'Arc n'est et ne peut être qu'un prétexte à développements lyriques.

M. Porché, qui sait cela au moins aussi bien que nous, a pris un biais : ce n'est pas une pièce qu'il a tirée de sa matière, c'est un mystère. Il nous montre six belles images fort poétiques et animées par la foi. Il n'y a plus, on l'a dit bien souvent, que ce sujet-là qui puisse aujourd'hui soulever tous les Français dans un élan de foi vivante et unanime. Tout ce qui est né de race indigène entre nos frontières trouvera sa cause, quelle qu'elle soit, symbolisée par Jeanne. Seuls, les invités de la répétition générale ont paru assez étrangers et indifférents à ces souvenirs qui ne sont pas les leurs. C'est de tels soirs qu'on juge à quel point ce public est singulier. On lui parle de Jeanne d'Arc, il fait des mots d'esprit.

Au contraire, M. Porché comptait sur la communauté du sentiment pour toucher à fond ses compatriotes, et si nous lui reprochons d'avoir trop facilement réussi, nous serons les plus ardents à attester qu'il a réussi. Et puis, il a été tenté, séduit par la beauté du sujet ; aussi voulons-nous le louer, avec une chaleur très sincère, pour ses mérites, qui sont nombreux et grands.

Tout d'abord, ce n'est pas à lui qu'on reprochera d'avoir traité l'histoire à la légère. Le moindre détail est exact et a été, on le sent, vérifié avec soin. Toutes les critiques que nous avons entendues à cet égard étaient inopérantes. Il est historique que Jeanne tutoya le dauphin dès le premier jour, historique qu'en parlant à Dunois on l'appelait bâtard. Ceux qui ont repris là-dessus M. Porché ont montré que c'est eux qui ne connaissent pas l'histoire. D'autres ont paru surpris que la reine Isabeau soit devenue soudain si différente de ce qu'elle est chez M. Paul Fort. Ils ont confondu la mère de Charles VII avec sa belle-mère, qui fut Française de cœur et qui protégea Jeanne. Tout le reste est à l'avenant. Il est vrai que Jeanne a senti, le soir du sacre, que sa mission était remplie. La sublime fille avait de ces éclairs qui lui ouvraient l'avenir. Et c'est bien, au fond, tout ce que nous avons à reprocher à M. Porché : il a

cru qu'il s'attaquait à un sujet terrible, il s'est dupé lui-même : il a joué la facilité.

Il était si facile de faire parler Jeanne et son entourage? Nous ne disons pas cela, et ici M. Porché triomphe. Nul plus que nous, qu'il le croie, n'en est heureux. Il a prêté à Jeanne un langage d'un bout à l'autre irréprochable et en certains endroits digne du sujet — jugement qui suffit à épuiser la louange.

Le premier tableau montre comment a levé le premier germe de cette prodigieuse vocation. Une fille pieuse, née pour la sainteté, n'entend parler, ne voit que les horreurs de la guerre. Ces idées, ces images, l'emplissent, ne la quittent pas. Un jour, elle les voit, elle les entend, elles ont un corps et une voix : c'est saint Michel archange qui paraît dans le creux d'un vieil arbre familier.

Cinq ans, l'enfant porte cette obsédante pensée. Un jour, la hantise est si forte, les commandements si pressants, qu'elle doit partir. Mais que peuvent dire de ce départ des parents à qui une fille de dix-sept ans, simple bergère illettrée, vient affirmer que Dieu l'a choisie pour conduire des armées et rétablir les rois en leur splendeur? Le vrai drame de la vie de Jeanne, il est ici. Si un poète, un jour, voulait tirer une action, c'est-à-dire un conflit de sentiments humains d'une telle légende, c'est de ce côté qu'il devrait creuser. Quel drame, en effet, pour les vivants ! Le simple sens commun eût commandé d'enfermer Jeanne. Mais il est des moments où le simple sens commun ne suffit pas, où il faut discerner, en un éclair qui passe, le vrai rayon d'en haut. C'est Ponce Pilate, bon administrateur, bon Romain et, probablement bon homme tout court, qui ne reconnaît pas le Christ, épouvantable erreur. Et ceux à qui Jeanne venait proposer cette sublime folie, sauver la France, elle, fille de dix-sept ans ! Mettons-nous à leur place : parents, politiques, capitaines et docteurs. Quel problème ! Quel drame !

Il faut nous dire, si nous voulons comprendre, qu'au moment où Jeanne venait, il n'y avait plus que les moyens désespérés qui fussent bons. La France venait de traverser son pire siècle d'anarchie, plus agité, plus secoué, plus noir et plus stupide encore que notre dix-neuvième. On avait vu les docteurs de l'Université, les lumières du monde, contraints par le désordre à se mêler de politique et allant donner, ces utopistes, les mains à Caboche. On était au fond de l'abîme. On n'en pouvait sortir que par cette dérogation aux règles coutumières qu'on appelle le miracle.

Nous voyons cela aujourd'hui. En 1429, dans un village de Lorraine, des paysans ne pouvaient que le sentir obscurément. Le père, la mère de Jeanne avaient à remplir leur devoir d'état : un tel devoir pouvait-il être de laisser leur fille chevaucher avec des hommes d'armes? Ce conflit fait le fond du second tableau de M. Porché, et il nous émeut tellement que nous regrettons que l'auteur l'ait trop vite abandonné.

Car la même question se repose, en des termes différents, quand Jeanne arrive à Chinon. M. Porché nous a montré cette scène capitale de la vie de l'héroïne, quand elle pénètre dans cette cour inconnue et qu'entre tous, d'un seul coup d'œil, elle reconnaît et désigne le dauphin qui se cachait et qu'elle n'avait jamais vu. Tout son destin est dans cette scène : en toute chose, elle a toujours eu le don prodigieux de reconnaître ainsi l'essentiel, par un discernement qui confond la raison. Car cette scène est certaine, elle eut des centaines de témoins, qui l'attestèrent. Elle est plus étonnante que la délivrance d'Orléans, car il ne faudrait pas croire que cette opération, pour admirable qu'elle ait été, ait éclaté soudain sans préparation à la manière d'un orage en été. On attendait le secours d'en haut, des prophéties couraient. Sitôt qu'on eut vent du voyage de Jeanne, les gens d'Orléans dépêchèrent à Chinon pour réclamer l'aide miraculeuse. Il y avait dans la ville une armée aussi forte que l'armée anglaise : Dunois, La Hire, Xantrailles, Gaucourt, Culan, Coaraze, Armagnac, Retz et ses Bretons, Saint-Sevère et ses Gascons, Florent d'Illiers avec la noblesse du Dunois. Il ne manquait que tout ce qu'apportait Jeanne, la foi, la confiance, la volonté et l'unité.

C'est du siège d'Orléans que M. Porché a tiré, à notre goût, le meilleur parti. Jeanne veille sur une troupe endormie. Une femme du peuple a laissé tomber son tricot. Elle le ramasse et, machinalement, elle se met à poursuivre l'humble besogne, appuyée au fût d'un canon et rêvant à son village de Lorraine. Que cette invention est déjà gracieuse, exquise et touchante ! Mais soudain, dans une lumière fulgurante, l'archange Michel jaillit au faîte du rempart, et sa voix, semblable à la foudre, rappelle à la bergère qu'il n'est plus temps de filer et que les tâches qui l'attendent désormais sont dures, impérieuses et terribles. Et Jeanne, saisie par la présence et par l'esprit divins, veut entraîner aussitôt à l'assaut des Tournelles le sage et fin Dunois, qui lui répond avec douceur : « Mais, Jeanne, c'est impossible. — En effet, dit-elle. Mais ma mission est de passer sur terre pour réaliser l'impossible. » Jamais, depuis l'allégorie du début de sa première pièce, *les Butors et la Finette*, M. Porché ne s'était élevé aussi haut. Son lyrisme, toujours abondant, élevé et plein de grandeur, est ici soutenu à plein par le sublime et la vérité du sujet, si bien qu'on ne sent même pas cette trace de déclamation qui traînait encore un peu aux morceaux les plus enflammés du *Chevalier de Colomb*. En vérité, quand on voudra recueillir la fleur de l'art de M. Porché pour les anthologies, nous pensons qu'on devra choisir dans l'*Arrêt sur la Marne*, dans le commencement du drame allégorique *les Butors et la Finette*, et dans cette magnifique scène lyrique.

Et pourtant, malgré nous, au plus vif de l'éloge, notre reproche revient : ce ne sont pas beautés dramatiques. Nous nous demandons, par exemple, pourquoi M. Porché a esquivé volontairement ces dialogues où Jeanne faisait jaillir un bon sens rapide comme la foudre,

puissant et subtil comme le feu. Ce trait est, presque autant que l'exaltation mystique, celui qui caractérise Jeanne ; on ne peut rien comprendre à sa personne ni à sa mission si ce bon sens poussé au point souverain où il atteint le sublime n'équilibre pas à tout instant la confiance et l'emportement de la mystique. Sans ce guide fulgurant, Jeanne n'eût été qu'une exaltée. M. Porché, certes, le dit. Mais il le dit en monologues. Nous eussions été bien plus satisfaits s'il l'avait dit en dialogues, c'est-à-dire en somme, s'il s'était plié à la première règle de l'art qu'il honore, certes, mais avec lequel il se laisse aller a prendre de trop fortes licences.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LES NÉGOCIATIONS FRANCO-ALLEMANDES. — *Les négociations continuent entre Paris et Berlin pour la conclusion d'un accord économique mais sans aboutir, par suite de la mauvaise volonté des Allemands.*

Le 16 *janvier, la délégation française fait une dernière proposition. M. Trendelenburg, chef de la délégation allemande, repart une fois de plus pour Berlin* (28 *janvier*). *Le gouvernement allemand annonce qu'il maintient toutes ses exigences* (31 *janvier*).

L'ALLEMAGNE SE RELÈVE. — *Le cabinet Luther est approuvé par* 246 *voix contre* 160 (22 *janvier*). *La minorité comprend les social-démocrates et les communistes. C'est la fin de la coalition des centres et une étape nouvelle dans l'élimination du socialisme.*

En Prusse, la coalition est ébranlée. Le cabinet socialiste Braun est mis en minorité, le 23, *par la droite et les communistes. Il est rappelé, le* 30, *mais avec une majorité très faible de* 3 *voix.*

— *A la Chambre française, M. Herriot doit reconnaître que la menace allemande subsiste, et que notre installation sur le Rhin est « la condition essentielle et, hélas! la dernière, de notre sécurité »* (28 *janvier*).

L'affichage de ce discours est voté, le lendemain, par 529 *voix contre* 31. *Les socialistes se sont divisés. La plupart ont voté « pour » à contre-cœur.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. 8, RUE GARANCIÈRE. — 31913.